BakApple

Digne de vie
et autres histoires de la Confrérie

Les personnages et l'univers de *The Elder Scrolls* appartiennent à **Bethesda Softworks**. Ces histoires sont des fanfictions et ne peuvent faire l'objet de transactions commerciales.

Texte : **BakApple**

https://fanfictions.fr/auteurs/2684_bakapple.html

Illustration : © Bethesda Softworks

Texte et couverture sont téléchargeables gratuitement sur le site
<http://creationsdefans.org>

Textes et images sous licence Créative Commons BY NC SA

Libre de droits sous les conditions suivantes : Attribution + Pas d'utilisation commerciale + Partage dans les mêmes conditions

Créations de fans est une association sans but lucratif qui propose des versions imprimées de fanfictions, avec l'autorisation des détenteurs de droits sur le texte. *Créations de fans* n'est pas responsable des textes et n'a effectué aucun travail éditorial sur le contenu. Les fanzines sont diffusés à prix coutant, sans générer de revenus ni pour les auteurs/autrices, ni pour l'association.

BakApple

Digne de vie
et autres histoires de la Confrérie

Fanfictions The Elder Scrolls

Disclaimer

Le personnage de Cicéron, ainsi que l'univers duquel il est tiré, nés de la collaboration entre Todd Howard, Michael Kirkbride et bien d'autres, appartiennent à Bethesda Game Studios et Bethesda Softworks.

Seuls les personnages originaux que vous rencontrerez sont nés de mon imagination, et viennent enrichir ce monde déjà bien peuplé par de multiples caractères et histoires de l'univers, qui n'attendent qu'à être découverts.

Ces fanfictions ont été écrites et publiées sur une période d'un an et demi, respectivement en janvier 2020, octobre 2020, février 2021 et août 2021, avant d'être réécrites et retravaillées dans un souci d'uniformisation et de réactualisation de mon style courant 2022, à l'issue de la rédaction de la préquelle à tout cet univers étendu qu'est *La femme qui tua le marchand d'armes* (août 2021), ainsi que de la suite de ce dernier sur laquelle je travaille encore à l'heure actuelle.

Cet univers étendu peut se lire sans requérir de connaissances accrues sur l'univers de *The Elder Scrolls* ou bien sans connaître spécifiquement le personnage de Cicéron, et a pour visée d'étoffer le personnage dont le passé canon est couvert de zones d'ombre que je me devais d'éclaircir sous ma plume, par affection pour ce personnage haut en couleur et original. Cependant, afin de réellement comprendre tous les sous-entendus et clins d'œil, il est recommandé d'avoir suivi la trame de la Confrérie Noire dans *The Elder Scrolls V: Skyrim*, et notamment d'avoir lu les journaux de Cicéron disséminés dans le sanctuaire d'Épervine.

Il est à noter qu'au cours de la rédaction et de la réécriture de ces quatre histoires, j'ai été par moments influencée par les théories énoncées par le vidéaste TheEpicNate315, mais aussi par mes discussions avec mes amies et lectrices, et enfin, par les chansons du groupe japonais amazarashi, auxquelles il m'est arrivé par moment de faire référence çà et là.

*À Marcel, à qui j'aurais tant aimé
faire lire un jour mes histoires.*

Digne de vie

I – Un baiser, chère mère

I

Inspiration.

Elle ouvrit l'œil. Quelques rayons de lumière lui parvenaient depuis le couloir dans lequel brûlaient des torches dont chacune des courtes vies arrivait à son terme. Bientôt, si nul ne les remplaçait, elles s'éteindraient en vacillant, laissant derrière elles une traînée de fumée à l'odeur désagréable, irritant nez et narines, ainsi qu'une froide obscurité.

Expiration.

Sa tête cognait, douloureuse. La jeune femme connaissait les signes. Qu'allait-elle entrevoir ce jour-là ?

Elle se leva difficilement, sortant de sa couche rembourrée de paille et adoucie par une peau de smilodon soigneusement entretenue. Se dirigeant d'un pas encore engourdi par le sommeil vers la fontaine trouvant sa source dans les montagnes voisines, un bâillement la fit se stopper devant le bassin creusé à même la pierre, au-dessus duquel elle se pencha afin de se passer un coup d'eau sur le visage. S'assurant qu'elle était seule dans la pièce, elle troqua sa robe de chanvre rêche – qu'elle revêtait pour dormir, toujours plus confortable que le cuir – contre son armure dont le rouge autrefois carmin avait été terni par la terre sale qui la recouvrait et les taches de sang incrusté qui refusaient de partir. Porter cette sombre coule qui lui dissimulait le visage lorsqu'elle travaillait alors qu'elle ne faisait que rester « *chez elle* » lui était très désagréable, mais un pressentiment lui dicta de la revêtir, *pour cette fois*.

La jeune femme se saisit du petit miroir poli qu'elle s'était acheté avec sa dernière prime, et examina son visage. Le reflet que lui renvoya l'objet faisait peine à voir. Cinq griffures, cicatrisées depuis le temps, bien que toujours aussi rouges, partaient du milieu du front et descendaient jusque sur sa joue droite ; son œil, qui n'avait pas été épargné par la blessure, était blanc – l'iris et la pupille étaient voilés, incolores – et ne voyait plus depuis longtemps. Elle passa ses doigts

sur la blessure. Les jours où le sang battait violemment dans ses tempes, la cicatrice la lançait, comme si elle revivait l'instant où la blessure lui avait été infligée...

Elle secoua la tête, et se dirigea le plus paisiblement qu'il lui était possible vers la salle d'entraînement pour saluer ses frères et sœurs d'armes, qui faisaient déjà pour certains quelques échauffements, s'appêtant pour la journée et les contrats à venir. La majorité d'entre eux était d'origine impériale, et se fondait aisément dans la foule évoluant dans la province cosmopolite dont cette ethnie était traditionnellement originaire – Cyrodiil. Bien que le sanctuaire dans lequel ils vivaient se trouvât à Bruma, près de la frontière avec la province voisine de Bordeciel, on trouvait plus dans leurs rangs d'individus venus des régions chaudes du Val-Boisé – des Bosmers – ou encore d'Elsweyr – des Khajiits – que de Nordiques. Ils étaient une quinzaine d'assassins s'étant installés dans ce sanctuaire de la Confrérie Noire. Cette dernière était semblable à une grande famille, bien qu'elle fût sur le déclin ; peu à peu la répression faisait que des purges avaient fréquemment lieu, quand ce n'était pas l'affaire de quelque descente sous ordre de l'Empereur. Par chance, cela n'avait pas encore eu lieu chez eux, pour le plus grand bonheur de tous, semblait-il. Pourtant, l'ombre de la Grande Guerre ne s'était dissipée, et planait toujours sur eux, menace invisible prête à faire entendre sa sentence.

« Bonjour, sœur, la salua Isovina, une femme impériale à la chevelure cramoisie soigneusement entretenue, lorsqu'elle alla la voir. Nous avons reçu plusieurs contrats aujourd'hui. Va voir Livius, il souhaite t'en confier un ou deux. »

Elle remercia sobrement sa sœur d'armes, sans oublier de lui montrer le respect qu'elle lui devait ; Isovina était une Silencieuse, un assassin agissant pour l'un des quatre Parleurs, dirigeants des sanctuaires les plus importants de la Confrérie. À Bruma, c'était Livius qui commandait, d'égal à égal avec les autres Parleurs œuvrant dans trois des derniers sanctuaires encore debout. Et sous son commandement, l'homme gardait trois hommes de main l'aidant dans les concertations et les prises de décisions ; bien que ces trois membres ne fussent Parleurs de leur état, ils étaient considérés comme tels dans le sanctuaire de Bruma. Isovina était justement la Silencieuse de Livius, et il était de son devoir d'agir comme le ferait l'homme à qui

elle obéissait, puisque ce dernier, dont la présence était cruciale pour le maintien de la famille, ne pouvait plus se permettre de tuer qui que ce fût par crainte de voir sa tête mise à prix. Tel était le prix à payer pour être un Parleur de la Confrérie Noire.

Lorsqu'elle parvint dans les quartiers de Livius, ce dernier l'accueillit à bras ouverts.

« Ah, Aemillia, salua-t-il dans un large sourire. Comment vas-tu ? As-tu eu des visions ces jours-ci ?

— J'ignore quand sera la prochaine, mais elle arrivera plus tôt qu'on ne le pense, répondit-elle en désignant son œil aveugle du bout de l'index, autour duquel brillait un anneau d'or. Isovinia m'a dit que tu avais du travail pour moi.

— Oui, Alisanne nous a fait parvenir de Bravil plusieurs contrats ; j'en ai confié un aux frères khajiits, un à Gireanr et un à Irwaweneth. Je te laisse choisir duquel des trois restants tu veux t'occuper. »

Elle prit dans ses mains abîmées par les épreuves de la vie les lettres qui avaient été décachetées par le Parleur ; deux des contrats restants nécessitaient de se montrer en pleine ville pour aborder le commanditaire, tandis que le dernier lui demandait juste de se rendre dans une ferme un peu éloignée. Elle choisit l'un des premiers, désireuse de rester dans les environs ; elle n'aimait pas tellement se déplacer trop loin lorsqu'une vision menaçait de se révéler à elle.

« Le commanditaire réside dans l'auberge ? Un voyageur ?

— Probablement. Bon courage. »

Aemillia n'aimait pas partir de si bon matin et affronter la fraîcheur automnale, mais puisqu'il lui fallait aller à l'auberge, peut-être pouvait-elle se payer de quoi grignoter avec l'avance que lui fournirait le client. Elle retourna rapidement dans ses quartiers, ôta son armure pour à la place revêtir une robe et un manteau qui lui permettraient de se dissimuler des regards en attendant de passer à l'action, et se saisit de sa dague, qu'elle glissa dans la boucle de sa ceinture, dans son dos. Une approche furtive, en plein jour, à l'aide de ses meilleurs acolytes pour commettre des crimes. Il n'y avait rien de mieux.

Elle sortit par une énième entrée secrète, qui débouchait dans une ruelle peu fréquentée, comme tous leurs passages ; il ne lui fallut marcher que quelques instants avant de se retrouver devant une bâtisse faite de pierres et de bois, devant laquelle trônait une enseigne gravée

sur laquelle pouvait-on lire « À la vue de Jerall » ; le nom faisait référence à la chaîne de montagnes éponyme au pied de laquelle se trouvait la ville, et donc l'auberge. Apparemment, un autre établissement du même nom œuvrait de l'autre côté de la frontière, dans la ville de Helgen, la première que l'on rencontrait lorsque l'on suivait la route une fois le col passé. Difficile de savoir s'il s'agissait d'un mythe ou non à moins de s'y rendre par soi-même.

Elle passa le seuil du bâtiment en silence, accompagnant la porte lorsqu'elle se referma afin de faire le moins de bruit possible, et s'approcha du tavernier ; celui-ci la connaissait bien – à vrai dire, elle était connue comme le loup blanc à cause de son œil et de sa cicatrice ; tous ignoraient quelle était sa réelle profession cependant – et la salua chaleureusement. Elle lui demanda innocemment s'il avait de nombreux clients, ce qui était d'ordinaire rare à cette période de l'année.

« Oui, il y a bien un homme qui loue la chambre en face. Tu as affaire avec lui ? »

— On m'a chargée de prendre commande auprès de lui.

— Va frapper à sa porte, il y est. »

Voilà qui lui facilitait la tâche. Tant mieux. Elle n'aimait pas lorsqu'il lui fallait interroger des gens au hasard pour tenter de deviner s'il s'agissait de son commanditaire. D'ordinaire les contrats étaient assez fournis en détail, le fait que celui qu'elle avait choisi ne mentionnait qu'un voyageur, sans donner plus d'informations, laissait comprendre qu'il n'y en avait pas plus qu'un dans l'auberge. Mais on n'était jamais trop prudent lorsque l'on vivait dans l'ombre.

Lorsqu'elle donna quelques coups à la porte, étouffés mais suffisamment forts pour être entendus de l'autre côté, l'homme – un Rougegarde bien emmitouflé dans ses vêtements chauds – vint lui ouvrir en prenant toutes ses précautions, et recula de quelques pas en voyant sa balafre et son œil blanc. Il lui demanda prudemment de décliner son identité, ce à quoi elle répondit le plus sobrement qu'elle était là pour sa *commande*, en insistant bien sur ce terme. Invitée à entrer dans la chambre, vétuste mais néanmoins confortable – elle avait souvent dormi dans ces lits par le passé –, elle l'écouta lui expliquer en détail qui était sa cible, un marchand du quartier qui l'aurait arnaqué en lui vendant une arme de piètre qualité, et qui s'était brisée à la première utilisation. Il lui promit une belle somme, dont il paya la moitié en avance afin de prouver son engagement. Aemillia noua la

bourse sur sa ceinture, près de la dague, et tourna les talons. Le contrat était signé, elle n'avait plus qu'à exécuter sa part, non sans piocher dans la bourse quelques septims afin de s'offrir quelque chose pour remplir son estomac avant de se mettre au travail.

La jeune femme trouva la cible sur le marché, où elle s'aventurait rarement en dehors de ses contrats ; l'homme, un Impérial qui avait vu de nombreux hivers comme celui qui s'annonçait à eux par ce temps glacial, même pour un mois de soufflegivre, frottait ses mains l'une contre l'autre, vaine tentative pour les réchauffer. Sous son bonnet de laine usé, s'échappant de l'écharpe qui enserrait son cou, apercevait-on quelques cheveux gris dans la tignasse roux clair qu'il arborait. Il proposait sur son étal diverses armes, de la dague légère et pratique au marteau de guerre difficilement maniable si l'on n'était pas assez musclé pour le brandir. Elle se demanda comment l'aborder malgré tout ce monde ; elle qui détestait les foules, voilà qu'elle était dans une impasse.

Il lui fallait faire ce qu'elle aimait de mieux : utiliser du poison. L'Impériale avait acquis, grâce à un frère malheureusement disparu depuis quelques années dans de tristes circonstances, deux ou trois notions d'alchimie. Elle avait développé un certain goût pour le poison, qui permettait de lui faciliter grandement la tâche lorsque la situation était quelque peu épineuse, comme ici. Sa robe épaisse lui permettait de glisser quelques fioles entre les couches de tissu, et il ne lui fallut pas chercher bien longtemps pour en sortir un poison de sa concoction, qui paralysait la cible après contact avec le sang ; une simple goutte suffisait, et la paralysie permettait de tuer à petit feu en faisant cesser toutes les fonctions vitales les unes après les autres, du bout des doigts jusqu'au cœur. Aucun antidote n'existait à sa connaissance, ce qui l'arrangeait bien ; ceux que l'on pouvait se procurer chez l'alchimiste ne faisaient que retarder les effets, nul ne pouvait survivre à cela. Et dire qu'elle avait passé du temps à le perfectionner ! Elle en imbibait sa dague, et s'approcha comme si de rien n'était des étals de la place du marché.

« Approchez, mademoiselle ! l'interpella l'homme, un homme approchant de la fin de sa quarantaine, aux traits tirés et à la peau claire. Voulez-vous une épée ? Vu votre carrure, je dirais plutôt une dague, qu'en pensez-vous ? »

Aemillia se laissa prendre au jeu, et s'avança. Elle aimait se divertir en observant ses cibles dans leur état naturel, ignorantes du funeste destin qui leur tomberait dessus quelques instants plus tard. Cette innocence de la mort inévitable rendait la situation si risible qu'il lui était difficile de garder un air sérieux tandis qu'il lui montrait diverses dagues d'acier ou de fer, dont elle voyait d'un simple coup d'œil qu'elles ne valaient rien. Elle en prit une ou deux dans ses mains, faisant mine de s'y intéresser, avant de les reposer. Puis elle dégaina paisiblement la sienne, une dague d'acier simple en apparence, et s'adressa enfin au vendeur.

« Pour le moment j'utilise celle-ci ; je trouve qu'elle n'est pas assez affûtée, pourriez-vous le faire pour moi ? »

— Faites-moi voir ça. Pas trop affûtée, vous dites ? »

En disant cela il passa ses doigts de long de la lame que Ticilius avait passée sur la meule pas plus tard que la veille ; elle était on ne pouvait plus tranchante.

Ce qui devait arriver arriva. L'homme s'entailla la main avec la dague d'acier, sans qu'elle n'eût besoin de faire quoi que ce fût de plus. Il retint un juron impliquant un des huit Divins et lâcha l'arme qui rebondit avec fracas sur son établi en se heurtant aux autres armes déposées là afin d'appâter le chaland.

« Oh, excusez-moi, fit Aemillia d'un air faussement paniqué, bien que convaincant. Est-ce que ça va ? J'ai dû me tromper et prendre celle que mon père a retravaillée hier. »

Il se reprit, en portant à ses lèvres la coupure afin d'en essayer le sang qui perlait déjà, avant d'enrouler sur sa peau un linge en guise de bandage en attendant de mieux faire – il n'en aurait, malheureusement pour lui, jamais l'occasion. Le marchand d'armes lui rendit l'arme du crime qu'elle remit à sa place dans son dos. Puis, alors que personne, pas même sa victime, ne regardait, elle s'éclipsa hors de la scène de crime.

Jetant un dernier regard derrière elle avant de s'engouffrer dans une ruelle par laquelle elle regagnerait l'auberge, puis sa demeure, elle remarqua au loin les premiers symptômes de la paralysie qui allait rapidement avoir raison de la vie de cet homme. Une silhouette s'approcha de lui, mais elle n'y fit aucunement attention. Rien ne sauverait ce pitoyable Impérial de la mort qu'elle lui avait offerte.

II

Les retours furent bons, très bons, et même quelque peu différents de ceux escomptés. En bien ou en mal, selon les points de vue. Mais difficile de savoir ce que réservait l'avenir pour de simples êtres soumis aux humeurs des divinités régissant le plan des mortels.

Alors qu'elle se reposait et tentait tant bien que mal d'adoucir le mal de tête qui occupait toutes ses pensées tant il la faisait souffrir – les plantes n'avaient décidément aucun effet –, Aemillia entendit un certain remue-ménage au sein du sanctuaire, différent des exclamations qui retentissaient les soirs où ils célébraient – et cela faisait longtemps qu'ils n'avaient fêté quoi que ce fût, preuve que la situation de la Confrérie laissait à désirer. Elle reconnut les voix de tous ses frères et sœurs, et en décela une autre, d'homme, qu'elle n'avait jamais entendue auparavant.

Curieuse de savoir s'il s'agissait là d'une nouvelle recrue, ou bien d'un vaillant soldat souhaitant faire ses preuves en éradiquant à lui seul les occupants du sanctuaire, elle se leva difficilement de la couche dans laquelle elle s'était effondrée, sitôt avait-elle troqué ses habits d'extérieur contre son armure de cuir une fois rentrée. Comme prise d'un réflexe précautionneux, elle fit glisser la coule le long de ses cheveux châtain, et avança péniblement jusqu'à la salle principale du sanctuaire, éclairée par de vifs rayons de soleil filtrant à travers un sombre vitrail à l'image de leur Père, Sithis, une divinité suprême existant au-delà des *Aedra* et *Daedra*, l'essence même du Mal, le Créateur, et le Chaos.

Au centre de ce qu'ils surnommaient la « chapelle », cœur du sanctuaire, se trouvait chacun des quinze membres de la Confrérie Noire qui vivaient dans les profondeurs de Bruma. Tous revêtaient la tenue réglementaire noir et carmin – armure comme robes de mages, bien que peu d'entre eux n'usassent de la magie – et formaient un cercle autour d'un curieux personnage mis à genoux. À observer son physique, Aemillia devina qu'il s'agissait d'un Impérial, comme elle, mais il semblait particulièrement jeune, impression renforcée par sa voix hésitante et presque tremblotante. Elle était convaincue de ne l'avoir jamais vu, mais un doute s'immisça dans son esprit.

Désireuse d'avoir le cœur net quant à l'identité de cet individu, elle se faufila près du groupe et, sentant sa migraine revenir au galop, s'adossa contre un mur afin de se reposer quelque peu. La coule masquait son visage, et la gardait quelque peu dans l'ombre, permettant à son œil valide de se reposer au moins un peu tant que la douleur affluait.

« Qu'est-ce que cet étranger fait ici ? s'étrangla Isovnia en pointant du doigt le dénommé tout en dévisageant avec furie les frères khajiits, Fa'rris et Ji'dara.

— Il nous a suivis à travers les tunnels, répondit le premier.

— Nous ne l'avons pas entendu nous suivre », fit le second.

Il y eut quelques murmures au sein des assassins. Puis une voix s'éleva, plus forte que les autres. Tous étaient à fleur de peau, prêts à se jeter sur l'Impérial tétanisé s'il esquissait le moindre mouvement.

« C'est quand même un comble pour des Khajiits de ne pas entendre un intrus ! éructa Gireanr, un Bréton qui maîtrisait avec adresse de nombreux sorts de destruction.

— Et toi, reprit l'Impériale dont le visage tournait au rouge sous la colère, que fais-tu ici ? Parle avant que je ne te tranche la gorge ! »

Le jeune intrus la dévisagea avec inquiétude tandis qu'il sentait sa dernière heure venue. Aemillia le vit serrer le poing, probablement pour se donner le courage de réagir. Malgré les spasmes qui traversaient son corps, il étouffa ses bégaiements pour répondre d'une voix claire à la femme qui était à deux doigts de lui séparer la tête de son corps d'un coup d'épée d'ébonite.

« Je m'appelle Cicéron, clama-t-il, et vous avez tué mon père ce matin.

— Et ? Tu demandes réparation ? ricana Clenhor, un elfe des bois plutôt grand pour quelqu'un de sa race. Désolé, gamin, mais on ne fait pas de ça ici.

— Je ne vous demande pas de réparation. Je... »

Il sembla chercher ses mots. Aemillia devinait au timbre de sa voix qu'il était *vraiment* jeune – pas tellement en termes d'âge, mais plutôt en termes de maturité. Cet Impérial était comme un poussin tout juste sorti de son œuf : ignorant du monde qui l'entourait au-delà du nid maternel. Peut-être se trompait-elle, mais elle voyait mal ce qu'un jeune comme lui pouvait venir faire ici. Mais il lui fallait avouer que

ce gamin avait de sacrées tripes, surtout pour oser se faufiler ainsi dans un sanctuaire de la Confrérie Noire.

Et ce culot ne lui déplaisait pas.

« Je veux que vous m'appreniez à assassiner, déclara-t-il après un soupir. Je veux tuer comme vous le faites.

— C'est une drôle de requête que tu nous fais là, petit », souffla Livius qui, jusque là, n'avait fait qu'écouter, et venait de s'approcher doucement.

Aemillia voyait à son visage qu'il ne savait comment réagir, entre l'amusement provoqué par une telle situation et le sérieux qu'elle appelait.

« Comment peut-on savoir que tu ne nous mènes pas en bateau ?

— Mon père était tout ce qu'il me restait. Je le détestais. J'ai souvent souhaité sa mort, mais je n'ai jamais pu me résoudre à la commanditer, expliqua-t-il en ignorant les murmures qui s'élevaient autour de lui, dans le cercle d'assassins. J'ignore qui était l'homme qui vous a payés pour le tuer, mais je lui en suis reconnaissant. »

Livius sembla rester songeur un instant. Il laissa ses yeux ambrés se poser sur le jeune arrivant, et l'examina de la tête aux pieds en fronçant les sourcils. Puis, après ce qui sembla être une longue minute de réflexion, toujours sans prononcer le moindre mot, il s'écarta du groupe pour finalement se rapprocher d'Aemillia.

« Dis-moi, que penses-tu de lui ? » fit-il dans un large sourire, signe qu'il avait une idée quelconque derrière la tête.

Elle leva la tête, et observa à son tour l'Impérial de petite stature. Maintenant qu'elle y repensait, il lui rappelait quelque peu le marchand d'armes – difficile de se prononcer réellement tant elle n'avait guère observé sa cible. Il avait le teint clair, mais pas autant que celui de leurs voisins nordiques, sa peau reflétait les lueurs des torches illuminant la pièce çà et là, et ses cheveux roux et sales tombaient dans sa nuque ; il possédait une certaine musculature, certes, à peine visible sous ses épais vêtements, mais elle devinait facilement qu'elle pouvait le battre malgré son œil aveugle tant la naïveté du gamin transparaissait sur son visage. Quant à ses yeux...

Elle retint un cri alors que la douleur lui vrillait le crâne. Sentant ses jambes chanceler et se dérober sous son poids, elle chercha un point auquel se raccrocher pour ne pas tomber, et Livius lui saisit la main

pour lui indiquer qu'elle pouvait se reposer sur lui. Elle porta sa main libre à son visage comme pour le cacher dans une vaine tentative d'adoucir ses peines, et retint quelques gémissements et pleurs. Oh, comme elle haïssait cela...

Lorsque son état se stabilisa quelque peu, elle vit des images défiler devant son œil aveugle ; cela ressemblait à un sanctuaire, le style était proche de celui de la région – un autre sanctuaire du nord de Cyrodiil peut-être ? – et un individu s'y tenait, seul ; il portait une tenue de bouffon digne des plus piètres amuseurs de la cour impériale, dansant et jonglant pour divertir aristocrates et nobles, mais surtout pour prolonger un peu plus leur misérable vie pitoyable de pitre sans le sou. Mais aussi, il parlait tout seul, à lui-même.

Elle ne pouvait entendre sa voix, mais elle devinait au loin ses lèvres qui bougeaient comme s'il déblatérait ; les silences qu'il tenait laissaient penser qu'il attendait quelque réponse, avant de reprendre. Elle ne parvenait à voir précisément les traits du visage, mais ces yeux la dévisageaient et la perçaient jusqu'au plus profond de son âme, comme s'ils lisaient en elle comme dans un livre religieux soigneusement calligraphié par des prêtres. L'homme adopta une posture menaçante envers elle, mais avant même qu'il ne pût s'avancer dans sa direction, l'image s'effaça et tout redevint noir.

« Est-ce que ça va ? »

— Oui, frère, ne t'en fais pas, souffla-t-elle, haletante. Je ne m'attendais pas à ce que ça me frappe *maintenant*.

— Qu'as-tu vu ? »

— Un sanctuaire, sûrement de la province. Et un homme, seul. Je crois que c'est lui qui porte le fardeau de la famille, sans frères ni sœurs pour l'épauler. J'ignore juste *quand* cela se passera. »

La tête de Livius pivota en direction de l'intrus, qui avait assisté à la scène avec effroi tant son incompréhension des événements le laissait pétrifié. Puis il se pencha vers la jeune femme.

« Penses-tu que ce soit une bonne chose de le garder parmi nous ? » demanda-t-il en posant ses yeux sombres dans le sien.

— Peut-être que oui. Mais il faut le tester. Nous n'avons jamais entendu parler de recrue n'ayant pas passé *le test*...

— À part toi, *personne*, non, sourit-il de cet air espiègle qu'elle n'aimait guère voir dessiné sur son visage. Bien, reprit-il en s'adressant

au rouquin, tu peux *peut-être* – il appuya bien sur ce mot – rejoindre nos rangs. Mais tu devras nous prouver ce que tu vaux. Attrape. »

Il se saisit d'une épée de bois abîmée par le temps, que plus personne n'avait utilisée depuis de nombreux mois si ce n'était pas une question d'années, et l'envoya en direction de Cicéron. Celui-ci l'empoigna de justesse, et renvoya au Parleur du sanctuaire un regard inquisiteur.

« Aemillia sera ton adversaire, ajouta Livius tandis que cette dernière, qui s'était déjà pleinement remise de sa vision troublante, se mettait en position d'attaque. Elle se bat à la dague ; tu devras la désarmer et l'assassiner – pour de faux, bien évidemment, je ne veux pas risquer la vie d'une de mes sœurs – soit en lui tranchant la gorge, soit en l'empalant de ton épée. Si tu y parviens, alors tu pourras rejoindre nos rangs. Mais si tu échoues, ce sera toi qui finiras égorgé ou empalé. Qu'en dis-tu ?

— Vous me mettez au défi d'attaquer une *aveugle* ? demanda-t-il naïvement, quoiqu'un peu consterné par l'idée d'être mis face à une infirme.

— Seul un incompetent ne pourrait la vaincre », affirma l'homme.

Autour d'eux, les assassins de la Confrérie observèrent en silence, sans savoir quoi dire. Aemillia s'approchait pas à pas du gamin, prête à lui asséner un coup dont il ne se relèverait pas. Cependant, contre toute attente, ayant dépassé son hésitation, il se prépara lui aussi à se battre. Chacun guetta les mouvements de l'autre, dessinant un cercle sur le sol de leurs pas chassés, préférant ne pas tourner le dos à l'adversaire.

Excédée par le temps que prenait ce simple test, sa patience mise à rude épreuve et y échouant, Aemillia se jeta sur lui, espérant lui faire peur et le pousser à abandonner. Au moment où sa dague allait se planter dans la chair de l'Impérial chétif, elle revit le regard de cet homme terrifiant qui lui glaça le sang.

C'était évident. Comment avait-elle pu ne pas comprendre ?...

Prise au dépourvu, elle ne put contrer le coup maladroit que porta Cicéron, qui lui coupa le souffle et la fit tomber à genoux, serrant la mâchoire afin d'endurer la douleur qui les gagnait peu à peu suite à leur rencontre violente avec la pierre. Avant qu'il ne revînt à la charge, elle leva le bras droit en l'air, indiquant qu'elle déclarait forfait.

« Il est apte, grommela-t-elle en se relevant douloureusement et en époussetant son armure salie. Il peut rester.

— Mais, protesta le jeunot, je n'ai pas –

— Dans ce cas c'est décidé, tonna la voix de Livius, couvrant celle de Cicéron. Nous procéderons au rituel d'initiation ce soir. Aemillia ? »

Elle tourna la tête vers lui, l'irritation gagnant toujours plus de terrain, aidée par la fatigue qui lui vrillait le crâne et la forçait à garder péniblement les yeux ouverts. Il lui sourit, toujours cet air espiègle dessiné sur le visage.

« Tu seras son mentor. J'imagine plutôt notre nouveau frère manier la dague. Et puis, vous vous ressemblez un petit peu, tu ne trouves pas ? »

II – Exécution des ordres

I

L'entraînement aux arts de l'assassinat de Cicéron débuta dès le lendemain, sans plus de cérémonie, dans le secret et le silence que ne connaissaient que trop bien les assassins vivants et œuvrant dans l'ombre.

L'Impérial avait passé la nuit dans une cellule dont Livius avait soigneusement gardé la clé nouée autour du cou ; la raison était qu'il avait préféré ne pas prendre de risques, et ainsi éviter d'être réveillé par la chaleur des flammes et l'odeur âcre de la fumée dans un sanctuaire purgé à cause d'un possible traître infiltré. On n'était, après tout, jamais trop prudent, et ses frères et sœurs partageaient son opinion, bien que certains eussent émis la suggestion de se débarrasser du jeune homme dans son sommeil – tous n'étaient pas prêts à accepter ce garnement sorti de nulle part, rejoignant la famille en réussissant à un test de pacotille dont une infirme avait été le juge.

Le rouquin avait accepté son sort, comprenant la logique selon laquelle raisonnait la famille – et plus particulièrement son dirigeant. Aemilia n'avait pas assisté aux rituels réglementaires ; sa vision, qui avait été une des plus violentes qu'il lui avait été donné de voir, l'avait vidée de toutes ses forces, et elle s'était rapidement endormie après s'être couchée – bien qu'*effondrée* fut un terme plus adéquat – dans son lit. Malgré sa rapide chute dans le sommeil, ce dernier n'avait en rien été de tout repos ; ses rêves, hantés par cet homme dont elle avait deviné la folie d'un simple regard dans ses yeux, avaient eu raison d'elle.

« Bien », fit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Elle se tourna dans le même temps vers la nouvelle recrue, bien qu'elle ne le regardât pas directement.

« Tout d'abord il faut déterminer avec quelle arme tu te sens le plus à l'aise. Le plus important pour un assassin, au-delà du savoir-faire, c'est l'outil avec lequel il réalise ses contrats. »

Étant le fils du marchand d'armes le plus influent de Bruma – tout du moins, jusqu'à sa mort – Cicéron avait certainement déjà dû manipuler quelques lames. Au moins pour aider. Mais le simple fait qu'il les regardât en tordant nerveusement ses doigts au creux de ses paumes indiquait le contraire ; il ne semblait pas à l'aise avec les armes, pour une raison qui lui était propre.

Aemillia en avait bien conscience : il en fallait, du cran, pour oser couper les tissus et enfoncer les chairs. Dire que l'on voulait tuer n'avait rien à voir avec l'acte en lui-même. Néanmoins, elle poursuivait son discours, prenant à peine en compte l'attitude hésitante du rouquin.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, lâcha-t-elle sans considération, déjà fatiguée par la journée qui l'attendait. On a de tout ici ; toutes nos armes ont été fabriquées par Ticilius, notre forgeron. Mais j'ai bien vu hier, tu n'étais pas à l'aise avec cette épée. Tu n'as pas l'air de jouer avec la magie non plus – il faut dire que c'est rare, pour un Impérial. Que dirais-tu d'une dague plutôt ? Elles sont plus fines, plus légères, passent partout, et tout aussi létales que leurs sœurs de métal. »

Elle lui montra, parmi les armes posées sur la table de bois, une dague de fer des plus sobres ; la poignée était recouverte d'un cuir finement tanné. Ticilius se donnait toujours du mal pour réaliser des armes légères et bien affûtées ; ici, aucun d'entre eux n'utilisait d'arme lourde puisque cela était contradictoire avec leur politique de furtivité. Elle avait cependant rencontré à quelques occasions un Orque résidant dans le sanctuaire de Cheydinghal, et à qui il arrivait d'empoigner à deux mains son marteau de guerre pour éliminer la cible de son contrat.

Mais à Bruma, mis à part les elfes des bois, qui, eux, employaient bon nombre d'arcs et flèches – et qui nécessitaient un travail colossal puisqu'ils rechignaient à utiliser tout matériau végétal –, tous se servaient d'épées et de dagues, quand il ne s'agissait pas de magie comme c'était le cas pour Gireanr. Le Bréton avait appris à Aemillia à jouer avec le feu, concentrant la transmission de son savoir dans les sorts de destruction, sous la demande de la jeune femme quelques années auparavant.

Cicéron, qui avait revêtu la tenue sibylline que portait chaque membre de la guilde d'assassins, avança avec hésitation, et prit tour à tour chacune des armes afin de les soupeser et de tenter quelques mouvements avec. Il jugea la dague légère, mais trop courte ; la masse

permettait de donner de coups puissants sans être emporté par l'élan ; l'épée lui posait plus de problèmes à cause de son envergure ; la hache de guerre était quelque peu trop lourde pour lui. Lorsqu'il tenta de se saisir d'une grande épée à deux mains, il manqua de s'écrouler sous son poids.

Cela aurait pu faire sourire ou rire Aemillia, si seulement elle ne se sentait pas mal à l'aise face à la nouvelle recrue. Qu'avait donc Livius en tête ? Comment pouvait-elle le former, alors qu'elle-même n'avait pas passé le test habituel nécessaire à l'enrôlement de nouveaux membres de la confrérie ? Elle était incapable de transmettre son savoir à un gamin comme lui, encore plus en étant dans cette désagréable situation où elle ne pouvait le tolérer à ses côtés, et encore moins dans son champ de vision.

« Finalement je pense que je vais partir là-dessus, fit-il en empoignant de nouveau la dague, l'arrachant à ses pénibles pensées. Vous aviez raison, la dague est vraiment le meilleur choix pour tuer. »

L'Impériale eut un léger rictus – à moins que l'on appelât cela un sourire ? – et se stoppa à quelques mètres de distance de lui, près d'un mannequin d'entraînement. Le pauvre avait tant été utilisé que la toile qui le constituait était parsemée de trous, desquels ressortait le rembourrage de paille visant à lui donner un aspect plus proche de l'humain que de la poupée de chiffon. Elle se mit en position, jambe droite en arrière, et jambe gauche fléchie, prête à bondir sur sa cible. Ses muscles tendus tremblaient sous l'effort ; cela était à peine perceptible à travers l'épais tissu coloré de l'armure.

« Regarde-moi et observe bien, lâcha-t-elle. Imagine que ce mannequin est ta cible. Tu dois t'approcher discrètement – elle s'accroupit et avança pas à pas sans faire le moindre bruit – et lui porter *un coup fatal*. Vise la gorge, le ventre ou le torse. Comme ça. »

Elle se jeta, toujours dans un silence presque cérémonieux et nécessaire aux actions de l'ombre de la famille maudite, avant que sa lame ne se plantât dans trois parties du mannequin, successivement dans sa trachée, dans son cœur, et dans ses viscères, creusant de nouveaux trous à recoudre dans la toile ; de la paille s'en échappa et tomba mollement au sol. Puis Aemillia fit un bond en arrière pour s'éloigner de sa victime factice, et se réceptionna avec autant d'agilité qu'un Khajiit sur les dalles de pierre, et sous les yeux ébahis de Cicéron.

Elle se retourna vers lui, jamais sans croiser son regard, et d'un signe de la tête, lui fit comprendre qu'il était temps pour lui de passer de la théorie à la pratique. Il tenta de l'imiter, prenant appui sur ses jambes du mieux qu'il put, reproduisant comme il pensait devoir le faire les mouvements et les positions de sa mentor, mais, au moment de s'élançer, trébucha lamentablement à cause des pierres, rendues quelque peu glissantes à cause de l'humidité matinale des sous-sols de la ville. Aemillia afficha un nouveau rictus.

« C'est bien beau d'avoir sa victime en visuel, mais tu as oublié le plus important ; il faut examiner le terrain sur lequel tu évolues. Je t'avais prévenu ; *observe bien*. »

Il se releva sur ses coudes et genoux, et elle le regarda se relever et retenter son attaque. Il reprit ses appuis, jambe droite fléchie, jambe gauche tendue, et se tourna vers elle, comme s'il cherchait du regard son approbation avant de se lancer sur le mannequin à la mauvaise mine.

Elle eut le malheur de croiser ses yeux, et se crispa soudainement tandis que son esprit était de nouveau torturé par une nouvelle vision qui manqua de la faire s'écrouler. Elle porta sa main à son front, et respira lourdement. La douleur lui vrillait le crâne, l'air étouffant ne suffisait plus à remplir ses poumons, son armure compressait sa poitrine et l'empêchait de retrouver son calme. Même si elle ferma les paupières et fit pression sur elles pour brouiller l'obscurité qui gagnait sa vue, il était déjà trop tard.

Il s'agissait d'une pièce sombre ; elle reconnaissait la « chapelle » mais quelque chose avait l'air *différent*. Elle s'y trouvait en compagnie d'un individu ; cet homme, elle le devinait malgré les traits plus matures qui creusaient son visage, n'était autre que Cicéron. Le même Impérial, au teint clair et aux cheveux roux plutôt longs, que celui qui se tenait physiquement à ses côtés, par-delà la vision. Elle s'éloigna de lui, et, sans savoir où il se trouvait, elle s'avança vers la porte menant à l'entrée principale du sanctuaire. Derrière elle, les quartiers privés, les dédales et les tunnels, et l'Impérial immobile. Elle se sentit sortir sa dague, et s'apprêta à affronter des hommes en armure qui pénétraient avec, semblait-il, grand fracas dans le sanctuaire. Des gardes du Penitus Oculatus, à en voir leur armure. Quelle horreur !

Elle écarquilla l'œil. Par Sithis, ce n'était pas une purge interne. Non, c'était pire que cela. Une purge sous ordre de l'Empereur. Mais *quand*

serait-ce ? Le Cicéron qu'elle avait vu était bien âgé de quelques années de plus que celui qu'elle devait entraîner à l'instant présent. Serait-ce lui qui les mènerait à leur perte ? Non, puisqu'il semblait lui aussi prêt à en découdre – *mais en était-ce vraiment le cas ?* – avec leurs ennemis. Impossible. Tout bonnement impossible. Mais alors, devait-elle informer les autres ? Valait-il mieux qu'ils sussent ce qu'il adviendrait d'eux d'ici quelques années ? Devait-elle –

Un haut-le-cœur la prit, et elle sentit la bile remonter dans sa gorge, brûlant les parois de son œsophage. Elle ne put s'empêcher de renverser, et tomba à genoux sur la pierre humide. Sa tête tournait, l'empêchant tout repos qu'elle gardât l'œil ouvert comme fermé. Son esprit était lui aussi pris de vertiges tandis que les pensées défilaient, affluaient, chacune encore plus sauvage que la précédente, apportant avec elle son lot de réalisations funestes qu'elle regrettait de comprendre, d'imaginer. Vers quel avenir néfaste se ruaient-ils donc ? Pouvaient-ils encore freiner les engrenages du destin... ?

« Sœur ! s'écria Cicéron en accourant vers elle. Sœur ! Que vous arrive-t-il ? »

Il l'empoigna brusquement par les épaules, lui arrachant un nouveau hoquet nauséeux. Sa dague, abandonnée dans sa précipitation, vint heurter le sol, métal résonnant à chaque rebond qu'elle faisait contre les pierres polies par le passage et le piétinement des assassins venus s'entraîner là depuis des générations.

Aemillia lui désigna son œil droit de son index ; cela ne le rassura pas pour autant. Après tout, il ignorait ce qu'elle voulait dire par là. Et elle le comprit bien après, face à son inaction hésitante, et ses paroles grinçantes qui se voulaient rassurantes.

« Que puis-je faire pour aider ?

— Rien, articula-t-elle difficilement. Retourne t'entraîner. J'ai pas besoin d'un gamin pour aller mieux. »

Rapidement, J'ura, une de leurs sœurs de race khajiite, accourut ; elle avait perçu d'assez loin, grâce à son oreille fine, le bruit de la dague au sol, et avait deviné que quelque chose n'allait pas. La Khajiite aida Aemillia à se remettre sur pied, et la mena jusqu'à une chaise en bois où elle se laissa tomber sans retenue ; sa tête penchée en avant, le menton reposant presque contre son sternum, n'affichait aucune expression. J'ura passa sa main poilue sur son front, plaquant sa paume

contre la peau de l'impériale. Sans prononcer le moindre mot, elle alla chercher un linge qu'elle trempa dans l'eau de la fontaine des quartiers communs et le plaqua sur le haut de son visage.

« M—Merci, J'ura, souffla-t-elle faiblement, épuisée par le violent imprévu auquel elle avait fait face.

— Repose-toi. Notre Père ne souhaite pas que tu le rejoignes si tôt à cause de ce maudit Divin.

— Rassure-toi, je ne compte pas vous quitter de sitôt », rit-elle bien que le cœur n'y fût pas.

Aemillia laissa s'échapper un soupir. Un temps de silence, juste avant que la colère de J'ura n'explosât.

« *Toi*, cracha la Khajiite à la fourrure brune en direction d'un Cicéron resté immobile et silencieux tant il ne savait que faire. Ne t'approche pas d'elle. Je sais pas qui tu es, ni ce que tu es venu faire parmi nous, mais si tu blesses notre sœur tu le paieras de ton sang. »

Il acquiesça, et déglutit en constatant les crocs pointus et les poils hérissés de la femme animale, ainsi que ses griffes acérées, qu'elle avait sorties par réflexe, et qui semblaient bien plus affûtées que la meilleure des lames. De toutes les manières d'être assassiné, par les griffes monstrueuses d'un Khajiit semblait être la pire.

Aemillia congédia J'ura et laissa s'échapper un nouveau soupir, bien plus long et moins retenu que le précédent. Elle sentait ses vertiges se dissiper, mais était encore bien incapable de se remettre debout. Le linge froid sur son front l'apaisait, mais ça n'était qu'une question de minutes avant que ce contact humide ne devînt plus désagréable que salvateur.

« Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? risqua Cicéron en voyant son teint reprendre quelques couleurs.

— Reste loin de moi, grogna-t-elle en retour, fronçant les sourcils, et massant ses tempes du bout des doigts. Va attaquer ce maudit sac de paille. Bon sang, laisse-moi tranquille... »

Son ordre sonnait plutôt comme une plainte désespérée. Il obéit tout de même, en silence, et reprit l'arme dans ses mains. Il tenta encore et encore d'imiter les gestes qu'il l'avait vue exécuter, sans parvenir n'était-ce qu'à s'approcher sans faire le moindre bruit. Poignarder le mannequin était aussi facile qu'il ne se l'imaginait. Mais viser, et rester discret, relevait presque de l'impossible, sur le moment.

EXÉCUTION DES ORDRES

Quelquefois, il jetait un regard en arrière, et contemplait la jeune femme dont le visage était parcouru de rictus de douleur dès que le souvenir de sa vision, ou encore du regard de cet homme fou qu'elle avait croisé la veille, revenait hanter son esprit.

II

Les jours se succédèrent, puis les semaines et même les mois. Depuis ce début de soirée d'hiver où Cicéron avait rejoint la Confrérie Noire, voilà à présent que la belle saison se faisait de plus en plus proche tandis les mois s'écoulaient paisiblement, se succédant les uns après les autres. Les récoltes de plantes et racines à partir desquelles Aemillia concoctait ses poisons étaient bonnes, pour son plus grand bonheur ; les giboulées d'ondepluie n'avaient causé aucun dégât, et le mois de plantaisons amenait avec lui l'opportunité de repoter les bulbes qu'elle avait fait germer. Cependant, l'entraînement du dernier arrivé l'enchantait moins.

Il avait manqué, bon nombre de fois, de lui trancher dangereusement les deux bras, et même une jambe. Elle en garderait peut-être des cicatrices à vie – Ticilius était un excellent forgeron, mais ses armes étaient bien trop tranchantes pour être mises entre les mains de l'Impérial. Il avait en plus de cela rapidement gagné en musculature ; il fallait dire qu'elle le forçait à faire de nombreux exercices visant à améliorer sa vitesse et sa force. Un bon coup était un coup qui tuait à coup sûr.

Il était difficile de décrire leur relation tant elle était étrange ; Cicéron buvait ses moindres paroles avec fascination et intérêt dès qu'elle lui enseignait quelque technique, et en retour, elle le rejetait violemment, parfois usant d'injures peu agréables à l'oreille. Il ignorait qu'à chaque fois qu'elle le voyait elle était de nouveau hantée par cette vision qui lui annonçait sa mort. Elle n'en avait parlé à personne, pas même à Livius de qui elle était pourtant assez proche, plus par fatalisme que par terreur. Ils n'avaient pas besoin de savoir cela, ils vivaient déjà tant bien qu'assez difficilement.

Depuis qu'elle avait été contrainte d'enseigner à Cicéron l'art de l'assassinat, elle n'avait plus eu le droit de remplir le moindre contrat, et cela lui manquait terriblement. Parfois, elle se prenait à rêver, lorsqu'elle le voyait étendu sur sa couche, qu'elle enduisait sa dague de poison, et qu'elle l'enfonçait dans le corps de l'Impérial dans son sommeil. Mais à chaque fois, elle revoyait ce terrible regard, celui de l'homme fou qui la paralysait. Bientôt dans son esprit se fit un lien

entre son élève et cet étranger au regard effrayant. Elle qui ne pouvait jamais regarder dans les yeux son apprenti, voilà qu'elle n'osait plus poser son œil sur la moindre partie de son corps. Lorsqu'il lui fallait rectifier sa position, elle devait avancer à tâtons telle une véritable aveugle, fermant son œil valide et palpant chaque partie de ses bras ou jambes pour lui indiquer ce qui n'allait pas. C'était en partie grâce à cela qu'elle avait constaté le renforcement de sa musculature.

Quelques semaines auparavant, lors d'un contrat visant à tuer un général de la garde impériale, Fa'rris avait été capturé par des soldats et croupissait en prison dans une cellule isolée en attendant sa sentence. Ils devaient sûrement attendre qu'il avouât où se trouvaient le sanctuaire et ses comparses, mais tout ce qu'ils trouveraient ne serait qu'un silence coupable. Le Khajit était connu pour sa capacité à tenir sa langue lorsqu'il se retrouvait face à l'ennemi. Mais depuis la disparition de son frère, Ji'dara n'était plus que l'ombre de lui-même, il se sentait coupable d'avoir laissé son grand frère se charger de ce contrat, répétant qu'il aurait dû y aller à sa place. Cette faiblesse lui était pardonnée du simple fait qu'il s'agît de sa famille biologique ; en temps normal, une telle perte aurait rapidement été oubliée. La famille était importante, mais il fallait aller de l'avant, ou bien jamais la Confrérie ne pourrait survivre.

Revenant d'une mission, Gireanr apprit que l'exécution du Khajit était prévue pour le lendemain ; son cadet avait comme disparu depuis que la nouvelle avait été annoncée au sein de la famille, préférant visiblement rester seul avec ses pensées. Le pire dans cette mésaventure était qu'ils ne pouvaient lui rendre les derniers sacrements pour le salut de son âme. Même si elle rejoignait, quoi qu'il se passât, leur Père lorsqu'il rendrait son dernier souffle, il était bon de l'envoyer aux côtés de Sithis dans les règles de l'art. Des sorts d'invocation d'assassins spectraux étaient d'usage parmi les mages de la Confrérie – et il était impossible d'appeler un frère décédé qui n'avait eu droit aux derniers sacrements.

Aemillia voyait en cette exécution sur la place publique un signe. Quelque chose n'allait pas, bien qu'elle ne pût mettre le doigt sur *quoi*. Cicéron, qui peinait toujours autant à gagner la confiance du reste de la famille – hormis celle de Livius et de Ticilius qui l'avaient accepté dès lors qu'il avait prononcé les mots du rituel le soir de son arrivée –, voulut consoler son frère d'armes, qui le repoussa avec violence. S'il

ne portait pas son armure de cuir à cet instant-là, les griffes du Khajit lui auraient entaillé le bras. Un nouveau rejet de la part de la famille.

« Pourrions-nous le voir une dernière fois ? demanda-t-il discrètement à son mentor lorsque Ji'dara fut suffisamment loin pour ne pas l'entendre.

— L'exécution sera publique, alors oui, si tu n'as pas peur de voir quel traitement ils nous réservent lorsqu'ils nous mettent la main dessus. Je t'accompagnerai, mais n'y assisterai pas. J'ai des contacts à retrouver en ville. »

Bien que Livius ne partageât pas leur opinion, préférant assurer la pérennité de la famille en gardant à l'abri les membres les plus prometteurs – c'est-à-dire *chacun d'entre eux* –, il les laissa se rendre en ville pour l'occasion. Il avait pourtant argumenté, affirmé que c'était ce que cherchaient ces gardes. L'exécution de Fa'rris n'était qu'un piège afin de faire sortir de leur tanière d'autres membres et leur mettre la main dessus. Aemillia en était parfaitement consciente. Et pourtant...

« *Ces chiens d'Impériaux, avait-il craché. Ils se doutent que nous voulons voir une dernière fois notre frère. S'ils vous trouvent, ils vous infligeront le même sort.* »

Cela n'avait pas ébranlé la volonté de Cicéron, qui avait assuré que nul en ville n'avait connaissance de sa place au sein de la Confrérie. De toute façon, il était facile pour lui de se faufiler à droite à gauche. Discret au possible, il avait maîtrisé l'un des secrets des assassins pour un travail bien fait. Livius en avait parfaitement conscience ; l'aisance avec laquelle l'Impérial s'était glissé dans le sanctuaire le premier jour ne l'avait pas quitté et, même s'il le condamnait à rester sous terre, ce dernier trouverait un moyen d'enfreindre l'interdit.

Le lendemain les deux assassins se rendirent à l'extérieur, vêtus de vêtements de citoyens ordinaires, dissimulés dans la foule, hors d'atteinte des soldats à la recherche des acolytes du Khajit.

Lorsque quelques personnes qu'il croisa le reconnurent, Cicéron affirmait que depuis le décès de son père il avait pris les routes en espérant pouvoir devenir un marchand itinérant, et que sa présence en ville n'était que temporaire. Nul ne se doutait de la réalité, à son plus grand soulagement. L'Impériale l'observait débiter ses mensonges au public, le poing serré et la mâchoire crispée. La haine l'emplissait

encore, c'était bien trop évident. Quelle que fût sa relation avec son père, le rouquin semblait garder difficilement son calme en présence d'autres individus l'ayant connu de son vivant. Mais personne ne l'avait aussi bien connu que lui-même, c'était un fait.

Laissant son élève seul face aux vieilles femmes le harcelant de questions, Aemillia se rendit à l'auberge *À la vue de Jerall* où elle avait ses habitudes, et demanda au gérant quelles nouveautés elle avait ratées pendant ses voyages fictifs ; elle n'avait pas besoin d'inventer une excuse quant à sa longue absence, l'aubergiste savait qu'elle était toujours de passage dans cette ville et ne s'y arrêtaient qu'à de rares occasions.

Il lui fit part de l'événement du jour, insultant copieusement le condamné à mort, évoquant sa « trahison envers l'Empire » non sans dissimuler une pointe de racisme envers sa race anthropomorphique. Sans répondre ni relancer le gérant, elle commanda une chope d'hydromel, et s'assit au comptoir en face de lui. Sirotant gorgée après gorgée la boisson tiède, elle guetta l'instant où elle entendrait les cris de joie des résidents de Bruma à la vue de la tête séparée du corps de Fa'rris. Elle savait qu'elle ne finirait pas de la même manière, mais redoutait tout de même de voir sa propre tête séparée un jour de son cou d'une si terrible manière.

De son côté, Cicéron dut se frayer un passage entre les nombreux impatientes qui ne manquaient pas de hurler leur haine de l'assassin et de sa sordide famille. Il mentirait s'il affirmait que cela ne lui brisait pas le cœur ; voir un tel flot de haine, un tel rejet envers la famille qui l'avait accueilli n'eut pour résultat que de faire naître en lui une colère grondante envers ces gens. Il ne les connaissait pas, mais il était convaincu qu'ils n'hésiteraient pas à faire appel à leurs services si quelqu'un leur devenait trop gênant. Leur hypocrisie le dégoûtait, et il se prit pour la première fois à penser que tous ne méritaient que de mourir, avant de réaliser l'ampleur de ses pensées.

Il y eut des clameurs lorsqu'un général amena Fa'rris sur l'estrade où se trouvait le billot, et quelques applaudissements retentirent lorsque le bourreau tenant sa hache à une main fit son entrée. Son visage couvert de noir, il était méconnaissable. Pourquoi acclamait-on cet individu, tandis que les assassins de l'ombre, qui réalisaient

pourtant le même travail, étaient hués, insultés, massacrés ? C'était détestable.

Le soldat, un Impérial à la chevelure grisonnante, prit la parole en s'adressant à la populace.

« Mes chers compatriotes, lança-t-il, aujourd'hui est une belle journée pour l'Empire ! Nous allons débarrasser notre chère nation d'un de ces rats qui vivent terrés et qui s'en prennent à n'importe lequel d'entre vous par plaisir de tuer ! Ces assassins ne méritent rien de plus que du mépris et de la haine ! »

Tous se mirent à crier, levant leur poing dans les airs en signe d'approbation. Cicéron se sentit fiévreux tant il n'était pas à sa place ici. Pourtant, il était certain qu'il aurait partagé l'avis de la plèbe si son père était toujours en vie, s'il n'avait pas vécu aux côtés de la Confrérie. Sa différence lui donnait presque la nausée. S'était-il trompé en suivant ces Khajiits à travers les tunnels... ?

On fit avancer Fa'rris devant le bloc de bois où il reposerait sa tête dans ses derniers instants. Forcé de s'y agenouiller sous le coup d'une semelle plaquée contre son dos, il leva son visage vers le public impatient de voir son crâne tomber dans le panier. Lorsqu'il reconnut Cicéron dans la foule, il ne put réprimer un grognement qui résonna à travers les poitrines.

« Toi ! hurla-t-il, à la plus grande surprise du public. C'est à cause de toi ! Crève, tu ne mérites pas de vénérer le Père ! Ta présence dans la famille est une erreur ! »

Les individus cherchaient autour d'eux à qui ces mots étaient adressés, en vain. Nul ne trouva sur quel visage étaient posés les yeux du Khajiit. Le visage pâle, Cicéron ne put détourner son regard des yeux perçants et plissés de l'homme-chat. Son regard de haine le transperçait, ses crocs dévoilés le figeaient de terreur.

Lorsque le calme revint, le général ordonna au bourreau de se mettre en place. L'individu à la cagoule sombre leva dans les airs la hache qu'il avait si soigneusement affûtée pendant des heures, et l'abattit dans un claquement sourd. Le métal resta fiché dans le billot, fermement planté, et difficile à retirer. Cicéron détourna le regard, ne pouvant supporter de voir son frère mourir, froidement décapité. C'était ironique qu'un assassin se fit tuer ; il était lui-même victime d'un assassinat après tout.

Le général saisit la tête de Fa'rris par la courte crinière qu'il avait laissée pousser, et la montra au public, qui scanda quelque exclamation à la gloire de l'Empire. Des clameurs vives bouleversaient la place, et ne cessèrent que lorsque le corps sans vie de Fa'rris, tressaillant encore un peu par réflexe musculaire, fut dégagé de l'estrade pour être jeté hors des remparts, et brûlé parmi des détritrus divers. Jusqu'à la fin, les assassins ne méritaient que le pire.

Lorsque la joie générale s'estompa, tous retournèrent à leurs occupations, et le jeune homme traîna le pied jusqu'à l'auberge où il trouva Aemillia affalée au comptoir. Le tavernier lui indiqua qu'elle en était à sa cinquième choppe et qu'elle se « reposait » ; il fallait par cela comprendre qu'elle était ivre et ne pouvait plus tenir debout d'elle-même. Ivre dès le matin, voilà un comportement qu'il ignorait d'elle — du peu qu'il savait de ses habitudes, après tout.

« Vous la connaissez ?

— Non, mentit-il, j'étais juste curieux de savoir pourquoi une femme était déjà ivre morte à cette heure-ci.

— Cette petiote n'a pas eu une vie simple. Elle vit de petits contrats, elle remplit des commandes que lui font les gens du quartier, et va jusqu'à quitter la ville pendant des jours et des semaines. Ça doit bien faire une quinzaine d'années qu'on la voit par ici. C'est étonnant qu'elle tienne toujours.

— Je vois », murmura Cicéron en regardant avec peine le visage endormi de sa sœur d'armes.

Il s'assit lui aussi au comptoir, laissant quelques sièges vacants entre eux deux, et commanda une chope d'hydromel qu'on lui tendit presque immédiatement. Une des serveuses de l'auberge, la femme de celui qui se tenait devant lui, lui apporta avec cela une assiette de viande et légumes sans qu'il n'en fit la demande. On lui répondit, face à sa mine perplexe, qu'il s'agissait d'un cadeau de la maison, pour un visage familial.

Certes, il était vrai qu'il était déjà venu dans cette auberge chercher son père lorsque celui-ci avait un peu trop forcé de la boisson, à plusieurs occasions, mais de là à lui offrir un repas ? Le tavernier avait dû le reconnaître, bien que cela fit quelque temps qu'il n'avait pas mis les pieds dans son établissement, pour son plus grand bonheur. Mais à présent qu'il s'y rendait aux côtés d'un membre de sa nouvelle famille,

il n'éprouvait plus tellement de rancœur envers cette auberge – au contraire, elle commençait à lui paraître agréable.

Il déjeuna en silence. Seul le bruit de ses couverts résonnait dans la pièce presque vide. La femme du gérant passait le balai, nettoyant les monticules de poussière et de terre qui avaient été accumulés par les clients allant et venant dans l'auberge. Un peu plus loin, vers le fond de la pièce, un barde accordait son luth en attendant que quelqu'un lui demandât d'interpréter quelque hymne célébrant l'Empire. Dans une pièce voisine, qui servait de cuisine et de réserve, on entendait une autre employée affairée à préparer quelques plats pour de futurs clients.

La respiration lourde d'Aemillia venait troubler ce quasi-silence.

Après avoir fini son repas et sa boisson, Cicéron resta un instant à observer les environs. Il n'avait pas quitté le sanctuaire depuis qu'il avait rejoint la Confrérie, et la lumière du jour lui avait manqué ; ce n'était pas qu'on vivait mal en étant caché de la sorte, seulement la ville grouillante et ses visages qui lui étaient inconnus le faisaient se sentir, d'une certaine manière, sans qu'il ne sût pourquoi, *vivant*. Non pas que son ancienne vie lui manquait – bien au contraire ! –, il s'y plaisait particulièrement, se sentait *chez lui* dans cette étrange famille spirituelle qui l'avait accueilli, à sa manière. Il savait que tous ne le reconnaissaient pas, pour une raison qui lui était inconnue, mais ça n'était qu'une question de temps. Tôt ou tard, il ferait ses preuves, et il serait un membre à part entière de la Confrérie.

Il laissa s'échapper un soupir, et s'étira. À ses côtés, Aemillia remua quelque peu, avant de relever la tête. Son œil encore embrumé par le sommeil se posait aléatoirement sur les environs, tandis que son esprit tentait de se remémorer où elle était et pourquoi elle s'y trouvait. Lorsqu'elle remarqua que quelqu'un se trouvait sur sa droite, elle tourna tout naturellement la tête vers lui, et ne réalisa que bien trop tard de qui il s'agissait. Ses souvenirs s'emballèrent alors que les visions resurgissaient violemment, bruyamment. Elle eut un mouvement de recul, et détourna tout aussi vite le visage, sous le regard surpris de l'aubergiste. L'Impériale marmonna qu'elle avait faim, et commanda quelque repas et boisson afin d'apaiser – ou de raviver ? – sa gueule de bois, et s'effondra de nouveau en attendant d'être servie. Comme pour l'accompagner dans son ivresse, Cicéron en fit de même.

« Vous passez souvent par ici ? demanda-t-il innocemment à sa voisine. Je ne vous ai jamais vue en ville. »

Il eut droit, en guise de réponse, à un grognement étouffé. Cela le fit sourire, et il poursuivit sa tentative de faire la conversation en espérant qu'elle daignât lui répondre, bien qu'il n'y crût pas tellement.

« Je suis originaire d'ici, et vous ? Êtes-vous une marchande itinérante ?

— Par Stendarr, laisse-moi tranquille ! »

Le tavernier revint avec deux chopes qu'il posa devant eux ; Cicéron lui tendit l'argent nécessaire à payer pour leurs deux consommations.

« Je vous l'offre, sourit-il en approchant son verre de celui de l'Impériale pour trinquer. À notre rencontre, qui pourrait être le départ d'une belle amitié ! »

Il leva sa chope, et en engloutit plusieurs gorgées, avant de la reposer bruyamment – sans le vouloir – sur le comptoir de bois. Il essuya d'un revers de manche la mousse qui s'était accumulée au-dessus de ses lèvres, et remercia son hôte pour la si bonne boisson qu'il lui avait servie. Ils s'engagèrent dans une discussion autour de l'hydromel ; Cicéron demanda où il avait été préparé, et il écoutait avec fort intérêt la réponse de son interlocuteur lorsque le tintement de deux verres de métal que l'on entrechoquait le surprit et interrompit leur vive discussion.

Lorsqu'il tourna la tête en direction de l'origine de ce bruit, il vit Aemillia tenir par la poignée sa chope, et la tendait près de la sienne. Bien qu'elle ne regardât pas dans sa direction, un sourire se dessinait sur ses fines lèvres, et il savait que ce sourire lui était destiné.

« À la tienne, fit-elle d'une voix presque inaudible.

— À la vôtre », répondit-il en reprenant sa boisson, et en trinquant avec sa sœur.

Je crois bien, se dit-il, que c'est le meilleur hydromel qu'il m'ait été donné de goûter.

III – Le premier contrat

I

Le soir de l'exécution de Fa'rris, Cicéron avait surpris par hasard une discrète entrevue entre Aemillia et Livius, dans les quartiers privés de ce dernier. Il fut surpris d'entendre sa sœur et mentor parler de lui avec autant d'intérêt – elle qui le rejetait sans cesse – et fut tout autant ravi de l'entendre annoncer qu'elle n'avait désormais plus rien à lui apprendre, qu'il était fin prêt pour son ultime test.

Livius avait semblé, au ton de sa voix qui lui parvenait par-delà l'épaisse porte de bois sombre, très amusé de voir la jeune femme vanter son élève en privé. C'en était d'autant plus étonnant du fait qu'elle restait insensiblement froide et distante envers Cicéron, ne montrant aucun intérêt pour lui et sa progression dans la voie de l'assassinat. Il était clair pour tous, y compris pour l'élève, qu'elle voyait en son rôle de mentor un fardeau dont elle avait plus que hâte de se débarrasser.

Cicéron avait d'ailleurs craint, au premier abord, qu'elle voulût l'envoyer de ce fait dans une mission suicide. Il l'imaginait capable d'annoncer, clamer haut et fort, qu'il était fin prêt à remplir ses contrats comme les autres, alors que ça n'était pas encore le cas. Mais à l'entendre parler de lui, de cette voix tant emplie de fierté, il sentait son cœur, toute son âme, vibrer. Il était plus qu'évident qu'elle le pensait sincèrement apte à exécuter le travail qu'on attendait de lui – et qu'il avait souhaité faire dès ses premiers pas dans ces galeries secrètes.

Le lendemain, Siturio – un Rougegarde de vingt ans son aîné, et qui semblait peu hâté de retrouver sa patrie natale – vint à lui, lui annonçant que Livius lui demandait une entrevue. Le jeune homme eut du mal à dissimuler son impatience tant il trépignait, et tenta de faire bonne figure, paraissant le plus neutre possible face à son aîné. Il redoubla d'ailleurs d'efforts lorsqu'il se retrouva en face à face avec le Parleur, qui ne se priva pas de lui faire remarquer à plusieurs reprises la bonne humeur qui transparaissait sur son visage. Il lui confia adorer la fougue de la jeunesse, celle qui s'exprimait par de si grands sourires et une

attitude tant déterminée. Quelque part, cela le rassurait – si les jeunes recrues pouvaient reprendre la suite comme il se devait, il partirait alors rassuré de ce monde.

« Bien, parlons sérieusement, veux-tu ? » finit-il par dire en changeant de ton et d'expression.

Cet air soudainement sérieux alourdit l'air déjà pesant de la pièce. Cicéron garda le silence, déglutissant difficilement.

« Aemillia te juge apte à exécuter ton premier contrat. Notre Oreille Noire, Alisane Dupré, nous en a fait parvenir plusieurs ce matin depuis Bravil. »

L'Impérial avait eu, à quelques occasions, la chance de pouvoir étudier de près une carte de la province de Cyrodiil. Bravil était une ville réputée pour être pauvre et pittoresque, et le crime croissant toujours plus entre ses remparts en avait fait la capitale de la Confrérie Noire. Elle-même située au sud de la Cité Impériale, capitale de Cyrodiil, on y accédait en suivant la Route Verte, qui tenait son nom des magnifiques bosquets et des plaines verdoyant à la belle saison, et on la trouvait à l'embouchure de la rivière Larsius. Si les voyageurs poursuivaient leur route, ils atteignaient Leyawiin et ses ports commerciaux...

« Voilà celui dont tu te chargeras pour ta première fois », annonça finalement Livius, tirant Cicéron de ses pensées géographiques.

Il lui tendit une lettre décachetée ; le papier de couleur jaunâtre avait été recouvert d'inscriptions soigneusement rédigées à l'encre noire et à la main, d'une belle calligraphie qui témoignait de l'éducation reçue par l'autrice. D'après ce qui y était écrit, l'individu à contacter – celui qui avait réalisé le Sacrement Noir, appelé la Mère de la Nuit – résidait dans l'une des fermes situées à quelques minutes de marche de l'entrée de la ville. Le Parleur ajouta qu'il serait accompagné de sa mentor pour la prise de contact, puisqu'ils n'avaient jamais vu cela lors de sa – longue – préparation. Mais il se retrouverait livré à lui-même dès lors qu'il aurait connaissance de l'identité de sa cible, et encore plus une fois seul face à celle-ci.

« Es-tu sûr de pouvoir y arriver ? s'enquit son frère en le voyant déglutir sous l'appréhension. Si tu veux, nous pouvons attendre encore un peu, rien ne presse... »

— Je le ferai, articula Cicéron, comme si cela pouvait lui donner une once de courage. Vous pouvez compter sur moi pour ce contrat, mon frère.

— Une fois que tu l'auras rempli, tu pourras voler de tes propres ailes, sourit Livius, décroisant les bras pour venir tapoter de sa main gauche l'épaule de l'apprenti assassin. Je compte sur toi pour le mener à bien, dans les règles de l'art. »

Sur ces mots d'encouragement bienveillants, Cicéron prit congé de son supérieur, et s'en alla retrouver Aemillia dans les quartiers communs, où elle attendait patiemment le moment fatidique. Bien qu'elle ne vînt par l'accueillir, elle le salua poliment et le gratifia même d'un sourire lorsqu'il parvint à elle. Ses deux yeux clos, on eût presque dit une aveugle. Il se sentit honoré d'une telle démonstration d'affection de sa part.

Elle lui proposa de partir dès lors, afin de régler ce contrat au plus vite. Même si elle ne le disait pas clairement, elle mourrait d'impatience à l'idée de pouvoir reprendre les contrats, enfin libérée de ses obligations vis-à-vis du jeune homme. Sans plus échanger de paroles, ils enfilèrent tous deux leurs coules aussi sombres que les galeries souterraines menant au sanctuaire, et se fauilèrent dans les dédales menant à diverses sorties toutes aussi bien cachées.

Tandis qu'ils progressaient dans l'un des tunnels, Aemillia laissa résonner un léger rire qui s'en alla, ricochant autour d'eux contre les parois terreuses.

« Que se passe-t-il ? souffla Cicéron en tournant son visage vers le sien, dont les yeux ne fixaient que droit devant eux, sans jamais se détourner du chemin à emprunter.

— Je repensais à tes entraînements. Tu te souviens combien de fois il a fallu que nos frères et sœurs m'aident à te retrouver alors que tu t'étais perdu dans l'une de ces veines ? Je le savais, pourtant, que j'aurais dû t'attacher à une corde dès la première fois pour ne pas passer après des heures à tenter de te retrouver !

— Ah, ça, souffla-t-il en rougissant sous la gêne, détournant le regard pour fixer de nouveau le sol, j'avoue que je ne suis pas sûr de pouvoir retrouver mon chemin de moi-même un jour là-dedans. Il y a tant de sorties et d'entrées, jamais je ne saurai toutes les mémoriser.

— Nous sommes tous et toutes passés par là. Tous, sans exception. C'est ce qui fait le charme de notre sanctuaire. En cas de purge de la part des agents de l'Empereur, ou de gardes, nous devrions pouvoir nous enfuir sans problème. Je doute que chaque sanctuaire de notre grande famille n'ait cette chance.

— Si vous le dites », murmura-t-il avec incertitude.

Un silence étrange, lourd et pesant, s'installa entre eux. Cicéron était bien trop craintif et timide pour oser relancer la conversation. Aemillia, quant à elle, n'éprouvait pas le besoin ni l'envie d'appeler un nouveau sujet afin de tromper l'ennui de leur lente progression. Dans un sens, ils avaient tous deux hâte que l'autre reprît la parole, mais ce mutisme les arrangeait tout autant.

Le temps que l'un d'eux se décidât, ils avaient déjà atteint le bout de leur voyage. Une trappe à travers de laquelle filtrait légèrement la lumière du soleil, ainsi que la pluie lorsque les nuages grisâtres s'amoncelaient dans le ciel par mauvais temps, n'attendait qu'eux pour s'ouvrir et libérer le chemin permettant de sortir de terre, à la frontière de la ville. Bien camouflée entre divers rochers et tonneaux qui ne bougeraient jamais dans aucun cas, nul ne soupçonnait qu'elle pût déboucher ici, et mener tout droit dans l'ancre des assassins.

De là où ils se trouvaient, une fois sortis de terre, ils pouvaient apercevoir le moulin de la ferme où attendait le commanditaire du contrat de Cicéron. Il leur restait encore une dizaine de minutes de marche pour y parvenir, à découvert sur la route. Leurs visages bien dissimulés par la coule que chaque assassin de la confrérie revêtait, le bas du visage emmitouflé par cette dernière, ne laissant entrevoir que leurs yeux, nul ne pouvait les reconnaître. Et même s'ils croisèrent quelques voyageurs, aucun ne leur montra le moindre intérêt ; ils agissaient si bien dans l'ombre que nul ne connaissait leurs visages ni leur armure, et donc ne se méfiait d'eux, pour leur plus grand bonheur.

La ferme était familiale, passée d'individu en individu depuis plusieurs générations ; ils rencontrèrent tour à tour les enfants travaillant aux champs, la mère surveillant la mule qui faisait tourner le moulin, et le père nourrissant les bêtes parquées dans leurs enclos. Le contrat mentionnait un homme, et il était le seul dans les environs pouvant correspondre aux termes écrits de la main d'Alisane. Il sembla soulagé de les voir enfin arrivés dans sa ferme, quoiqu'un peu anxieux, probablement à l'idée que sa femme ou ses enfants ne

comprissent ce qui se tramait. Il les prit à part, loin de la vue de sa famille, et formula sa requête.

« Je voudrais que vous assassiniez le gérant de l'auberge *À la vue de Jerall*, annonça-t-il en épongeant d'un linge à la couleur passée la sueur qui perlait sur son front dégarni sali par la terre. Voilà tout l'or que j'ai pu mettre de côté pour vous payer. Prenez tout. »

Il leur mit – pour ne pas dire qu'il la jeta presque – entre les mains une bourse dont le tintement des pièces contenues à l'intérieur laissait entendre qu'il y avait là une belle somme, amplement de quoi rémunérer Cicéron pour son contrat.

Le jeune homme acquiesça, et ils prirent congé du client. Aemillia profita de la situation pour lui expliquer la marche à suivre ; si le commanditaire souhaitait payer en deux fois, avançant la moitié de la somme et promettant l'autre une fois le crime perpétré, ou bien s'il préférerait tout payer d'un coup, avant ou après le meurtre, il fallait s'y soumettre, sans poser de questions. Tandis qu'ils se dirigeaient de nouveau vers les murs encerclant Bruma, l'Impérial posa la question qui lui brûlait les lèvres.

« Pourquoi veut-il sa mort ? Cet homme n'a rien fait de mal. Il ne fait que vivre de son commerce, comme nous.

— Il a ses raisons, trancha Aemillia. Certains veulent se venger d'un marchand ayant vendu une arme de piètre qualité, d'autres souhaitent voir leur rival en amour mort... Nous obéissons sans poser de questions. Et vu la somme qu'il t'a donnée, tu ne peux pas refuser. Nous pourrions faire un festin ce soir, pour fêter ton succès », ajouta-t-elle ensuite en réfléchissant à haute voix.

Aemillia se doutait bien qu'il affichait à présent une mine abattue ; elle ne pouvait le voir, mais elle le *sentait* d'une certaine manière. À force de le côtoyer jour et nuit ou presque, elle avait appris à connaître toutes ses petites réactions, même les plus discrètes.

« Il n'y a pas de place pour les sentiments chez nous. Tu as bien vu Fa'rris, nul ne l'a pleuré, pas même Ji'dara. »

Au souvenir du Khajit, Cicéron se crispa, serrant le poing contre sa volonté. Il ne pouvait accepter une telle horreur, et espérait que cela ne se reproduirait pas tant qu'il vivrait à Bruma.

« Nous connaissons la règle, renchérit la jeune femme, les sentiments, quels qu'ils soient, n'apportent que du malheur. Nous devons le respect à nos frères et sœurs, rien de plus.

— Et vous, Aemillia ? Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous vraiment, vous-mêmes, que c'est possible de vivre sans sentiments ? »

La question de son apprenti la prit au dépourvu ; elle balbutia, bredouillant quelques onomatopées et sons, avant de se reprendre et de répondre, d'une voix claire qui ne flanchait pas.

« Je me suis juré de ne jamais apprécier qui que ce soit, fit-elle d'un ton qui se voulait distant, bien que l'on pût y déceler une forme de tristesse. Seul Livius est différent – à ces mots Cicéron sentit son cœur se serrer – puisque c'est à lui que je dois tout. Il m'a sauvée, en quelque sorte. Il a été mon mentor, et m'a permis de me sentir à ma place dans notre famille.

— Il est pour vous ce que vous êtes pour moi, souffla le jeune homme timidement, baissant les yeux vers le chemin de pierres enfoncées dans la terre.

— Ne dis pas de bêtises. Lui au moins n'était pas un estropié incapable de regarder son élève », répliqua-t-elle amèrement, en laissant sa voix se fondre dans un murmure.

Que voulait-elle lui faire comprendre ? Y avait-il une réelle raison autre que son ressentiment – dont il ignorait la cause – qui fit qu'elle ne le considérait jamais de face ? Il voulut la questionner à ce sujet encore une fois, mais il était déjà trop tard – ils arrivaient près de l'entrée secrète permettant d'accéder au sanctuaire, celle par laquelle ils s'étaient extirpés des dédales un peu plus tôt. Aemillia se tourna vers lui, ses yeux toujours fermement clos, et posa sa main droite gantée de cuir noir sur son épaule, dans un geste qui se voulait réconfortant et encourageant.

« Tu as ta dague, tes capacités et ton entraînement. Exécute le contrat, et ce soir nous fêterons ça ensemble, sourit-elle gentiment. Toi, moi, et les autres », s'empressa-t-elle ensuite d'ajouter.

Ils se séparèrent sur ces derniers mots ; elle se faufila à travers la trappe dérobée avec agilité, tandis que lui prenait la direction de la ville. Face aux lourdes portes gardées par des soldats, il fut tenté de faire demi-tour et de fuir, empruntant les routes de Cyrodiil pour changer une nouvelle fois de vie. Mais la Confrérie Noire ne lui permettrait pas

une telle trahison, et le traquerait sans fin, c'était évident. Sous le regard nonchalant des gardes, il pénétra dans la ville, qui l'accueillit de son brouhaha et ses effluves douteuses, comme à son habitude.

L'auberge dans laquelle se trouvait la cible était une des premières – si ce n'était la seule – que l'on rencontrait lorsqu'on franchissait le seuil de la ville. Bruma n'était pas réputée pour sa rue de la soif, bien au contraire. *À la vue de Jerall* ressemblait aux autres bâtisses toutes de pierres et de bois faites. Le mélange de l'architecture nordique, austère et misant sur l'isolation pour lutter contre le froid hivernal, à la culture impériale de Cyrodiil était assez étonnant à observer. Mais lorsque l'on grandissait dans cette ville, la voyait évoluer et se développer sans tellement changer, cela ne choquait plus.

Cicéron pénétra dans l'immense pièce chauffée par un brasier en son centre, autour duquel quelques individus dégustaient de l'hydromel en se racontant des histoires des temps passés. Quelques mois auparavant, son père faisait encore partie de ces gens qui dépensaient tant de septims dans la boisson jusqu'à en perdre connaissance ou oublier le chemin vers la maison. La dernière fois qu'il était venu en ces lieux retrouver son père ivre mort... Non, il préférerait oublier. Ce passé était révolu, il était libre, désormais.

Lorsque le couple d'aubergistes salua le nouveau venu, celui-ci leur rendit la pareille d'un hochement de tête, son visage dissimulé par la coule, lui épargnant un sourire faux ; l'inquiétude commençait à le ronger tandis que la même question venait et revenait dans son esprit. *Serais-je à la hauteur ?*

Il s'approcha du comptoir, exécutant un signe muet afin de commander la dernière boisson qu'il pourrait se faire servir par le tavernier qu'il avait connu pendant si longtemps, et s'installa quelques sièges plus loin afin de le garder en visuel. Ils ne semblèrent pas se questionner au sujet de son armure qu'on ne voyait nulle part, chez aucun forgeron. Tant mieux, il ne voulait pas avoir à subir plus de stress qu'il n'en avait déjà.

Comment devait-il procéder ? Il y avait du monde – et donc des témoins –, et le tavernier ne s'absentait que rarement. Des rumeurs – qui semblaient pourtant fondées, puisque lui-même avait été involontairement témoin de ces actes – laissaient croire qu'il s'abandonnait à peloter allègrement l'employée de l'auberge lorsque sa femme avait le dos tourné. Mis à part à ces quelques occasions, il

était rare de le voir prendre une pause et s'absenter de son comptoir. Cicéron ignorait même comment l'aubergiste faisait pour garder son enseigne ouverte la nuit à tout voyageur nocturne cherchant un abri et un lit. Peut-être avait-il un autre employé, payé pour vivre lorsque Masser et Secunda dominaient le ciel, tandis que lui se reposait après ses longues journées.

Fallait-il alors vraiment qu'il attendît la nuit pour mener à bien son contrat ? Il voyait difficilement comment il pouvait passer toute la journée à patienter. Et il n'avait aucunement envie de laisser ce contrat traîner. Non, il devait s'y prendre furtivement, accomplir ce qu'il était venu faire, et devenir un vrai assassin une fois le test brillamment réussi.

Il connaissait relativement bien les lieux ; lorsque son père venait se saouler jusqu'à l'inconscience, c'était lui qui venait le chercher, et il l'avait déjà retrouvé dans l'arrière-cuisine à vider les barils d'hydromel à la givreboise tant réputés dont la recette provenait de l'autre côté de la frontière. Il se souvenait d'une porte de bois qui donnait sur une rue adjacente, et permettait le ravitaillement des fûts et des denrées alimentaires. Plutôt que de passer par la grande porte, il pouvait s'extirper par cette sortie-ci, discrètement. Connaître l'issue qu'il pouvait emprunter le rassura déjà quelque peu, et calma le tremblement de ses doigts.

Il serra contre lui sa dague fermement fixée à hauteur de la ceinture ; Ticilius lui en avait affûté la lame le matin même, son tranchant ne connaissait aucune limite. Seulement... Et s'il était incapable de tuer ? Bien qu'il eût *tenté*, il n'avait jamais tué de ses propres mains. Il ne connaissait pas la sensation du sang coulant sur sa peau, entre ses doigts, creusant les rides des paumes froissées. Et s'il n'était pas taillé pour ce genre de métier ? Que ferait-il ? Qu'advierait-il de lui ? Il ne pourrait quitter la famille. Devrait-il payer de sa vie son hésitation ?

Un tintement de métal tombant et rebondissant sur le sol de pierre le ramena à la réalité, l'arrachant aussi soudainement de ses pensées. Le tavernier avait par mégarde laissé s'échapper une chope de ses mains alors qu'il l'essuyait d'un torchon. Il ramassa l'objet déformé par sa lourde chute et se dirigea vers une des pièces voisines de l'arrière-boutique afin de la mettre de côté pour s'en débarrasser plus tard, probablement en la troquant auprès du forgeron contre quelques pièces. C'était là, la seule chance qu'aurait Cicéron pour mener à bien sa mission. Il n'avait plus d'autre choix que d'y aller.

Il vida cul sec le contenu de la chope qu'il avait commandée un peu plus tôt, et suivit discrètement l'aubergiste ; ses bottes de cuir ne faisaient presque aucun bruit sur les dalles grisâtres, et les voyageurs assis autour du feu étaient bien trop concentrés sur leur discussion pour remarquer le comportement du jeune Impérial dont le visage était recouvert. Un pas, deux pas, voilà qu'il se trouvait dans le dos de cet homme affairé à chercher une nouvelle chope pour remplacer celle qu'il venait tout juste d'abîmer.

Tous les souvenirs de son entraînement défilèrent devant ses yeux. Furtivité, vitesse, adresse, il fallait qu'il usât de toutes ces compétences qu'Aemillia avait mis tant de temps à le faire développer. Tout s'enchaîna particulièrement vite ; il se trouvait derrière l'homme, et l'instant d'après, comme s'il avait agi inconsciemment, ce dernier gisait sur le sol, la gorge scindée en deux et prenant peu à peu une couleur rouge vif qui recouvrait sa peau et imbibait ses vêtements. Son corps fut parcouru de spasmes, avant de rester inerte.

Cicéron se retrouva figé, paralysé par la sidération : il n'en revenait pas ; il avait *réussi* à tuer, il *avait* tué. Il était parvenu à remplir son tout premier contrat... !

II

Le bruit d'une goutte de sang imbibant la lame de la dague s'échappant de celle-ci pour rejoindre la flaque grossissant sur le sol dallé de pierre tira Cicéron de sa rêverie.

Devant lui, l'aubergiste dont la vie venait de quitter le corps. Offerte à Sithis, son âme scellait le destin de l'Impérial au sein de la famille. Il adressa une prière silencieuse au Père de la Terreur qu'il avait appris à vénérer, le seul père auquel il acceptait de se soumettre et à qui il offrait pleinement sa vie...

Il entendit des pas et des voix ; la raison lui revint aussi subitement qu'elle ne l'avait quitté. Il lui fallait fuir. *Maintenant*. Sinon tout cela n'aurait servi à rien !

La porte était presque à portée de main. Il n'avait qu'à l'ouvrir, la passer, la refermer, et il en aurait fini avec cette histoire. Mais son corps refusait de se mouvoir, ses yeux restaient happés par cette vision du sang rougeoyant, brûlant, dégoulinant, et tellement, tellement envoûtant...

Il retint son souffle, et fit un pas, puis un deuxième. Sa main se resserra sur la poignée dans un crissement du cuir peu désagréable pour l'oreille, qu'il actionna en tentant de faire le moins de bruit possible, ne voulant en aucun cas trahir sa présence en ces lieux maudits. En l'espace d'un battement d'ailes de papillon, voilà qu'il se trouvait dans la rue, à quelques pas de la porte qu'il venait tout juste de franchir.

Il poursuivit sa fuite discrète en passant au-delà de plusieurs bâtiments, jusqu'à chercher l'entrée du sanctuaire la plus proche et accessible ; un des passages secrets se trouvait juste là, et il retourna auprès de ses frères et sœurs en courant dans les dédales, guidés par son instinct, ou par un automatisme enfin développé après toutes ses errances.

La transpiration coulait le long de sa peau et imbibait ses cheveux et son armure, les collant à sa peau d'une manière très désagréable. Il ressentait successivement un froid digne du pire des hivers, puis une chaleur brûlante comme le feu des âtres, à en croire que son corps prenait enfin conscience de ce qui s'était passé et lui faisait ressentir

les émotions qui l'avaient parcouru plus tôt toutes à la fois sans distinction.

Il tomba tout d'abord sur Akh'aasha, une Khajiite au pelage de la couleur du sable de sa patrie natale, qui, fidèle à elle-même et son sale caractère, lui jeta un regard mauvais, avant de lui adresser finalement un sourire et une salutation amicale – peut-être avait-elle remarqué le sang qui teignait sa dague, témoignant de l'acte qu'il venait de commettre. L'acceptait-elle enfin grâce à son premier contrat ? Il sembla que oui.

Ses pas le menèrent ensuite jusqu'à Livius, qu'il lui tardait de revoir afin de lui annoncer que le contrat avait été rempli comme demandé. Le Parleur se trouvait comme à son habitude dans ses quartiers privés, et discutait avec sa Silencieuse impériale, Isovinia.

« Frère, parvint-il à articuler alors qu'il se trouvait à bout de souffle, presque plié en deux, j'ai scellé le contrat, comme demandé.

— Bien, bien, bien, sourit le Parleur. Voilà qui est excellent. Te voilà officiellement membre à part entière de notre chère Confrérie. Je vais adresser un courrier à Alisanne afin de l'informer de la bonne nouvelle. Elle sera ravie de voir nos rangs s'agrandir, surtout avec d'aussi bons membres que toi.

— Tu devrais aller l'annoncer à Aemillia, suggéra Isovinia. Elle en sera ravie. »

Un immense sourire s'afficha sur le visage de Cicéron alors qu'il se précipitait vers les quartiers communs. Oh, comme il avait hâte de lui apprendre la nouvelle ! Sera-t-elle fière de lui ? Une part de lui l'espérait grandement.

Intrigué de ne pas la trouver dans la salle d'entraînement, le jeune homme alla voir du côté du dortoir, où il avait tout autant de chances de tomber sur elle. Il la trouva assise sur un fauteuil de bois à demi rembourré de plumes enveloppées dans un tissu de lin, des peaux de chevreuil recouvrant çà et là le meuble, et un livre entre les mains. La couverture de cuir était très abîmée, cela était sûrement dû aux maintes lectures que l'ouvrage avait subies. Elle était plongée dans sa lecture et paraissait si paisible qu'il n'osa la déranger.

Il resta là, sur le seuil de la pièce, à attendre qu'elle sortît de son univers de lettres et de mots. Elle lui parut différente ; elle se révélait à lui sous une forme qu'il ne lui connaissait pas. Il l'avait toujours vue

comme un mentor qui devait malgré elle lui inculquer tout son savoir, et qui répugnait à le voir. Désormais, en cet instant, elle lui semblait être une jeune femme si calme, si détendue, qu'il était difficile de reconnaître le fait qu'elle était un redoutable assassin, à en croire ce qu'il avait entendu à son sujet.

Maintenant qu'il y repensait, elle ne lui avait jamais réellement parlé d'elle, tous les exploits dont il avait eu vent lui avaient été narrés par ses frères et sœurs lors de quelques soirées passées autour du feu à festoyer et rire. Il se souvenait d'une anecdote que Nililyth, une des archères bosmeri, lui avait racontée ; Aemillia avait à elle seule rempli un jour la totalité des contrats qui leur avaient été communiqués par Alisanne. Leur messenger avait eu quelques problèmes sur la route, et avait été intercepté par des gardes de la ville ; la crainte que leur couverture partît en fumée avait poussé Aemillia à braver les dangers – elle était alors tout juste formée aux arts de l'assassinat – et à s'infiltrer dans les quartiers où étaient retenus les documents ainsi que le messenger. Tuant au passage deux hommes qui avaient manqué de la surprendre, elle avait libéré le messenger en lui ordonnant de rentrer à Bravil, tout en récupérant le paquet de lettres qui leur étaient destinées.

Et plutôt que d'attendre une validation de la part de Livius, la jeune Impériale qui souhaitait faire ses preuves avait pris d'elle-même contact avec les commanditaires et rempli les contrats, un à un. D'après ce qu'il avait entendu, elle avait grandement été grondée par le Parleur et par les aînés du sanctuaire lorsqu'elle les informa de ce qu'elle avait fait, mais ils avaient aussi salué son courage et sa bravoure. À l'époque, avait ajouté Nililyth d'un ton un peu plus sombre, elle n'était pas encore harcelée de visions. Cicéron s'était alors empressé de demander quelle était cette histoire de visions dont il avait pu être témoin, dans un sens, et dont il avait entendu parler. Cependant, Nililyth, tout comme ses autres frères et sœurs, avait refusé d'y répondre, affirmant qu'elle-même ne savait pas tout ce de quoi il en retournait, bien qu'il la suspectât de mentir à cet instant.

« Oh, tu es là ? fit soudainement Aemillia, l'arrachant de ses pensées. Est-ce que tout s'est bien passé ?

— Parfaitement bien, ma sœur, exalta l'Impérial qui retenait à peine le tremblement de sa voix. Jamais je n'ai ressenti de choses pareilles, c'était si fort, si... »

Aemillia souriait, et l'invita d'un petit geste à venir s'asseoir près d'elle. Il ne se fit pas prier, et prit place sur le fauteuil voisin au sien, tout aussi confortable et soigneusement rembourré de plumes – un vrai travail d'orfèvre. Une torche crépitait au-dessus de leurs têtes, apportant lumière et chaleur, ainsi qu'un petit bruit très agréable à entendre.

« Cela fait tout drôle de tuer pour la première fois, pas vrai ?

— J'avais si peur qu'on me voie et qu'on m'entende. Quand ma lame a tranché cet homme, je n'ai su quoi faire. Mon corps a réagi tout seul pour que je m'échappe des lieux. C'était si surréaliste...

— Je suis contente que ton premier meurtre ait été désiré. Cela n'a pas été notre cas à tous, dans cette famille. »

S'il avait pu voir ses yeux, il aurait juré pouvoir y déceler une tristesse et une amertume profondes, tant cela transparaissait dans sa voix. Son cœur balançait ; devait-il la laisser tranquille et ignorer cet état d'âme, ou bien devait-il appuyer pour savoir ce qu'elle sous-entendait par cela ? Il hésitait grandement, entre son envie de savoir et son respect pour son mentor.

« Sais-tu d'où me vient cette balafre ? » demanda simplement Aemillia en la pointant du doigt, toujours de ce même doigt portant un anneau d'or qui brillait intensément.

Il secoua la tête de droite à gauche, avant de se souvenir qu'elle ne pouvait le voir de ses yeux fermement clos. Avant qu'il n'articulât sa réponse, elle reprit.

« Je l'ai depuis une quinzaine d'années ; c'est à cette époque que j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher. Le monde m'a volé ma famille et m'a affligée de cette balafre hideuse qui effraie quiconque me découvre pour la première fois.

— Que vous est-il arrivé ?

— Veux-tu vraiment l'entendre ? Ce n'est pas une belle histoire. »

Cicéron répondit par l'affirmative, la gorge nouée par l'appréhension, curieux de savoir pour quelle raison elle avait décidé de lui raconter son passé. Elle posa le livre sur ses genoux, garda les mains à plat dessus, caressant la couverture qui semblait douce malgré les rainures qui la ridaient, et inspira profondément.

« Bien », dit-elle enfin.

Elle se repositionna sur sa chaise, se mettant un peu plus à l'aise qu'elle ne l'était déjà, et débuta son récit.

« Je suis née en primétoile, il y a... – elle marqua un temps d'arrêt, comme si elle comptait dans sa tête les années – vingt-deux ans ; ma constellation est celle du Mage, et mon signe est celui du Rituel. Comme tu le sais, ceux nés sous le signe du Rituel reçoivent des pouvoirs magiques qui varient en fonction de l'alignement des lunes et des Divins, et le signe les guide aussi sur leur voie tracée par les étoiles. Il semblerait que les étoiles ne voulaient, dans un sens, pas de moi. »

Un sourire se profila sur ses lèvres, mais il n'évoquait pour Cicéron rien de plus qu'une tristesse mélancolique.

« Je suis née vers le sud de Cyrodiil, et ai vécu toute mon enfance sur les routes avec mes parents et d'autres marchands. Nous étions itinérants, et faisons fortune selon les saisons, selon les villes. Parfois les temps étaient durs, mais nous faisons avec. Rien ne me destinait à une telle vie. »

Elle marqua une légère pause. Il l'écoutait sans rien dire, les coudes posés sur ses genoux et le corps quelque peu penché en avant vers elle, absorbé par son histoire, et désireux de découvrir comment une personne telle qu'elle avait pu devenir assassin, et borgne.

« Le jour où tout a changé était un jour d'ondepluie. Je me souviens de l'odeur des forêts que nous longions, le pétrichor qui emplissait mes poumons d'enfant... J'avais eu sept ans à peine trois mois plus tôt, et je me sentais invincible. Comme toute gamine de cet âge, j'étais naïve et pensais que le monde était fondamentalement bon.

« Alors que nous traversions une route – je ne me souviens plus de la direction que nous suivions – notre convoi a été attaqué par des bandits. Notre mule avait pris du retard sur les autres, alors nous étions isolés du reste de notre groupe. Nous étions une proie facile. Les hors-la-loi ont égorgé mon père et ma mère, et m'ont forcée à me taire lorsqu'ils m'ont découverte dans la charrette ; j'étais si tétanisée que je les ai laissés me bâillonner pour être sûrs que je ne crie pas, et ne dise rien. Ils m'ont lié les poignets dans mon dos, et, redoutant que je prenne la fuite à pieds, ils m'ont aussi attaché les chevilles. Je ne pouvais que pleurer en silence alors qu'ils m'emmenaient avec eux dans leur campement. J'étais prisonnière d'inconnus terrifiants qui vivaient dans une grotte, et vivais attachée à un rocher au milieu d'ossements de bêtes qu'ils avaient tuées et dépecées.

« L'un d'eux avait été particulièrement magnanime, et me donnait régulièrement à manger ; je n'étais pas nourrie à ma faim, mais c'était toujours mieux que de mourir de famine. C'était le seul qui était un tant soit peu « gentil » avec moi, des cinq hommes qui étaient là, si l'on peut dire. Il n'y avait aucune femme, et ce doit être pour cela qu'ils m'ont causé autant de tort. Je pense qu'ils vénéraient Molag Bal lorsqu'ils n'avaient rien de mieux à faire ; ils étaient la personnification de ce maudit prince daedra, et tout comme le fait le Roi du Viol, ils s'en donnaient à cœur joie pour me retirer la part d'humanité qu'il me restait. »

Sa voix s'étouffa un instant. Elle baissa quelque peu la tête, et ses bras semblaient se mouvoir pour cacher son corps du regard de Cicéron qui, à cette révélation, ne put que détourner les yeux tant cela le gênait que de savoir ce que ces hommes avaient pu lui faire à l'époque.

« Lorsqu'ils ne me passaient pas dessus, ils s'amusaient à me mettre face à un ragnard et à voir lequel de lui ou de moi survivrait. Je me défendais avec des pierres, des bâtons, et triomphais, parfois. La plupart de mes cicatrices viennent de ces combats ; c'est un miracle que je n'aie pas contracté de maladie grave. Peut-être aurait-il mieux valu que je meure à ce moment-là, cela aurait été plus simple pour tous.

« À chaque fin de combat, ils m'enlevaient toutes les armes qu'ils avaient pu trouver sur moi. Ils savaient que j'étais dangereuse malgré tout ce qu'ils me faisaient subir ; lorsque j'ai étranglé à mains nues un ragnard, ils riaient, mais je savais très bien qu'ils redoutaient que je me rebelle. Ça aurait pu durer longtemps comme ça – j'ai tout de même subi tout ça pendant plusieurs semaines – jusqu'au jour où mes prières furent entendues.

« J'avais réussi à ramener jusqu'à ma « prison » une pierre particulièrement bien affûtée ; ils avaient été un peu plus laxistes vis-à-vis de leurs fouilles, et c'est ce qui m'a sauvée. J'ai passé ma soirée et ma nuit à taillader en silence la corde qui me reliait à cette pierre, et lorsqu'elle a cédé, je sentais déjà la liberté me tendre les bras et m'accueillir. Je me suis faufilée près de ces porcs endormis, et ai pris la dague de l'un d'eux. En silence, je leur ai tour à tour tranché la gorge ; ils gisaient dans leur puanteur comme des bêtes, et je les ai regardés se vider de leur sang et se tordre de douleur, en souriant comme jamais. Je devais faire terriblement peur, et pitié, à voir. Je ne m'étais jamais sentie aussi bien de toute ma vie, avant cela. »

Cicéron sentit un frisson glacial parcourir son corps et ne put s'empêcher de trembler violemment. Il se sentait affreusement mal de découvrir le passé d'Aemillia, mais la fascination le poussait à continuer à écouter.

« Si vous avez pu vous libérer et tous les tuer, alors d'où vient votre blessure ?

— C'est là que l'ironie frappe. Ils avaient mis un ragnard dans la même position que moi, attaché à un rocher. Probablement mon adversaire du lendemain. La pauvre bête avait rongé la corde pour se libérer, tout comme moi, dans un sens. Il devait être affamé, et a dû voir en moi une proie facile, puisqu'il s'est jeté dans mon dos et m'a plaquée au sol ; j'ai dû me battre de toutes mes forces contre cette bestiole qui était bien trop grosse comparée à moi, et ai essuyé quelques coups et blessures. Elle m'a mordu au bras, je lui ai planté la dague dans les flancs, et alors que je ne m'y attendais pas, elle m'a violemment griffé le visage. Puisque l'œil avait été touché, il n'en fallut pas plus pour que je perde rapidement la vue. »

Elle effleura du bout des doigts l'endroit où les griffes avaient creusé cinq sillons presque parallèles, et reprit.

« J'ai erré sur les chemins, le visage ensanglanté et aussi affamé qu'un ours. J'étais la proie idéale pour n'importe qui. Mais j'ai croisé le chemin d'un homme qui a rendu mon destin meilleur ; il m'a trouvée inconsciente, étendue par terre, et emmenée dans la ville la plus proche pour m'y faire soigner. Nul là-bas ne connaissait de sort de guérison, alors il a fallu m'administrer cataplasmes sur cataplasmes. À cause de ça, j'ai gardé la marque de cette aventure. »

Aemillia inspira profondément. Elle redressa le haut de son corps, comme si le poids du passé s'était légèrement envolé, lui permettant de mieux respirer, grâce à cette confession.

« Quant aux visions... »

Son visage se leva doucement vers le plafond de la pièce, avant de se tourner en direction de Cicéron.

« Les Divins m'ont prise en pitié. Stendarr et sa miséricorde m'ont offert une capacité de clairvoyance pour s'excuser de ne pas être intervenu pour me secourir. Il avait sûrement eu pitié de moi. Grâce à lui je vois des choses, parfois abstraites, parfois claires. Je vois des visages, des scènes, des paysages. Je vois le futur, le passé, le présent.

Je vois des proches, ou des inconnus. Mais jamais je n'entends, jamais je ne ressens, je *vois* juste. Et dans l'une d'elles, je t'ai vu, toi. »

Elle ouvrit doucement les yeux, et ce fut la première fois qu'il put plonger son regard dans le sien. Il découvrit alors un iris brillant, de la couleur de la forêt, où céladon, viride, pin et lichen se mêlaient sur quelques notes de blé et de topaze ; il resta un instant muet, captivé par les couleurs dansant autour de la pupille d'un noir profond. Tant de lumière et de clarté dans un si bel iris. Et tant de douleur qui transparaissait de l'œil grisâtre, lacéré de cicatrices...

Aemilia, quant à elle, luttait contre elle-même pour ne pas détourner le regard. Elle voulait le *voir*, elle *voulait* voir le visage de celui qu'elle avait aidé à grandir. Elle *voulait* pouvoir poser son œil sur lui et le contempler sans que cet homme au regard fou ne revînt la hanter, sans que l'idée de sa fin ne revînt la frapper. Elle savait que si elle gagnait cette fois-ci, elle gagnerait toutes les fois suivantes. Sa tête lui faisait mal, son œil aussi, et son cœur se serrait à la simple pensée qu'elle reverrait cet homme à la tenue de bouffon. Il manqua de peu de l'assaillir, mais la voix de Cicéron la rattrapa et l'extirpa de cet enfer d'images superposées et floues.

« Merci, lui dit-il timidement. Merci de m'avoir raconté tout ça.

— Merci à toi de m'avoir écoutée, répondit-elle sobrement, bien que les mots eussent du mal à franchir ses lèvres. Il valait mieux que tu apprennes ça de moi plutôt que de la part de quelqu'un autre. Mais tu sais... »

Elle eut un temps d'hésitation. Elle ferma les yeux, pencha son visage en arrière alors qu'elle s'appuyait un peu plus sur le dossier du fauteuil. Sa respiration était lourde ; sa bataille mentale l'avait exténuée.

« Je me suis toujours demandé pourquoi j'avais survécu, finit-elle par articuler. J'ai longtemps prié Stendarr, le suppliant de me dire si j'étais digne de vivre. Et tout ce qu'il a pu faire était de me doter de ce don de clairvoyance tout aussi douloureux que mystérieux. Il y a, la plupart du temps, des signes qui me font comprendre qu'une vision va arriver, mais je suis toujours surprise *quand* elles arrivent. Le dieu de la miséricorde a pris en pitié une pauvre infirme à demi aveugle. Il doit me haïr pour avoir voué le reste de mon existence à Sithis. C'est étrange qu'il ne m'ait pas repris ce qu'il m'avait donné. »

La douceur et l'amertume qui se mêlaient dans ses paroles étaient semblables à un appel à l'aide. Elle semblait inquiète à l'idée de ne pas avoir sa place en ces lieux.

Il sentit que son devoir était de la rassurer ; sans qu'il n'eût à réfléchir, les mots s'échappèrent de ses lèvres sans qu'il ne les contrôlât.

« Je pense que vous l'êtes, digne de vie, sourit-il en s'avançant quelque peu afin de poser sa main sur la sienne, avant de finalement se raviser. Je vous ai observée. Et j'ai compris. La personne qui a tué mon père, c'était vous. J'ai compris grâce au poison et à la dague. C'est grâce à vous que j'ai trouvé ma voie, alors oui, Aemillia, ma sœur, au moins pour cela, vous êtes digne de vie. »

Elle afficha un mince sourire quelque peu farouche, et il vit son œil gauche envoûtant pétiller d'une énergie nouvelle. Il sentit ses joues rougir sous l'intimidation, et se prit à penser qu'il la trouvait fantastique tandis que sa douce voix le remerciait de nouveau.

« Au fait, reprit-il finalement après un court silence, vous m'avez donné votre âge, mais vous ignorez le mien. Je fêterai mes dix-neuf ans en âtrefeu. Je suis né en 161.

— J'espère que tu feras une longue carrière dans notre famille. »

Il se leva, prêt à retourner aux côtés de ses frères et sœurs pour s'entraîner ; ce n'était pas parce qu'il avait réussi sa première mission qu'il était exempté de travail, il y avait toujours quelque chose à faire au sanctuaire. Aemillia le retint une dernière fois, de sa voix douce et posée.

« Tu peux arrêter de me vouvoyer, tu sais. Je ne suis plus ton mentor, nous sommes égaux maintenant. D'accord, *Cicéron* ? »

Entendre son nom prononcé par la jeune femme le prit au dépourvu – comment était-il censé réagir à cela ? – si bien qu'il ne put formuler de réelle réponse. Il acquiesça, et quitta les lieux, sous le regard amusé de celle qui fut jusqu'alors sa mentor.

Ce soir-là, le soir du douzième jour du mois de plantaisons de l'an 180 de l'Ère Quatrième, Cicéron fut officiellement reconnu par ses pairs, ainsi que par le Père de la Terreur, Sithis, comme un membre de la sombre famille de la Confrérie Noire.

Sa nouvelle vie commençait désormais.

IV – L’anneau d’or et la dague d’ébonite

I

Les jours et les mois passèrent, et rapidement une nouvelle année s’écoula ; le premier jour de primétoile, tout le sanctuaire fêta à sa manière le festival de la Nouvelle Vie, et accueillit dans un cadre intime quoique festif l’avènement d’une nouvelle année, le cent quatre-vingt unième an de l’Ère Quatrième. Pour les assassins aussi, le changement d’année avait une signification ; le renouveau de la nature, la naissance de nouvelles choses. Certains espéraient secrètement que les vestiges de la Grande Guerre s’étoufferaient sous la neige et se dissiperaient avec le retour des beaux jours. La famille avait eu grand mal à survivre pendant ces périodes de troubles...

Au-delà des murs dans lesquels le groupe d’assassins s’était rassemblé, la fête battait son plein en Bruma. Les gens participaient à des concours de boisson – que les taverniers distribuaient gratuitement pour l’occasion – et laissaient jaillir bon nombre d’éclats de voix qui parvenaient légèrement via les nombreux tunnels çà et là. Leur joie communicative se transmettait malgré tout aux assassins terrés comme toujours dans leur antre.

C’était, pour la Confrérie Noire, le seul véritable jour de repos de l’année, puisque personne ne procédait au Sacrement Noir afin de commanditer des meurtres ce jour-là. Ainsi tous pouvaient vaquer à leurs occupations, et pouvaient même rejoindre les fêtes populaires à l’extérieur s’ils le souhaitaient, mais ils s’en absteinaient généralement par crainte d’être reconnus.

Cicéron écoutait avec fascination les histoires que se racontaient ses frères et sœurs, narrant certains de leurs assassinats avec moult détails grotesques qui y ajoutaient une touche d’humour. Aemillia ne s’était pas jointe à la fête, préférant s’isoler dans les quartiers vides afin de lire dans le calme et la tranquillité. Lorsque l’Impérial le fit remarquer aux autres, on lui répondit que c’était habituel, que c’était son rituel de début d’année. Elle avait fait cela depuis la première année passée en ces lieux.

Puis, dès le lendemain, la vie reprit son cours. Des contrats arrivèrent par messager, il fallait les exécuter, ce à quoi chacun s'attela. Ticilius forgeait des armes toujours plus perfectionnées ; Aemillia concevait toujours quelques petits poisons en fonction des plantes saisonnières qu'elle trouvait ; Clenhor, Irwaweneth et Nililyth s'entraînaient toujours à l'arc afin de parfaire un peu plus leurs techniques furtives ; Gireanr et Feristair amélioraient leur maîtrise des sorts de destruction...

Tout était comme à son habitude ; Cicéron avait fini par complètement se faire à la vie du sanctuaire. Il comptait dans sa tête le temps qu'il avait passé dans cette famille ; cela ferait huit mois, celui-ci, qu'il était officiellement devenu un assassin, et quinze s'étaient écoulés depuis son arrivée impromptue dans le sanctuaire. Comme le temps passait vite... Il avait l'impression qu'hier encore son père rôdait dans les environs et le menaçait de sa simple présence sur Nirn.

Le jeune homme profitait de chaque jour avec l'insouciance d'un enfant ; il prenait un certain plaisir à remplir les contrats qui lui étaient attribués. Lui qui n'avait jamais eu tant de facilités à côtoyer les gens, il préférait de loin la partie où il fallait les éliminer. Sa rencontre avec la famille du Père de la Terreur lui avait fait découvrir des facettes de sa personnalité qu'il n'avait jamais soupçonnées ; lui qui avait longtemps détesté le contact humain, il comprenait peu à peu que jamais il ne saurait se détacher de la chaleur qui se dégageait de ce foyer. Comme c'était étrange de ressentir tout cela...

Un matin, il s'éveilla en réalisant qu'il avait manqué d'oublier quelque chose qui lui paraissait pourtant terriblement important. Il se souvenait très bien du jour où Aemillia lui avait parlé de son passé – après tout, comment oublier de telles horreurs ? –, et où elle lui avait dit quel mois elle était née. Elle n'avait cependant pas mentionné le jour précis de son anniversaire. Lui qui aimait particulièrement les festivités tenues en l'honneur d'un proche – du peu qu'il avait pu participer à certaines d'entre elles –, il se dit que cela aurait été une parfaite idée que de lui donner le sourire en lui offrant quelque chose.

Mais pour cela, se dit-il, il faut que je sache quel jour est le bon...

Il la retrouva, une fois de plus, dans les quartiers, seule, assise sur son fauteuil, le regard perdu entre les mots recouvrant page après page l'ouvrage. Il voyait en sa silhouette immobile et paisible une certaine forme de beauté qui trouvait son apogée dans l'atmosphère lénitive de

la pièce, où les troubles du silence n'étaient que le crépitement de la torche et la respiration douce de la jeune femme. Depuis le temps, il savait où la trouver lorsqu'elle n'était pas en mission ; elle passait le plus clair de son temps dans cette pièce, où seuls ceux qui étaient fatigués et souhaitaient se reposer venaient.

Il resta sur le seuil, à l'observer ; il adorait la regarder alors qu'elle se détendait et s'adonnait à son activité favorite. Il voyait son œil se promener ligne après ligne sur les mots, et parfois elle le fermait, inspirait, et s'imprégnait des phrases qu'elle venait de lire. Il ne savait pas de quoi parlaient ces ouvrages, s'ils étaient historiques, s'ils retraçaient des légendes ou bien des faits de guerre, mais la voir les savourer les uns après les autres le remplissait de joie. Elle semblait *comblée*.

Au bout d'un certain temps, elle le remarqua, et lui adressa silencieusement un sourire. Elle ferma le livre qu'elle parcourait, le posa sur ses genoux, et l'invita à la rejoindre. Il avança à pas légers jusqu'à elle, et s'installa sur le fauteuil voisin vacant. C'étaient toujours ces deux sièges-là qu'ils utilisaient ; elle prenait le plus à gauche, et lui venait s'asseoir à sa droite. C'était devenu si habituel que c'en était presque un rituel sacré qu'il ne fallait en aucun cas manquer sous peine d'être banni dans l'Oubliion à tout jamais.

« Que t'arrive-t-il ? demanda-t-elle en le regardant avec bienveillance ; il n'osa croiser son regard tant elle l'intimidait.

— Je me suis souvenu que ton anniversaire était ce mois-ci. Mais tu ne m'as jamais dit quel jour c'était, bredouilla-t-il en frottant ses mains l'une contre l'autre afin de dissimuler sa gêne.

— Oh. »

Le son, clair et distinct, de sa voix lui fit relever la tête. Ses fines lèvres étaient restées dans cette forme arrondie, notant la surprise et, dans le même temps, une sorte de déception. Elles devinrent un sourire triste, avant de s'écarter de nouveau lorsqu'elle répondit.

« Tu sais, dit-elle simplement en posant son œil sur la couverture du livre dont elle caressait la reliure du bout des doigts, dans cette famille nous n'avons que faire des anniversaires, et de ce genre de date qui est d'ordinaire importante pour les gens normaux. »

La mine de Cicéron s'effondra, comme si toute sa bonne humeur et toute sa joie de prévoir quelque chose pour celle qui l'avait intégré à cette famille l'avaient quitté face à cette réalisation.

« Ici, personne ne connaît la date d'anniversaire des autres, c'est comme ça. Il faut l'accepter.

— Mais nous pouvons faire une exception, non ? »

Le regard dubitatif qu'elle adopta le calma quelque peu, mais la fougue le reprit presque aussitôt.

« Le vingt-sept d'âtrefeu, dit-il. C'est mon anniversaire.

— Et ? Que suis-je supposée faire de cela ?

— Maintenant tu connais la mienne, de date d'anniversaire. Alors, dis-moi la tienne, et on sera quitte. Nous serons l'exception qui confirme la règle de notre famille. »

Aemillia porta la main à sa bouche et la dissimula alors que sa gorge émettait un rire léger. Ce n'était pas un rire moqueur, non. C'était un rire innocent, simplement d'amusement, tant la naïveté et l'ingénuité de son frère étaient plaisantes. Cela lui réchauffait le cœur que de voir que, malgré sa vingtaine, Cicéron gardait dans un sens une âme d'enfant qui contrastait grandement avec leur situation et leur profession. Il était, grâce à ce trait de caractère, tel un rayon de soleil nitescent dans ce sanctuaire froid et lugubre.

« Mais, si tu veux tout savoir, c'est le dix. Ne t'emballe pas avec ça, cela fait des années que je n'ai pas proprement fêté quoi que ce soit. »

Cicéron lui adressa un sourire franc qui traduisait toute la reconnaissance qu'il éprouvait. Il n'avait pas eu besoin de mots pour la remercier de lui avoir confié cette information qu'il jugeait terriblement précieuse.

Ils restèrent tous deux assis en silence, la torche crépitant au-dessus de leurs têtes, jusqu'à ce qu'on appelât l'Impérial depuis une autre pièce ; un contrat n'attendait que lui pour être rempli. Aemillia le salua d'un hochement de tête, lui souhaitant discrètement du courage pour son travail. Il quitta la pièce, un grand sourire aux lèvres, le cœur cognant dans sa poitrine et la joie réchauffant son esprit. Serrant contre lui sa dague, il n'espérait que rentrer au plus vite afin de pouvoir discuter de nouveau avec elle, du moindre sujet qu'elle accepterait aborder.

La neige recouvrait les toits de la ville. Quelques courageux déblayaient les allées dallées afin de permettre à tous d'y progresser sans trop de peine. Le plus embêtant avec cette ville et ses montagnes voisines était les intempéries hiémales qu'on y subissait.

Malgré l'épais manteau dont il était couvert, Cicéron tremblait. À chaque expiration, l'air qui franchissait ses lèvres s'échappait en volutes blanches et disparaissait en se mêlant au ciel. Son nez devenait douloureux tandis qu'il rougissait sous l'effet de la basse température. Par Sithis, il détestait cette saison. Il n'y avait que deux raisons qui le poussaient à sortir : le travail, et Aemillia.

Bien qu'il ne comprît pas lui-même la raison de son engouement quant à son anniversaire qui approchait – bon sang il n'avait plus que deux jours ! – il s'échinait à arpenter la ville à la recherche de la perle rare. L'Impérial s'était longuement creusé la tête, et se retrouvait incapable d'avoir une idée qui lui plût réellement. Il était trop fier pour aller se confier à ses frères et sœurs et pour leur demander conseil ; il ne voulait pas que l'on se moquât de lui puisqu'il ne respectait pas les us et coutumes de leur famille. Enfin, étant donné qu'il n'avait plus aucun contact dans le mondain c'était peine perdue que de chercher de ce côté-ci.

Le jeune homme errait sans but, jusqu'à ce que ses pas le menassent dans l'auberge dont il avait tué le propriétaire en guise de rite de passage ; il fut surpris de voir qu'il avait été remplacé par sa femme après son décès. Elle semblait bien se porter, tant mieux pour elle. Il devait admettre s'en vouloir de l'avoir privée de son époux.

Curieux des derniers événements relatifs à l'auberge, mais néanmoins peu désireux de retourner le couteau dans la plaie, il se contenta de commander de quoi s'hydrater et se rassasier. Puis il s'en alla s'asseoir dans un coin de la salle, face contre mur, mais tourné de sorte à pouvoir entrapercevoir la porte d'entrée et les possibles nouveaux arrivants. Il regardait les autres clients sans vraiment les voir, bien trop absorbé par ses réflexions.

Il ne pouvait lui offrir une arme ; Ticilius demanderait d'où elle provenait, et dans quelles conditions Aemillia l'aurait obtenue, et Cicéron ne pouvait supporter la gêne que cela lui apporterait. Et puis, son rapport aux armes était quelque peu... biaisé. Il ne pouvait pas non plus lui offrir de vêtements ; il ignorait quelle taille lui conviendrait, et avait encore moins connaissance de ses goûts. Par ailleurs, elle ne

mettait que très rarement des vêtements typiques de la vie de dehors ; il la voyait presque systématiquement vêtue de son armure de cuir digne de leur famille. À de très rares occasions, elle revêtait une tenue plus commune mais, étant donné qu'elle sortait assez peu fréquemment pour le simple plaisir de visiter le monde extérieur, cela ne servait à rien.

Dans ce cas, pourquoi pas une amulette ? Non, quel idiot il faisait. Ils vénéraient Sithis, et pas un des Divins. Pourtant elle était sous la protection de Stendarr, non ? Peut-être possédait-elle déjà une amulette en son honneur de toute manière. C'était quelque peu étrange que le Divin n'eût agi lorsqu'elle lui avait tourné le dos en rejoignant la Confrérie Noire, et en vénérant Sithis. Mais c'était pour le mieux – tant qu'elle se portait bien et était à l'abri des horreurs de ce monde, alors tout irait bien.

Mais alors, se demanda-t-il en s'écroulant sur la table, que lui offrir ? Quel cadeau serait convenable pour une sœur d'armes ? Pour lui qui avait toujours été fils unique jusqu'à rejoindre la Confrérie Noire, c'était une question qui resterait malheureusement sans réponse. De plus sa mère était morte en couches, si bien qu'il n'avait eu que des contacts très sommaires avec la gent féminine. Au mieux les vieilles dames du quartier. Au pire ces inconnues qu'il croisait dans ses rêves. Il était plutôt ignare sur bien des sujets, il voulait bien l'admettre.

Sans qu'il ne sût trop d'où lui venait cette idée, il se dit alors qu'un bijou pouvait peut-être faire l'affaire. Peut-être pas une amulette, mais un simple bijou, sans nécessairement qu'il fût enchanté. Discret et passe-partout, elle pourrait aisément le dissimuler, et il était plutôt commun pour une femme d'en posséder. Un collier, une bague voire peut-être un bracelet, tout irait à la perfection à Aemillia. Cela scella sa décision ; il finit expressément son repas, ainsi que sa chope d'hydromel, et quitta les lieux sans plus tarder.

Il se remémora alors une échoppe commerçante ; un bijoutier du nom de Vantustus Doran la tenait depuis quelques années déjà si ses souvenirs étaient bons. L'homme, trop fier et hautain pour disposer d'un étal sur la place marchande voisine de la chapelle dédiée à Martin Septim, avait établi son commerce dans un bâtiment près de l'immense édifice religieux. Au sous-sol était dissimulée sa demeure, comme le voulait l'architecture brumaise, afin de conserver le plus de chaleur possible dans les habitations.

Cicéron entra dans la boutique, non sans ressentir une certaine appréhension. Et s'il ne trouvait rien d'intéressant ? Pire, et si son présent déplaisait à Aemillia ? Il ne voulait pas y penser, et pourtant cela le hantait.

« Bonjour, accueillit sobrement l'Impérial affairé à son comptoir. Que puis-je faire pour vous ?

— B—Bonjour, bredouilla-t-il en tirant la capuche recouverte de neige de son manteau ; il fut ravi de constater le petit brasero qui consumait une bûche dans l'entrée. Je souhaiterais vous acheter un bijou. C'est pour l'anniversaire de ma sœur, vous voyez... »

Le marchand lui jeta un regard intrigué – probablement l'avait-il reconnu, et savait-il qu'il n'avait pas de sœur de sang – puis lui demanda quel type de parure il souhaitait se procurer ; Cicéron resta quelques instants songeur.

Aemillia ne portait aucune parure, si ce n'était cet anneau d'or qui enserrait son index droit, comme s'il ne voulait plus s'en séparer. Peut-être qu'une autre bague pouvait lui faire plaisir ? Loin de là l'envie de remplacer celle qu'elle arborait déjà, il se décida de partir sur cette idée-là.

Après une longue, très longue réflexion quant auquel des articles qu'on lui présentait choisir, il se décida enfin – non sans hésitation –, et repartit avec son achat dans un petit coffret de bois soigneusement travaillé par l'ébéniste auprès duquel se fournissait l'orfèvre. Il le garda précieusement dans ses poches jusqu'au jour fatidique où il dut l'offrir.

II

Depuis l'aube, lorsque le soleil vint chasser Masser et Secunda de la voûte céleste, Aemillia restait introuvable. Aucune trace d'elle ne subsistait au sein du sanctuaire, sa couche avait été glaciale dès les premières tombées de la rosée. Comme si elle avait fui les lieux pour échapper à ce jour qu'elle semblait si peu apprécier.

Lorsque Cicéron interrogea ses frères et sœurs, tous lui répondaient soit qu'ils ignoraient où elle se trouvait, soit qu'elle devait vraisemblablement être en mission. Après tout, ce jour était semblable à tout autre, les contrats leur parvenaient, il fallait les remplir. Et depuis que son apprenti avait fini sa formation aux arts de l'assassinat, elle sautait toujours sur l'occasion d'aller tuer.

C'en était presque à croire que devoir s'en passer à cause de ses obligations vis-à-vis de lui pendant plusieurs mois lui avait fait prendre conscience de combien elle aimait tuer. Lorsque cette idée s'était immiscée dans son esprit, le jeune homme s'était senti affreusement coupable de l'avoir autant restreinte, et cette sensation lui collait à la peau, aussi désagréable qu'un vêtement mal taillé et imprégné de la pluie d'automne.

Il la trouva enfin en fin de journée, plus par malchance que par un heureux hasard. Il avait à parler à Ticilius, qui se trouvait dans sa chambre au sein des quartiers privés réservés aux membres les plus importants – forgeron, Parleur et sa Silencieuse en faisaient partie –, et voulait s'entretenir avec lui au sujet de son arme. Il s'était alors retrouvé dans ce minuscule couloir pouvant mener à chacune des chambres privées, et s'y tenait, immobile, lorsqu'il entendit deux voix distinctes. La première était grave, facilement identifiable – celle de Livius –, et la seconde, relativement aiguë, ne pouvait appartenir qu'à Aemillia.

Il entendait vaguement leur conversation à travers la porte de bois, et se prit à écouter aux portes en collant son oreille contre le rempart à leur intimité. Il ne pouvait s'arrêter, il était comme captivé par les sons qui lui parvenaient.

« Pourquoi m'as-tu demandé de venir ?

— Tu le sais très bien. Ne fais pas semblant. »

Il y eut un bruit de tissu qui remuait. Comme un vêtement que l'on ôtait, ou bien une toile que l'on tirait. Puis les voix reprirent.

« C'est aujourd'hui, ton anniversaire. Voilà pour toi.

— Arrête, Livius, soupira Aemillia d'un ton visiblement exacerbé. Tu le sais bien pourtant...

— Tu as le droit d'avoir un semblant de vie normale. Tu le mérites.

— Parce que c'est une vie normale que d'être un assassin dissimulé dans l'ombre au quotidien ? Tu as une drôle de notion de la normalité.

— S'il te plaît, Aemillia. Tu le sais tout autant que moi. Accepte ce cadeau, s'il te plaît. »

Il y eut un silence, durant lequel Cicéron se remémora l'attitude désintéressée, quoiqu'un peu attristée d'Aemillia lorsque celle-ci lui avait dit que nul ne connaissait la date de naissance des autres, à part eux deux. Pourquoi avait-elle menti ? Et pourquoi elle, spécifiquement, méritait d'avoir une vie « normale », plutôt que les autres membres du sanctuaire ?

Un sentiment qu'il n'avait jamais ressenti jusque là commença à brûler en lui. Était-ce de la jalousie ? Il n'en savait rien. Mais il ne l'appréciait guère.

« Tu sais bien que je n'aime pas ça.

— Tu dis ça alors que tu ne l'as pas encore ouvert. »

Il entendit quelques bruits semblables à celui d'une boîte de bois que l'on ouvrait en ôtant les loquets qui la maintenaient fermée. Puis une légère exclamation de la part d'Aemillia parvint à travers la porte de bois.

« Elle est magnifique.

— J'ai demandé à Ticilius de la forger, exprès pour toi. Elle est bien plus légère que celle que tu utilises en ce moment. Et bien plus létale. Regarde comme elle est affûtée.

— Merci », souffla Aemillia après quelques instants.

Il devina ainsi qu'il lui avait offert une dague, sûrement largement meilleure que la dague d'acier qu'elle avait toujours utilisée à la connaissance du jeune homme. Le moral quelque peu abattu, Cicéron s'éloigna de la porte de bois et alla frapper à celle du Parleur et forgeron attiré de la famille. Celui-ci l'accueillit chaleureusement, comme à son habitude, et l'écouta attentivement lorsqu'il exposa sa requête.

Au moment où il ressortit de sa chambre, après un entretien qui avait duré une dizaine de minutes, il entendait toujours les voix d'Aemillia et de Livius qui riaient dans la chambre de ce dernier. Il secoua la tête, et se dirigea vers le terrain d'entraînement où s'échauffaient Remaher et J'dara. Un peu d'exercice lui ferait le plus grand bien. Et peut-être, si Sithis le désirait, cela lui sortirait ces idées désagréables de son esprit.

Il ne revit Aemillia que tard ce soir-là, lorsqu'elle vint se servir une assiette de soupe à la tomate que J'ura avait préparée, et qui restait maintenue à une bonne température par le feu au-dessus duquel la marmite était disposée dans l'âtre. Cicéron était encore affairé à essayer quelques techniques sur le mannequin de paille – dont il faudrait probablement un jour recoudre les quelques déchirures causées par leurs coups de lames et rembourrer de paille son corps – lorsqu'il la vit arriver.

Il hésita longuement à la rejoindre, se demandant si ça n'était pas osé de sa part de la déranger, puis il se dit qu'il n'avait, de toute manière, plus rien à perdre. Il rangea sa dague à sa place, sur sa ceinture, et s'approcha d'elle, sans prendre le temps de faire quelques étirements. Le jeune homme en profita pour se servir lui aussi un bol ; ses exercices lui avaient creusé l'appétit, et les soupes de J'ura étaient délicieuses.

« Sœur, salua-t-il – elle lui répondit par un vague hochement de tête – avant de s'installer près d'elle, laissant un siège vacant entre eux. Ta lecture était bonne ?

— Oui, très, répondit-elle – mais il voyait dans son regard qu'elle mentait ; il ne releva pas – tout en soufflant sur son bol. Il faudrait que je m'en procure rapidement d'autres, j'arrive à la fin de ma réserve.

— C'est le problème quand on passe son temps à en lire, rit Cicéron. On se retrouve vite à court de livres. »

Aemillia afficha un sourire amusé, les yeux toujours tournés vers son dîner fumant. Elle porta une cuillère pleine de potage à sa bouche et s'en délecta.

« J'ai... » Cicéron marqua un temps d'arrêt, hésitant quelque peu sur les mots à choisir. « Je me suis dit que, puisque c'était ton anniversaire, un petit quelque chose s'imposait... »

— Voyons, tu n'étais pas obligé. Je te l'ai dit, ce n'est pas dans nos habitudes, ça.

— C'est pour ça que Livius t'a offert une dague ? lança-t-il amèrement en fixant du regard l'arme d'ébonite qu'elle portait à la ceinture. Parce que ça n'est pas *dans vos habitudes* ? »

Elle tourna la tête vers lui et l'observa avec incompréhension, son œil valide le fixant en brillant. L'œil aveugle, lui, était bien orienté vers son visage, mais le voile grisâtre – ainsi que les cicatrices rougeoyantes qui l'entouraient – dissipait toute émotion qui pouvait transparaître de ces iris. Où voulait-il en venir ? Pourquoi cela sonnait-il comme une accusation ?

« Qu'est-ce que tu insinues là ?

— Tu me l'as dit toi-même, vous ne fêtez pas vos anniversaires. Pourtant tu as une nouvelle dague, en *ébonite*, à ce que je vois. C'est vrai qu'elle est belle, elle a l'air d'être bien légère et tranchante.

— Quel est le problème ? lança Aemillia avec agacement ; elle serrait le poing pour contenir sa colère, mais cela était bien difficile, et instinctivement elle avait porté la main à son arme au cas où il lui fallait se défendre. Qu'est-ce que ça te fait ?

— Je ne comprends pas, c'est tout. »

Elle lâcha un rire amer, offusqué. Elle inspira et expira plusieurs fois afin de se calmer, bien que ce fût difficile. Puis elle répliqua, d'un ton volontairement blessant.

« Serais-tu *jaloux* de Livius ? »

Le mutisme de Cicéron, qui détournait honteusement le regard, lui suffit comme réponse. Il y eut un nouvel éclat de rire, bien qu'il sonnât faux. Puis elle passa sa main dans ses cheveux, avant de se masser les tempes. Bon sang.

« Si tu voulais ne pas être jaloux de lui, fit-elle d'un ton acerbe, alors il t'aurait fallu être l'homme qui m'a sauvée il y a seize ans d'une mort certaine à cause de l'hémorragie due aux griffures de ce ragnard, et à la malnutrition dont j'ai été victime. »

Cela frappa Cicéron comme une évidence : il avait été un sombre idiot. Pour qui se prenait-il ? Il n'avait été que l'apprenti d'Aemillia, et personne d'autre, rien de plus. Il n'avait pas de relation si spéciale avec elle, à présent qu'ils n'étaient plus *que* frère et sœur d'armes. Pourquoi s'était-il monté la tête pour si peu ? Que se passait-il dans son esprit ?

« Je – Excuse-moi, je l'ignorais.

— Tu n'es pas le seul, souffla-t-elle en faisant retomber la pression accumulée, qui lui comprimait la poitrine. Tout le monde ici ignore qui il est pour moi. Il m'a juste présentée comme une nouvelle recrue, sans trop s'attarder dessus.

— C'est lui, l'homme qui a rendu ton destin meilleur ? »

Elle acquiesça.

« Il est vrai que je ne me suis pas non plus attardée sur ce sujet-là. Excuse-moi. »

Elle but quelques gorgées de sa soupe, et détailla un peu plus son histoire.

« Lorsque je me suis réveillée après ma convalescence, il était la seule personne présente à mes côtés. J'ai eu peur, au début, après tout c'était un inconnu et c'était un *homme*. Puis il m'a expliqué qu'il m'avait trouvée sur un chemin de terre, qu'il m'avait amenée dans cet hospice au plus vite, qu'il avait frappé à toutes les portes pour qu'on me soigne. Je lui ai posé beaucoup de questions, il m'en a posé de nombreuses en retour. Il avait entendu parler d'un convoi de marchands qui avait été attaqué – il s'agissait de mes parents – et qu'on avait découvert. Les marchands avaient été égorgés, comme dans mes souvenirs. D'après les autres membres du convoi, qui nous avaient distancés, il y avait une petite fille avec eux, mais elle n'avait pas été retrouvée. Un avis de recherche avait été lancé, bien que maigre, et en me trouvant il avait fait le lien. Il ne cherchait pas de prime ni rien, c'était juste un acte purement altruiste. Ça ne l'a pas empêché pour autant d'empocher l'argent, ajouta-t-elle en riant.

« Lorsque je me suis rétablie, non sans avoir été peinée par la découverte de mon œil aveugle qu'ils n'avaient pu sauver, complètement ravagé par l'infection, il m'a proposé de venir avec lui. Il m'a dit qu'il vivait dans une ville plus loin, qu'il avait une grande famille, et que tous s'occuperaient de moi. Je n'avais plus rien à perdre, et j'étais bien trop jeune pour vivre toute seule ; j'aurais pu finir dans un orphelinat mais je n'en avais pas réellement envie. Alors je suis montée dans une charrette avec lui, et il m'a emmenée dans ce sanctuaire. Les autres membres avaient été surpris de voir une *gamine* revenir avec Livius, mais ils m'ont plus ou moins acceptée ; la plupart d'entre eux étaient restés indifférents à ma présence.

« Je savais à peine lire et écrire ; mes parents m'avaient enseigné les rudiments afin que je sache noter le nom de ce qu'on avait vendu, et pour combien, pour faire les comptes. Quand il a vu mon manque d'instruction, il m'a appris tout ce qu'il savait. J'ai grandi, tous m'apportaient le soutien qu'il me fallait ; je n'ai pas eu à passer de test d'entrée pour rejoindre la famille, j'ai fini par la rejoindre en grandissant. C'est lui qui m'a, entre autres, appris à lire, et depuis je chéris ce passe-temps plus que tout autre. Tu comprends mieux maintenant pourquoi je me plonge autant dans ces objets de papier. »

Cicéron acquiesça, inclinant la tête, appuyant son menton contre son torse. Il se sentait terriblement mal à l'aise.

« Livius sait tout de moi. Il sait d'où me viennent ces visions, il sait qui je suis et d'où je viens. Il a été mon mentor. Dans un sens, c'est grâce à lui que tu es si bon en assassinat. On me dit beaucoup de bien de ton travail, tu sais ? Souvent il vient me voir et me répète combien il est content de ce que tu fais. Alors il me félicite de t'avoir si bien formé. Et je lui rappelle que c'est grâce à lui que j'ai pu t'enseigner tout ça. »

Elle lui adressa un regard complice. Il répondit par un sourire, bien que la honte de s'être emporté pour rien à cause d'un simple quiproquo l'habitait. Il se frappa la tête ; comment avait-il pu être si stupide ?

« Je... Je voulais t'offrir ça... Joyeux anniversaire, Aemillia », finit-il par articuler en sortant de la sacoche qu'il gardait sur lui la petite boîte de bois rembourrée afin de protéger ce qui s'y trouvait.

Elle prit le cube qu'il lui tendait et l'ouvrit, révélant un petit anneau d'or finement travaillé ; elle remarqua des détails minuscules, des gravures représentant des cercles et autres figures arrondies qui évoquaient les constellations imaginées par les Hommes. À plusieurs emplacements avaient été incrustés de petits diamants, clairs et brillants.

« J'avais lu dans un livre que les diamants symbolisaient la pureté, la perfection ou encore l'amour éternel, rit-elle en le faisant tourner entre ses doigts. J'espère que tu n'avais pas trop réfléchi aux significations.

— Je l'ignorais, sourit-il, amusé par toutes les connaissances qu'elle avait accumulées au fil de ses lectures. Je ne connais pas grand-chose

aux métaux et aux pierres, tu sais. Je ne suis qu'un simple assassin. J'ignore tout de ce qui n'a pas trait à l'assassinat. »

Elle eut un air songeur, plongée dans sa contemplation du cadeau qu'il lui avait fait. Au bout d'un moment, elle finit par ôter l'anneau qu'elle gardait à l'index droit et le remplaça par celui-ci.

« Merci, Cicéron, dit-elle en observant la nouvelle parure de son index. L'autre commençait à me peser un peu trop. C'est Livius qui me l'a offert, un peu après que je sois devenue officiellement un assassin. C'était pour me féliciter, et en même temps pour tenter de me faire oublier mon passé.

— J'avais remarqué qu'à chaque fois que tu désignais ton œil, tu le pointais de l'index. De celui qui portait cet anneau...

— Oui. Involontairement j'ai lié l'anneau à mes cicatrices. Triste sort, pas vrai ? Cet anneau devait permettre de rendre ces cicatrices et cet œil pitoyablement aveugle un peu moins laids. »

Ils restèrent un long moment à discuter, comme de bons amis. Lorsque finalement la fatigue les gagna, ils rejoignirent les dortoirs où ronflaient déjà une bonne partie de leurs frères et sœurs, les autres faisant le guet près de la porte principale, ou de l'entrée du tunnel. Silencieusement, chacun rejoignit son lit à travers la pièce faiblement éclairée par les torches du couloir, crépitant docilement.

Pendant de très longues minutes, Cicéron se prit à repenser à cet instant où Aemillia lui avait fait part de son rapport à l'anneau. Il avait voulu lui dire quelques mots, mais s'était ravisé tant il trouvait cela déplacé, inapproprié. Pourtant, peut-être aurait-elle apprécié qu'il pensât cela d'elle ? Non, il n'avait pas le droit de lui dire de telles choses...

Il aurait tant voulu lui faire savoir qu'il ne trouvait pas son œil aveugle pitoyable, et que ses cicatrices n'étaient pas laides. Lui dire qu'il ne fallait pas un anneau pour changer cela. Mais peut-être que ses mots n'auraient pu lui parvenir, même s'il avait su comment les formuler. Il n'était pas aussi doué avec eux qu'elle pouvait l'être – il ne lisait pas autant qu'elle, et n'était pas aussi formidable qu'elle...

Il peina à trouver le sommeil tant sa maladresse le hantait. Elle l'avait longuement remercié pour le cadeau qu'il lui avait fait pour son anniversaire, mais il ne parvenait à se défaire de son mal-être après la crise de jalousie qu'il avait faite au sujet de Livius.

DIGNE DE VIE

Quel bouffon faisait-il ! Bouffon ? Non. Même un bouffon ferait rire les autres.

Il se maudissait encore et encore, jusqu'à ce que la fatigue eût raison de lui, et le forçât à s'endormir.

V – Acceptation

I

Les mois et les années se succédèrent, semblables et différents à la fois. Les saisons passaient, apportant avec elles leur lot de joies et peines, et laissant place à la suivante dans une mélancolie que chacun embrassait tendrement, vieille amie que l'on croisait inlassablement au crépuscule.

Cicéron avait peu à peu découvert que, même dans la profession d'assassin, une routine pouvait s'installer. Chaque jour ou presque ils recevaient par messenger des contrats envoyés depuis Bravil, et il leur fallait les remplir. Le jeune homme avait un jour osé demander à ses frères et sœurs pourquoi il fallait nécessairement passer par Bravil, qui était tout de même assez éloignée de Bruma, bien au-delà de la Cité Impériale au sud, dans la baie du Niben ; la réponse le surprit tant il ne s'y attendait pas. Le reste du temps s'organisait autour d'entraînements, de discussions avec les autres membres de la Confrérie, de repas partagés et de longues heures de repos.

Chaque jour ressemblait au précédent, se différenciant de l'avant-veille uniquement par quelques petits détails ici et là.

Il avait, un soir où tous se retrouvaient autour du feu, posé la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'il était officiellement devenu assassin. Pourquoi diable les contrats leur parvenaient-ils de Bravil ? Les commanditaires étaient-ils trop timides pour les contacter directement ?

Les autres avaient ri gentiment, s'étonnant que personne ne le lui avait expliqué auparavant, certains le soupçonnant même d'avoir tout simplement oublié que quelqu'un le lui avait déjà expliqué. Alors on lui raconta tout.

On lui décrivit la procédure à suivre pour appeler un assassin : l'invocateur devait créer une effigie de la personne qu'il souhaitait faire assassiner à partir de vrais morceaux de corps humain, ce qui n'était déjà pas une mince affaire. Il fallait réunir un cœur, un crâne, des os et de la chair ; à cette évocation Cicéron afficha une moue dégoûtée, mais

néanmoins intriguée. Il fallait vraiment *profondément* souhaiter la mort de quelqu'un pour en venir à de telles extrémités, se dit-il.

Il fallait en plus de cela établir un cercle de bougies autour de la représentation ; tels étaient les préparatifs. Ensuite, le commanditaire devait frotter une dague avec de l'obscurcine, une plante toxique qui poussait étrangement près des sanctuaires et des cimetières, entre autres, et planter à maintes reprises la dague dans l'effigie, lui asséner autant de coups qu'il fallait de temps pour réciter une prière.

« *Mère adorée, Mère adorée, envoyez-moi votre enfant, car les péchés des indignes doivent être lavés dans le sang et la peur* », avait récité Remaher tout en mimant l'action de poignarder, presque avec insolence.

C'était un bien étrange rituel, mais cela suffisait pour que la Mère de la nuit entendît la prière. Cette dernière était une momie, la dépouille d'une femme qui aurait été unie à Sithis et aurait été à l'origine de la Confrérie Noire bien des siècles auparavant. On racontait qu'elle possédait un don d'omniscience qui lui permettait de savoir qui avait commis un rituel, et requérait donc la visite d'un assassin. Bien à l'abri dans sa crypte, qui la protégeait des souillures du monde d'en bas, elle résidait dans un sarcophage, et était gardée à l'abri dans le sanctuaire de Bravil, là où se trouvait, elle aussi, Alisanne Dupré, l'Oreille Noire. Une femme formidable, d'après ce que racontait Livius.

Choisie par la Mère de la Nuit, elle seule avait la capacité de l'entendre, et avait pour tâche de faire savoir aux Parleurs les contrats qui avaient été demandés. Étant donné qu'elle avait connaissance des contrats faits aux quatre coins de Cyrodiil, et parfois même plus loin que les frontières, elle faisait en sorte de faire savoir aux Parleurs des sanctuaires principaux de chaque province – ou bien directement aux personnes en charge des sanctuaires dénués de Parleurs – quels contrats avaient été réclamés dans leur ville et ses environs. Déployant messenger sur messenger, Alisanna trouvait malgré tout le temps d'agir pour elle-même, étendant son influence sur Bravil où la criminalité sans pareille menaçait toujours les affaires des assassins. C'était une lourde tâche, mais elle la remplissait avec brio.

Cicéron se souvint, lorsqu'on lui développa tout cela, qu'on lui avait expliqué dans les grandes lignes la manière de fonctionner de la Confrérie Noire à son arrivée. Livius ne s'était pourtant pas trop attardé sur les détails, si bien qu'il s'était retrouvé pendant tout ce temps dans

l'ignorance de la pratique la plus importante, vitale, pour la famille. Sa curiosité insatiable le poussa à demander par quel moyen un individu devenait l'Oreille Noire, le pouce de la Main Noire. Remaher lui répondit qu'il fallait obtenir les faveurs de la Mère de la Nuit en la servant avec fidélité, rien de plus, rien de moins.

Ainsi les jours et les mois se suivaient et se ressemblaient. Il y eut une période relativement calme, durant laquelle très peu de contrats leur parvenaient, quand seulement il y en avait. Cela n'était pas pour déplaire aux assassins, qui étaient plutôt heureux d'avoir quelques jours paisibles à couler. Chacun vaquait à ses occupations, tout était tranquille. Bruma restait ensevelie sous la neige en hiver, la pluie de printemps ruisselait entre les dalles. La chaleur retenue par les montagnes rendait les étés toujours autant difficiles, mais la fraîcheur de l'automne n'en devenait que plus agréable... En trois ans, Cicéron avait trouvé un rythme qui lui plaisait dans tout cet univers auquel il s'était accoutumé.

Quant à Aemillia, c'était rare de la croiser. Elle semblait distante vis-à-vis de tous, même de Livius, à sa plus grande surprise. Le Parleur ne le montrait guère, mais cet isolement l'affectait grandement. Peut-être se doutait-il que quelque chose se tramait dans l'ombre. Le silence d'Aemillia ne pouvait rien confirmer ni infirmer, de ses suppositions.

Pendant les deux années qui avaient suivi, elle et Cicéron avaient pris l'habitude de « fêter » leurs anniversaires autour d'une chope d'un bon hydromel nordique qu'ils dégustaient dans une taverne. Le jeune homme attendait ces jours avec impatience ; le vingt-sept d'âtrefeu, le dix de primétoile, encore et encore. Puis, lorsqu'elle avait commencé à s'éloigner quelque peu de la Confrérie, ne se présentant que pour récupérer des contrats à remplir et passant bon nombre de ses nuits ailleurs, ils avaient cessé de se côtoyer, et de prendre des verres ensemble.

Personne ne connaissait la raison de son détachement progressif, mais cela n'affectait personne, à l'exception de Livius et de Cicéron. Le premier se demandait si cela avait à voir avec sa clairvoyance – il la suspectait d'avoir des visions plutôt inquiétantes et sinistres quant à son avenir ou celui de ses frères et sœurs – tandis que le second s'interrogeait si ce n'était pas de sa faute. Puis ils commencèrent à s'y faire, et acceptèrent l'idée que leur sœur menait à présent une vie de reclus.

Voilà désormais cinq ans que Cicéron avait rejoint le sanctuaire. Il était désormais âgé de vingt-trois ans, mais cela n'avait plus d'importance. Il avait trouvé sa place dans cette famille, était accepté de tous – du moins, il l'espérait. Il ne s'était pas une fois rendu sur la tombe de son père, qui devait désormais être recouverte de mousse. Cela ne lui manquait pas.

Un jour, alors que nul ne s'attendait à voir Aemillia, qui n'avait été aperçue depuis plus d'une semaine, Ji'dara la croisa dans l'entrée du sanctuaire. Adossée à un des murs proches de la porte principale, elle patientait, les bras croisés sur sa poitrine.

Lorsque le Khajiit la vit, elle sembla remarquer sa présence bien que son œil valide fût fermé, et lui adressa un sourire duquel on percevait une sorte de tristesse. De son œil aveugle, elle le fixait jusqu'au plus profond de son âme. Elle grimaça, tentant de dissimuler le plus possible les distorsions de son visage et, à l'instant où il passa la porte et la referma derrière lui, il crut l'entendre lui murmurer quelque chose.

« Passe le bonjour à Fa'rris de ma part. »

Ce jour-là, Ji'dara ne rentra pas de son assassinat.

On retrouva son corps une semaine plus tard, enseveli sous de la neige, lacéré de coups d'épée. Une bien triste fin pour un assassin.

Ce genre d'événement se reproduisit quelques mois plus tard. Une mésaventure similaire arriva à Gireanr, qui ne reparut pas après s'être absenté pour prendre contact avec un commanditaire. D'après les rumeurs en ville, il s'agissait d'un traquenard monté par des gardes qui souhaitaient faire justice à leur manière, et venger un de leurs camarades qui avait été assassiné.

Cela porta un coup assez violent aux membres du sanctuaire, surtout à Feristair. Gireanr était son plus proche ami. D'ordinaire amical et avenant, Feristair s'était renfermé. Il fallut attendre plus d'un mois avant qu'il ne trouvât la force de reprendre du service, mais le Bréton n'était plus aussi jovial qu'il avait pu l'être par le passé.

Cette fois-ci encore, bien que nul ne la vît, Aemillia était venue saluer une dernière fois Gireanr, lui adressant quelques paroles amicales juste avant qu'il ne quittât les lieux. Puisque son corps n'avait jamais été retrouvé, nul ne sut ce qui lui était arrivé.

Enfin, alors que l'automne revenait, plus froid et humide que jamais, Irwaweneth tomba gravement malade. On fit appel à de nombreux

alchimistes afin de trouver un remède, mais sa maladie l'emporta aussi soudainement qu'elle était apparue. Endeuillée, la famille incinéra son corps après une veillée funèbre. Pour la première fois, les membres du sanctuaire virent Livius verser des larmes qu'il ne parvenait à dissimuler. L'Impérial avait nourri, pendant bien longtemps, une forte complicité avec la Bosmer, qui n'était plus qu'un tas de cendres contenues dans une urne.

Quelques heures avant que n'expiât Irwaweneth, Aemillia était à son chevet, et la rassurait quant à l'avenir de leur famille, qui continuerait à entretenir sa mémoire comme celle de leurs frères et sœurs tombés au combat avant eux. Cela permit à l'elfe de s'endormir paisiblement, et de rejoindre Sithis en toute sérénité, la main logée dans celle de Livius qui tremblait de tout son corps. Nul n'avait été là pour voir cela, mais le Parleur avait enfoui son visage dans ses mains, étouffant un cri qui ne saurait jaillir de sa gorge, gardant sa détresse et sa tristesse en son sein.

En l'espace de quelques mois, les pertes essuyées par la Confrérie Noire avaient été grandes, et cela affecta grandement le moral de chacun des membres. Cicéron était resté observateur de tout cela, et ne pouvait qu'assister, impuissant, à la lente déchéance de sa famille. Était-ce par fatalisme qu'il se restreignait d'agir ? Ou bien s'était-il fait une raison ? Difficile de savoir.

Cependant, contre toute attente Aemillia revint s'installer au sanctuaire, quelque temps après le départ de la Bosmer. Alors que tous désespéraient quant au destin funeste qui semblait les attendre, elle affirma avoir eu une vision par laquelle elle avait appris que la Confrérie Noire retrouverait son heure de gloire grâce à eux. Cela redonna quelque peu le moral aux troupes, bien que peu convaincues. Pour une fois, ils donnaient du crédit à ses visions, même ceux qui y étaient les plus réfractaires. Et un semblant d'apaisement les gagna peu à peu.

Aemillia pria pour que son mensonge devînt réalité.

Par chance – si l'on pût appeler ça de la chance, ou si la chance même existait en ce bas monde –, elle n'eut aucune autre vision lui donnant connaissance de la perte d'un nouveau membre. L'Impériale était rassurée et terrifiée à la fois. L'écoulement des jours la rapprochait toujours plus du moment fatidique. Et bien qu'elle fit de son mieux, luttant de toutes ses forces jusqu'à l'épuisement, pour les oublier, ses

hallucinations prémonitoires la hantaient encore et toujours, chaque jour un peu plus que la veille.

Voir ses frères et sa sœur partir les uns après les autres lui avait lacéré son cœur, si bien qu'elle restait malgré tout distante avec tous. Et cela peinait terriblement Cicéron, qui avait depuis son retour espéré renouer avec elle, revenir à ces moments heureux passés ensemble, à discuter de tout et rire à deux, autour d'une chope d'hydromel ou bien d'un dîner préparé par J'ura...

Ne tenant plus à cette étrange situation où nul ne savait comment agir, et mû par ce désir de retrouver une relation un peu plus forte avec sa sœur d'armes et autrefois amie, le jeune homme la rejoignit dans les quartiers communs. Il s'assit sans dire le moindre mot sur le fauteuil voisin de celui de l'Impériale, encore une fois plongée dans sa lecture. Lorsqu'elle l'aperçut, elle termina de lire sa phrase, ferma le livre, ainsi que ses yeux, et garda la tête baissée, la main à plat sur la couverture qu'elle caressait doucement du bout des phalanges.

Ils restèrent silencieux pendant ce qui parut être de longues minutes, avant que Cicéron ne décidât d'enfin briser la tranquillité de la chambre, jusqu'alors perturbée encore et toujours par le crépitement de la torche qui éclairait les murs.

«De quoi parle ce livre-là ? demanda-t-il avec une certaine appréhension.

— De l'histoire connue du continent. Il y a plusieurs volumes. Celui-là aborde l'histoire de Bordeciel. C'est assez intéressant, je t'avouerais.

— Et qu'as-tu appris de si intéressant ?

— Hm... Par exemple, là-bas, chaque principauté est gérée par un jarl. Ces Nordiques sont restés dans leur tradition atmorienne, on dirait. »

Lui n'avait jamais quitté la province de Cyrodiil – ni même Bruma – et, bien que la ville dans laquelle il avait grandi et toujours vécu se trouvât fortement influencée par la culture de leurs voisins nordiques, il n'avait jamais été réellement piqué de curiosité pour leur histoire et mode de vie. Il se demandait d'où venait cet intérêt qui animait Aemillia à se renseigner sur ce sujet, et même pourquoi elle portait autant d'attention aux connaissances qu'elle pouvait accumuler par

toutes ses lectures. Il n'avait jamais ressenti une telle soif de savoir, et dans un sens il l'enviait.

Aemillia semblait si intéressée, si passionnée par tout cela, les cultures, les traditions, l'inconnu, qu'elle irradiait d'une forme de sérénité qui lui était propre. L'espace d'un instant, en la voyant ainsi assise, les yeux fermés et le visage paisible quoi qu'un peu marqué par les hivers qui passaient, il se remémora combien il l'avait admirée de ses yeux de juvénile, et combien sa vision d'elle avait changé dès lors qu'elle avait pris ses distances avec toute la famille.

Peut-être que les médisances des autres à son sujet l'avaient influencé et avait déformé l'image parfaite qu'il s'était faite d'elle. À présent, elle lui apparaissait telle une vague connaissance qu'il avait autrefois côtoyée, et dont il ne savait plus grand-chose. Mais un vieux sentiment, qu'il pensait refoulé et oublié, revenait peu à peu, irradiant son cœur d'une douce chaleur. L'estomac noué par l'appréhension, il aborda un sujet déplaisant, mais qui lui semblait terriblement important.

« Est-ce que tu as eu d'autres visions récemment ?

— À l'instant même où je t'ai vu arriver », répondit-elle sobrement.

Cette réponse le déstabilisa ; à dire vrai, il n'en attendait pas réellement une.

Convaincu qu'elle garderait ses secrets pour elle-même, maintenant cette distance qu'il lui connaissait si bien à présent, il s'était imaginé qu'elle mentirait ou bien qu'elle garderait le silence, plutôt que de lui donner une réponse positive.

« Est-ce que tu veux en parler ? »

Elle acquiesça.

« Elle te concerne, alors peut-être devrais-je t'en faire part. »

II

« Est-ce que tu as eu d'autres visions récemment ? »

La question de Cicéron déstabilisa Aemillia, bien qu'elle ne laisserait rien transparaître. Lassée par tous ces petits secrets, elle se décida de répondre, bien que gardant une part de la vérité pour elle-même.

« À l'instant même où je t'ai vu arriver, fit-elle, priant pour que ce petit mensonge ne lui causât aucun tort.

— Est-ce que tu veux en parler ? »

Elle acquiesça. Elle se doutait qu'il voulait en apprendre plus. S'il savait...

« Elle te concerne, alors peut-être devrais-je t'en faire part, souffla-t-elle, sans détacher sa paume de la couverture de l'épais livre qu'elle gardait sur ses genoux.

— Cela ne t'a pas empêchée de prévenir Ji'dara, Gireanr ou Irwaweneth de leurs morts. »

Le ton de Cicéron trahissait son agacement, et ses regrets vis-à-vis de la perte de leurs frères et leur sœur. La tenait-il pour responsable de leur perte ? C'était bien possible.

« Je n'aurais rien pu y faire. Ce n'est pas de ma volonté. Notre Père a choisi de les ramener auprès de lui au plus vite, semble-t-il. Qui suis-je pour m'opposer à lui, de par des pouvoirs d'une autre puissance ? »

Il acquiesça, bien qu'elle ne pût le voir. Qui savait de quoi le Père de la Terreur était capable lorsqu'on l'affrontait ? Nul ne pouvait le faire impunément, ce devait assurément être ainsi. Aemillia l'avait accepté depuis bien longtemps, désormais.

« Et donc ? Qu'as-tu vu ? relança l'Impérial, dont la voix tremblante laissait entrevoir l'inquiétude qui le gagnait.

— C'est très flou, expliqua-t-elle en relevant les paupières, uniquement pour poser son iris sur la mine fatiguée du jeune homme. Je ne peux te dire avec certitude la date et le lieu où tout ceci se passera. En revanche, je peux te dire que tu n'es pas seul. »

La vision se jouait pleinement devant son œil aveugle bien qu'il fût seulement à demi ouvert. Aussi désagréable que les fois précédentes. Mais elle avait appris à l'accepter, à ne plus la rejeter. Et elle avait

appris à la connaître, ne s'étonnant plus de son caractère unique, qui la rendait si spéciale et différente des autres.

Elle y voyait un homme, le même que celui qu'elle avait aperçu le jour où elle avait rencontré Cicéron. Il se trouvait dans un sanctuaire ; elle avait le sentiment que, bien qu'elle n'en connût aucun autre que celui de Bruma, celui-ci se trouvait ailleurs en Cyrodiil ; une intuition lui souffla qu'il s'agissait peut-être du sanctuaire situé à Cheydinhal, au sud-est de là.

L'individu, un Impérial à la carrure imposante, était vêtu d'habits de bouffon. À demi dissimulé dans l'obscurité des lieux tout juste éclairés par la lueur d'une maigre bougie de cire, elle voyait qu'il portait une tenue de tissu rougeâtre brodé de doré. Du col tombait un large pan jusqu'à ses épaules, noir et aux bordures triangulaires, tout aussi décoré sur ses bords que le reste de la tenue, lacé par une mince corde au niveau de la clavicule afin qu'il restât en place sur le haut de son corps.

Ses cheveux, qu'elle devinait roux à partir de ceux qu'elle voyait entre son oreille et ses tempes, étaient dissimulés sous un bonnet de bouffon dont la bordure noire rejoignait deux bandes de tissu noir et rouge cousues ensemble et prenant la forme de deux cornes tombant vers l'arrière. Ses mains étaient gantées, du bout des doigts jusqu'au poignet, de la même couleur que celle des nuits sans lune ; ses gantelets étaient lacés autour de son avant-bras, par-dessus le tissu rouge, et étaient eux aussi brodés de doré. D'imposantes bottes de cuir remontaient jusqu'à hauteur de ses genoux, dans les mêmes tons que ses gants.

Il avait le regard à la fois triste et absent ; ses yeux ne reflétaient rien de plus que la noirceur de son âme, mais l'expression affichée par ses sombres sourcils semblait douloureuse. Son nez camus et ses lèvres pincées, qui s'étiraient dans un rictus évoquant difficilement ce que l'on appelait un sourire, lui donnaient un air inquiétant, qui aurait pu effrayer Aemillia si elle ne s'était pas faite à ce visage depuis le temps qu'elle le connaissait. Son teint blafard était amplifié par les joues creusées par la faim, salies par la terre.

Encore une fois il semblait discuter avec quelqu'un, mais elle savait qu'il n'y avait aucune autre présence humaine dans les environs – elle-même n'était qu'un fantôme assistant à la scène qui, selon ses impressions, se déroulerait dans une quinzaine d'années – et seule une

autre entité transcendant l'espace et les plans se trouvait à ses côtés, dans un cercueil de métal.

Cet homme veillait sur la Mère de la nuit, sur sa momie, qu'il devait chérir bien plus que sa propre vie ; il lui enduisait le corps d'huiles afin de l'entretenir pour qu'elle pût continuer à communiquer avec son Écouteur, son Oreille Noire. Arrachée à sa crypte, elle était en proie à la corruption et la putréfaction de ce bas monde. Bravil avait cédé depuis bien longtemps, cela se devinait.

Mais où était l'Oreille Noire ? Il n'y en avait pas.

Il n'y en avait pas ? Il n'y en avait plus.

Elle entendit une voix, les pensées de l'homme alors qu'il écrivait dans un carnet, probablement son journal. C'était la seule vision pendant laquelle on lui accordait d'autres sens que celui de la vue. Mais à quel prix...

« Depuis combien de temps la Mère de la nuit est-elle arrivée ici ? Depuis combien de temps en suis-je le Gardien ? Depuis combien de temps suis-je le bouffon ? Depuis combien de temps suis-je seul ? Depuis combien de temps Cheydinghal est-elle tombée ? Depuis combien de temps ont-ils commencé à cogner contre la porte, la martelant comme autant de battements de cœur ? »

L'homme trempa sa plume dans son pot d'encre, puis la posa de nouveau sur le carnet.

« C'est sombre et calme, ici. Ce pauvre Cicéron n'entend plus le rire, car il est devenu ce rire. Il n'y a pas d'Oreille noire à Cheydinghal. Ni en Cyrodiil. Ni en moi. »

Le journal dans lequel il écrivait toutes ses pensées se pliait sous la force qu'il mettait dans sa plume. Quelques taches d'encre coloraient çà et là la page de bleu noirâtre, ainsi que les gants de l'homme.

« Cicéron ? » s'était exclamée Aemillia la première fois qu'elle avait vu et entendu tout cela. Elle n'avait pas reconnu la voix de l'Impérial au premier abord, déformée par la maladie qui lui détruisait peu à peu l'esprit, mais quelques notes sonnaient d'un air familier, ce qui la convainquit. « *Que t'est-il arrivé ?* »

C'était bien la toute première fois qu'elle entendait ou sentait quelque chose. Les sons et les odeurs l'assaillaient. Cette vision incroyablement forte et prenante la figeait sur place. Peut-être était-ce parce qu'elle connaissait la personne dont il était question ici.

L'homme – *le futur Cicéron* – jeta un œil en direction de ce que l'Impériale devina comme étant la porte du sanctuaire. Puis il se repencha sur son journal, sur lequel il apposa les derniers mots de cette journée, tout en les lisant dans sa tête.

« Nous devons partir d'ici, avant que le Sanctuaire ne tombe. Avant que la Mère de la nuit ne brûle. Avant que la Confrérie noire ne disparaisse. Avant que le rire ne meure. »

Sa vision se troublait, et son œil aveugle retombait dans l'obscurité. Toutes ces images s'étaient projetées en un instant dans son esprit, et bien que ça ne fût pas la première fois qu'elle les visionnait, un sentiment de vide la gagnait, et une terreur indicible la hantait.

Elle prit une profonde inspiration, et regarda Cicéron droit dans les yeux. Sans vaciller.

« Tu vas quitter ce sanctuaire, en rejoindre un autre. Quand, je l'ignore, d'ici quelques années, dix tout au plus. Tu auras un nouveau rôle, un rôle primordial pour la Confrérie.

— Vous serez avec moi, n'est-ce pas ? s'enquit Cicéron, sa voix tremblant malgré ses efforts pour le dissimuler. Toi, Livius, J'ura et tous les autres... »

Pour la première fois, Aemillia détourna le regard à contrecœur. Cicéron avait, l'espace d'un instant, vu cette détresse, cette désolation dans son regard, qui l'avait poignardé avec autant de violence qu'un horion porté en pleine poitrine.

« Je serai... seul ?

— Tu auras une nouvelle famille. Nous irons très bien, ne t'en fais pas. »

Il avait, lors de son long entraînement de novice, su décrypter le visage de cette femme qui, à l'époque, ne le regardait jamais, ne posait jamais l'œil sur lui. Dès lors, il connaissait ses moindres rictus, ses moindres expressions. Chaque tressaillement de ses muscles était pour lui aussi parlant que des mots articulés par sa douce voix brisée par l'émotion. Il savait, à son plus grand regret, que cela était un mensonge bien trop douloureux. La vérité blessante devait être tue. Mais connaître ce mensonge la dévoilait, et l'Impérial ne put qu'accepter ce fait. Aemillia souhaitait le protéger, après tout...

« Je vois, fit-il, comme pour se faire une raison. Merci de m'avoir informé de cela. »

Il joignit ses mains gantées de cuir entre elles dans un bruit de frottement.

« Ce n'est pas une vision récente, je le vois. Tu sais ça depuis longtemps, non ? »

La tête d'Aemillia se secoua légèrement de haut en bas.

« Depuis combien de temps ? »

— Depuis trois ans, répondit-elle en essuyant d'un revers de manche une larme qui commençait à couler le long de sa joue. C'est à cette époque-là que j'ai commencé à prendre mes distances avec vous tous. Rien de bon ne sortira de ce sanctuaire, à part... »

Elle se reprit avant que ses paroles ne dépassassent sa pensée. Cette consonne que ses dents avaient commencé à former était déjà de trop. Il ne devait entendre la suite de cette phrase.

La jeune femme se donna une petite tape sur les joues afin de se remettre de ses émotions, mais son cœur chavirait sous le poids de son savoir indésirable, et indésiré.

« À part quoi ? s'enquit Cicéron avec curiosité.

— Rien, oublie. »

Elle renifla. Il ne releva pas. Il se doutait combien cela était douloureux, il ne voulait pas en rajouter.

« Je suis sûre que tu feras un Gardien formidable », murmura-t-elle.

Il sembla ne pas l'entendre. Tant mieux. Elle savait que, d'une manière ou d'une autre, son rôle lui pèserait bien trop pour qu'il l'endossât seul. Elle espérait, quand bien même ses chances fussent maigres, qu'elle pût changer ne serait-ce qu'un peu le futur de ce jeune homme.

Il y eut un maigre silence. Puis Aemillia reprit la parole.

« Tu sais, commença-t-elle en désignant son œil voilé, toujours de l'index droit autour duquel brillait la bague que Cicéron lui avait offerte – finalement il n'était pas parvenu à lui faire dissocier la cicatrice du bijou, c'était bien plus que cela désormais. À cause de ça je serai sûrement aveugle d'ici quelques années. Mon autre œil voit de moins en moins bien ; peut-être que l'infection ne l'a pas complètement épargné finalement. Elle aura juste été retardée. »

Il la dévisagea avec terreur. Elle n'affichait rien de plus qu'une expression sereine, bien qu'elle dissimulât en réalité une intense douleur qui lui lacérait le cœur.

« Le jour où je ne verrai plus rien, je veux que vous me tuiez. Gentiment, et sans pleurer. Je ne veux pas être un fardeau, et je préfère encore mourir de ta main plutôt que de finir mes jours à mendier sans pouvoir voir de nouveau la lumière du soleil qui illumine ce sanctuaire froid et lugubre. »

Il secoua la tête. C'était impensable. Il ne pouvait pas s'imaginer que cela pût se produire !

« Et si toutefois cela venait à arriver, si toutefois... – sa voix se brisa – tu devais me porter le coup fatal qui m'enverrait rejoindre notre Père... Alors dans ce cas je souhaiterais que tu m'oublies, que tu vives comme si je n'avais jamais été là. Je ne veux pas t'infliger la peine de m'avoir donné la mort. »

Cicéron voulut répliquer, lui affirmer que jamais il ne pourrait oublier celle qui lui avait tout appris, celle qui l'avait fait se sentir chez lui dans cette étrange famille, celle qui avait fait naître de tels sentiments dans son cœur abandonné par sa véritable famille. Mais les mots ne purent franchir ses lèvres, et il détourna le regard, sentant l'œil aveugle de sa sœur d'armes se poser sur son visage. Il ne vit l'expression de douleur et de peine qu'elle afficha, en revoyant dans son esprit le visage de cet homme qui la hantait depuis le jour où elle avait rencontré l'Impérial. Elle n'avait plus la force de lutter contre cette vision qui la poursuivait depuis près de cinq ans.

Ils se turent ; seul le bruit de l'eau qui coulait dans la fontaine de la pièce venait troubler ce silence presque sacré.

« Bon, fit-elle finalement en se relevant et en époussetant son armure de cuir sombre, et si on allait s'entraîner ? Comme autrefois. »

Il acquiesça, mais le cœur n'y était pas. Il refusait de croire qu'elle venait de lui faire la demande de la tuer lorsqu'elle serait devenue un fardeau pour leur famille. Il ne voulait être celui qui lui ôterait la vie. Ne pourrait-il pas rester à ses côtés pour l'éternité, assurant sa sécurité et lui épargnant toute douleur ? Cette possibilité n'était-elle pas seulement envisageable ?

Un sentiment doux et amer à la fois le gagnait. Il était heureux d'avoir retrouvé cette Aemillia qu'il avait connue, qui se confiait à lui,

qui avait confiance en lui. Mais était-il heureux de porter en retour ce fardeau ? Ces connaissances avaient un prix. Elle le payait chaque jour depuis des années. Était-il prêt à en faire de même ?

Cicéron se prit à penser que, peut-être, il pourrait prier Stendarr. Peut-être pourrait-il implorer sa miséricorde et prendre la place de l'Impériale ? Il se moquait bien de perdre sa vue, il était prêt à mourir si cela pouvait accorder un peu de joie à la femme qui lui avait tout appris. Il lui était tant redevable... Mais les Dieux se préoccupaient-ils de ceux qui avaient voué leurs vies à Sithis ? Ne détournaient-ils pas leur regard de ceux qui ne les vénéraient pas ?

Cette pensée l'accabla un peu plus, si bien que, sans faire attention lors de l'entraînement – un simple affrontement, comme si la cible de l'assassinat refusait de se laisser tuer –, il laissa Aemillia le toucher, en manquant de parer son coup. Il retint un grognement de douleur alors que la lame de la dague d'ébonite de l'Impériale lui entailla le torse, passant à travers l'armure de cuir qu'il portait.

Il chancela et se laissa tomber sur son arrière-train, grommelant quelques jurons lorsque son postérieur heurta péniblement la pierre.

Réagissant immédiatement, elle tomba à genoux devant lui, ignorant la douleur qui irradiait de ceux-ci après les avoir violemment cognés au sol. Elle déboutonna le haut de l'armure de cuir afin d'examiner la plaie qui, par chance, n'était que superficielle. Un mince filet de sang commençait à couler, mais sitôt avait-elle commencé à faire pression dessus avec un linge, qu'elle s'était empressée d'aller chercher dans les quartiers puis trempé dans la fontaine, que les saignements s'étaient stoppés.

Elle resta un instant figée, ses deux mains appuyant sur son torse, et son regard fixant celui de Cicéron. Puis la réalité de la situation la rattrapa, et elle recula subitement, avant de bégayer quelques excuses, son visage prenant peu à peu une teinte de soleil couchant.

« Désolée, je n'ai pas réfléchi, souffla-t-elle en fermant de nouveau les yeux et en se cachant presque le visage de ses deux mains. Un réflexe...

— Il n'y a pas de problème, répondit-il bien qu'il restât lui aussi quelque peu troublé par cet enchaînement d'événements imprévus. Tu as fait ce qu'il fallait, je pense. J'aurais dû faire plus attention, je le sais bien que tu es douée en combat. »

Il se releva avec peine, et se dirigea vers les quartiers privés, où il constata la superficialité de la blessure. Elle guérirait en quelques jours à peine. Il appliqua un rapide bandage qu'il enroula autour de son torse, et revêtit par-dessus l'armure légèrement entaillée.

Pour la première fois, il constatait combien la lame qu'utilisait Aemillia était tranchante et blessait le corps, sans forcément abîmer le vêtement de la cible. Il comprenait alors pourquoi ses victimes ne réalisaient que bien trop tard qu'elles avaient été touchées par son arme, d'autant plus qu'elle l'enduisait de poison concocté à base d'obscurcines.

Cette femme était bien trop dangereuse pour ce monde, se dit-il en souriant, avant de revenir vers elle afin de poursuivre leur entraînement.

VI – « Si seulement je n'avais pas de cœur »

I

Les rumeurs concernant la destruction de plusieurs sanctuaires ici et là en tout Tamriel par des soldats de l'Empire commençaient à se faire connaître de tous. La situation géopolitique très tendue, que ce fût en Cyrodiil ou bien dans les provinces voisines, laissait planer un vent d'incertitude au sein de la Confrérie Noire. Et il soufflait d'autant plus fort que les réfugiés leur arrivaient par petits nombres, leurs frères et sœurs ayant tous été décimés dans leur quasi-totalité par les soldats. La famille s'amenuisait jour après jour.

La Grande Guerre avait fait rage pendant près de dix ans, et s'était réellement achevée seulement six ans plus tôt avec la signature d'un traité de paix amenant enfin la paix en Martelfell. La fin d'année approchait, mais les nouvelles peu rassurantes allaient malheureusement de bon train, et parvenaient aux assassins bien plus vite que les bonnes qui, elles, se faisaient aussi rares que les rayons du soleil lors des matins brumeux.

Les visages de la fratrie se durcirent lorsqu'ils apprirent la nouvelle de la chute du sanctuaire de Leywaiin, ville du sud débouchant sur la baie de Topal, dans lequel le Penitus Oculatus, le service d'espionnage à la solde de l'empereur Titus Mede II qui régnait sur tout l'Empire, avait pénétré de force et ravagé tout ce qui se trouvait sur son passage, humains comme constructions. Le sanctuaire n'était plus que ruines calcinées, et plus rien ne s'y trouvait. Pourquoi la garde rapprochée de l'Empereur s'était-elle chargée d'une telle tâche ? Nul ne le savait. Mais tous redoutaient le passage des messagers qui amèneraient avec eux leurs lettres de mauvais augure.

La désolation des membres du sanctuaire de Bruma était d'autant plus grande que ces nouvelles s'accompagnèrent quelques semaines plus tard de l'anéantissement de celui se trouvant dans la ville de Chorrol, dans l'ouest, à laquelle on accédait via la Route Noire. Tout allait de mal en pis et, pour ne rien arranger, les contrats se faisaient de

plus en plus rares à Bruma. Peut-être les gens craignaient-ils des représailles ? Ou bien y avait-il eu tant d'assassinats qu'il n'y avait plus personne pour en commanditer en ville et dans ses environs ?

Tous avaient tant de temps libre qu'ils ne savaient plus quoi en faire. Au-delà des séances d'entraînement seul ou à plusieurs, des distractions, des perfections dans chacun de leurs domaines – tir à l'arc, confection de poisons, maîtrise toujours un peu plus parfaite de la magie – chacun tournait rapidement en rond. Dès lors, Cicéron avait repris pour habitude de traîner le pied en ville, d'observer les gens du peuple, d'épier ces quotidiens banals, rythmés par une vie simple et paisible.

C'était le début du mois de sombreciel de l'an 186 de l'Ère Quatrième. Le ciel était toujours autant voilé de nuages gris, et la neige commençait à tomber avec plus d'abondance que d'ordinaire, recouvrant le toit des chaumières, les pavés des ruelles, les ardoises de la cathédrale dédiée à Martin Septim. Bientôt soirétoile viendrait, on fêterait le festival de l'Ancienne Vie, puis celui de la Nouvelle Vie lorsque débiterait primétoile, et enfin il y aurait ses sorties quasi annuelles dans une taverne pour l'anniversaire d'Aemillia, et tout recommencerait : contrats, assassinats, entraînements, sorties à la taverne, *et cætera, et cætera*.

La routine, comme il la connaissait si bien désormais. Bruma était bien trop cachée, bien trop protégée, pour que le Penitus Oculatus ne retrouvât leur sanctuaire. La ville était sécurité et salut. Mais la nuit, silence, tellement de silence... Et la neige n'arrangeait rien à cela.

Cicéron soupira, son souffle formant quelques volutes de fumée blanchâtre qui se mêlèrent à l'air ambiant tout aussi glacé que le bout de son nez camus. Il se frotta les mains entre elles, et se maudit de ne pas avoir de gants afin de les préserver des températures basses. Il sentait déjà sa peau se craqueler, abîmée et meurtrie, et envisageait déjà les longues heures passées à les enduire d'huile pour limiter les dégâts. À ses côtés, Aemillia souriait, tout autant transie de froid que lui, mais une certaine impatience brûlait dans son cœur et cette chaleur se propageait dans tout son corps.

« Pars devant à la taverne, lui dit-elle en se tournant dans la direction opposée. J'ai une petite course à faire avant. Ne t'en fais pas, je ne serai pas longue. »

Lorsqu'il écarta les lèvres pour protester, elle reprit de plus belle.

« Tu peux commander pour moi, tu sais ce que j'adore ! Je fais au plus vite ! »

Puis elle disparut dans le brouillard de flocons de neige ondulant sous la brise, en direction de l'échoppe du bijoutier Vantustus Doran. L'Impérial prit la direction de l'auberge, traînant du pied dans la couche de poudreuse tombée pendant la nuit et tout juste foulée par quelques autres passants, enfonçant ses mains dans la doublure de son manteau. La chaleur de la bâtisse lui fit le plus grand bien.

Lorsqu'il la revit une dizaine de minutes plus tard, elle affichait un air essoufflé, comme si elle avait couru de toutes ses forces pour ne pas le faire attendre plus longtemps. Il venait tout juste de s'asseoir, après avoir passé un petit moment à discuter avec un autre client, une connaissance qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Comme à chaque fois qu'il côtoyait le « monde d'en haut », il était ravi de voir que tous ou presque avaient oublié le passé. Plus personne ne parlait de son père, et les remarques dévalorisantes étaient tues.

La serveuse, embauchée par la tavernière afin de l'aider dans ses tâches, s'approcha d'eux pour leur demander ce qu'ils désiraient. Aemillia opta pour un velouté de légumes de saison, vantant les bénéfiques d'une alimentation saine et équilibrée ; Cicéron se décida de prendre un pavé de saumon importé de Bordeciel et concocté à la manière de cette province voisine. Ses joues avaient été rougies par le froid, et sa peau était gelée où qu'on la touchât. Finalement, l'âtre de la taverne ne suffisait pas à ranimer ses doigts engourdis.

« Merci d'avoir choisi une place près du feu, souffla-t-elle en frottant ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer. Il y avait de ces bourrasques, j'ai bien cru que j'allais me changer en glace au moindre pas que je faisais !

— De rien, sourit-il gentiment en tournant doucement son regard vers son visage. Je suis bien content d'avoir un peu de chaleur par ce temps. Décidément, cet hiver s'annonce plus froid que les autres.

— C'est vrai. On se croirait en Bordeciel, rit Aemillia, sa tête se secouant et faisant onduler ses cheveux châtain raccourcis quelques jours auparavant. Tout du moins, ça ressemble à l'idée que je m'en fais de ce que j'ai lu dans mes livres. »

Ils rirent gaiement, profitant du temps hiémal pour traîner dans cette auberge, bien que ce fût une excuse ; rien ne les empêcherait de s'y

réfugier pour prendre un verre ou pour dîner. Mais pour une fois, ils prenaient du temps hors du sanctuaire, loin des autres, juste pour se retrouver, comme autrefois. De loin, on eût dit deux proches amis qui ne s'étaient croisés depuis plusieurs mois.

La serveuse, une femme rougegarde à la peau hâlée, leur apporta leur commande. La fumée s'échappant des plats ravissait aussi bien leurs papilles, de par le délicieux parfum qui en émanait, que leurs corps, de par la chaleur qui s'en dégageait. Ils payèrent leurs plats à la réception auprès de la Rougegarde, et Cicéron s'étonna de voir que la bourse d'Aemillia semblait plus vide que d'habitude, elle qui pourtant dépensait rarement et comblait toujours de septims l'espace laissé vacant. Il voulut lui demander quelle dépense elle avait bien pu faire, mais se ravisa. Elle lui en parlerait sûrement en temps voulu. Mais rien ne l'empêchait de tâter quelque peu le terrain.

« Est-ce que tu as trouvé ton bonheur alors ? »

— On va dire que oui, répondit-elle avec un sourire. Mais je ne m'attendais pas à ce que ça vaille aussi cher. »

Elle souffla un peu sur sa soupe afin de la faire refroidir pour pouvoir enfourner, par la suite, une cuillère pleine, et se délecter de la saveur relevée par une pointe de piment qui avait été ajoutée vers la fin de la préparation.

« Ah, souffla-t-elle avec satisfaction, je pourrais tuer pour pouvoir en manger chaque jour. »

Cette remarque soudaine prit par surprise Cicéron, qui ne put réprimer un rire tant la situation était cocasse. Après tout, Aemillia tuait aussi bien qu'elle ne respirait.

« Tiens, fit-il en lui tendant sa fourchette dont les pointes étaient plantées dans un morceau de saumon, goûte-moi ça. Un régal ! »

— Nom d'un spriggan, c'est vrai ! Qu'est-ce qu'ils ont bien pu mettre dedans ?

— Ça, je l'ignore, reconnut-il. Mais moi aussi, je pourrais tuer pour pouvoir en manger chaque jour. »

Il lui adressa un regard complice, qu'elle lui rendit sans perdre cet immense sourire sur son visage. Elle irradiait de bonheur. Elle était si belle, dans ces moments-là...

Finalement, tout était redevenu comme avant entre eux, se convainquait-il. Pour combien de temps ? Ça, il l'ignorait. Il profitait

de l'instant présent, se délectant de ces petits instants de joie. Cela lui suffisait.

Difficile de rester serein, cependant. Il sentait que quelque chose se tramait dans l'ombre. Et il détestait ce sentiment.

Quelques jours plus tôt, il avait surpris Aemillia, seule dans le dortoir, prostrée sur elle-même, et en proie à une vive crise de larmes. Il l'avait très rarement vue pleurer, dû à sa nature très pudique et, en partie, à cause du fait qu'il était plutôt mal vu au sein de leur famille de révéler ses faiblesses. Cette vision de fragilité lui avait douloureusement rappelé ce qu'elle lui avait involontairement et silencieusement fait comprendre que ses jours au sein de cette famille étaient comptés. Il ignorait seulement combien de temps lui avait été accordé. Il avait, bien qu'il voulût que ce ne fût que le fruit d'une paranoïa passagère, le désagréable pressentiment qu'elle n'en avait plus pour longtemps, et cela le terrorisait.

Il s'était précipité à ses côtés, et lui avait affectueusement caressé la tête pour la consoler. Les larmes avaient séché, mais son cœur saignait encore, et il ignorait ce qu'il fallait faire pour faire cesser cette hémorragie qui, à son plus grand regret, ne s'interrompait que lorsque sa source écarlate serait tarie. Elle ne l'avait pas regardé dans les yeux, bien trop impuissante pour le dévisager et le remercier comme il se devait. À la place, elle s'était quelque peu redressée, et l'avait serré dans ses bras, ses mains abîmées par les épreuves du temps et les hivers s'agrippant à l'armure de cuir, et se refermant en un poing parcouru de violents tremblements.

Ils n'avaient pas échangé le moindre mot, mais leur conversation muette avait été des plus éloquents. Finalement, ils s'étaient séparés, et il était retourné auprès des autres qui s'entraînaient. Lorsque Aemillia reparut un peu plus tard ce soir-là, elle semblait en forme, comme si rien ne s'était passé. Elle avait toujours été douée pour sauver les apparences, garder sa façade. Mais la douloureuse réminiscence de son impuissance face au destin lui occupait l'esprit et lui laissait un goût amer.

« Ha, souffla-t-elle après avoir fini de déguster son repas, ça fait tellement de bien ! J'aimerais tellement qu'on cuisine d'aussi bons plats chez nous parfois... »

Elle laissa le fil de sa pensée se dérouler quelques instants, avant de le saisir brusquement et de s'exclamer :

« Il faut qu'on engage un cuisinier !

— Tu es sérieuse ? questionna-t-il en fronçant les sourcils, ses yeux écarquillés s'interrogeant si elle disait cela pour blaguer, ou si elle le pensait sincèrement.

— J'ai entendu parler d'un cuisinier de renom qui vit en Bordeciel, le Gourmet ! Si on parvient à le trouver, je l'engage pour satisfaire notre palais ! »

Il n'avait jamais entendu parler d'un tel personnage, mais cette idée l'amusait. Il était vrai que c'était un luxe que l'on se refusait difficilement. Rien de mieux que de bons repas pour se remettre d'aplomb et réchauffer les esprits, après tout.

« Bien, se résigna-t-il, on essaiera de nous trouver un cuisinier –

— Le *meilleur* cuisinier ! insista Aemillia.

— Trouver le meilleur cuisinier de tout Tamriel, juste pour pouvoir manger d'aussi bons plats qu'ici. C'est vrai que ça fait envie. »

Il resta songeur un instant, rêvant de la possibilité de recruter un nouvel assassin qui serait, à ses temps perdus, le cuisinier attitré de la Confrérie Noire en Bruma. Il était vrai que cela était très tentant. J'ura savait se débrouiller avec les casseroles, mais prenait de moins en moins le temps de cuisiner pour la famille, préférant se réserver son talent à ses seules papilles. Il n'aurait qu'à en parler à Livius une fois de retour chez eux.

La porte d'entrée grinça, laissant apparaître trois agents du Penitus Oculatus, portant d'épaisses armures d'hiver aux couleurs rouge et noir, le symbole de leur ordre gravé sur le métal des plastrons. À leur vue, la mine d'Aemillia se renfroigna, et celle de Cicéron se durcit. Que venaient-ils faire en ces lieux ?

Les trois hommes s'approchèrent du comptoir, et passèrent leur commande auprès de l'aubergiste. Ils payèrent, extirpant de leurs bourses de cuir de nombreuses pièces d'or, et réservèrent avec cela une chambre pour la nuit. Des visiteurs, donc. Étrange.

« Dites-moi, très chère, lança l'un d'eux, un homme à la peau brunâtre, à l'attention de la tavernière, auriez-vous entendu des rumeurs au sujet d'une bande d'assassins qui sévirait dans cette ville ?

— Oui, confirma la femme qui semblait prendre bien plus d'années qu'il ne s'en écoulait réellement tant le travail semblait l'épuiser. Ils traînent quelque part ici, mais nul ne sait où ils résident.

— Je vois. »

Cicéron et Aemillia s'échangèrent un regard complice, bien que trop sérieux. Il fallait découvrir ce que ces hommes savaient, et tenter de les repousser. Ils ne cachaient pas la raison de leur visite, bien au contraire. Souhaitaient-ils tenter les assassins et les forcer à s'extirper de leur tanière pour les décimer, s'ils apprenaient qu'ils étaient recherchés par ces trois agents ?

« Excusez-moi ? »

Une voix inconnue interpella le duo ; l'homme posa sa main recouverte d'un gantelet en acier sur l'épaule d'Aemillia, elle frémit de dégoût. Tout son corps tremblait, mais il semblait ne pas le remarquer.

« Oui ? »

Cicéron faisait de son mieux pour garder son calme, mais cela relevait presque de l'impossible. Oh, comme il avait envie de tuer cet homme, de se jeter à sa gorge et de la scinder en deux d'un coup de dague ! Oh, comme il avait envie de voir son sang chaud gicler et l'éclabousser !

« Que voulez-vous ?

— Êtes-vous du coin ?

— Oui, on peut dire cela, répondit prestement Aemillia, coupant la parole du rouquin qui s'apprêtait à répliquer, sur la défensive. Nous sommes marchands itinérants. Nous avons tous deux vécu et grandi ici, alors c'est tout comme si nous vivions toute l'année à Bruma.

— Savez-vous quelque chose au sujet de ces assassins ?

— Des assassins ? Il y a bien parfois quelques meurtres, ou des morts accidentelles, fit-elle en affichant un air songeur, mais je n'ai jamais rien entendu au sujet d'une quelconque guilde d'assassins. Non, je pense que ce sont plus des cas isolés. »

L'homme grimaça ; son rictus déforma son visage à demi dissimulé par son casque. Son odeur, désagréable mélange de cuir, métal et sueur, leur parvenait sans retenue.

« Que se passe-t-il ? Sommes-nous en danger ? fit mine de s'inquiéter Cicéron, qui était enfin parvenu à jouer le jeu convenablement. Devons-nous fuir la ville en attendant que vous les trouviez et les éliminiez ?

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire. Nous les tenons presque.

— Vraiment ? Oh vous me rassurez ! Vous savez, les affaires ne sont pas très florissantes en ce moment... »

L'homme sembla agacé par la tournure que prenait la conversation, et s'éclipsa sans en demander plus. Cicéron et Aemillia observèrent les trois hommes qui questionnaient chacun des clients de la taverne, puis se décidèrent à partir ; ils avaient, semblait-il, un rapport à faire à leurs supérieurs.

Le reste de leur repas se fit dans une ambiance pesante. Il n'y avait plus d'histoire de cuisinier à engager au sein de la famille, plus de mets délicieux dont on vantait les qualités et l'assaisonnement. Tout était devenu fade, inodore, incolore. Ils rentrèrent d'un pas lent au sanctuaire, peu désireux de prévenir le reste de la famille de ce qui se tramait dans le monde d'en haut.

Lorsqu'il apprit que des agents du Penitus Oculatus se trouvaient en ville et étaient à leur recherche, Livius afficha une expression de détresse qu'aucun de ses frères et sœurs ne lui connaissait. Il n'avait jamais eu affaire à ces individus sur son domaine, il ignorait quelle approche était la meilleure à adopter. Il y eut une réunion de crise au sein du sanctuaire, réunissant Livius, Isovina, Ticilius ainsi qu'Aemillia, à l'issue de laquelle un courrier fut envoyé à Alisanne, à Bravil, pour la prévenir de la situation et l'informer des décisions prises.

Quelque chose avait irrémédiablement changé au sein du sanctuaire de Bruma.

II

Le début du mois de soirétoile de l'an 186 de l'Ère Quatrième fut assurément la période la plus terrifiante de la vie de Cicéron jusqu'alors.

Clenhor, dans une folie aveugle, avait bravé l'interdit de Livius, et s'était chargé d'assassiner les trois membres du Penitus Oculatus, qui avaient fait de leur chambre d'auberge leur campement de base. La découverte de leurs corps inertes dans la taverne avait secoué la ville, ainsi que la famille. À présent, l'Empire savait que des assassins opéraient à Bruma, il devenait difficile, voire impossible, de le nier.

Alisanne leur avait ordonné de ne pas prendre de risques inutiles, et pourtant... Cet elfe des bois un peu trop sûr de lui avait bravé l'interdit. Question de bon sens, tous avaient accepté ce fait. Sauf lui. On avait retrouvé son corps crucifié sur la place publique. Même Aemillia n'avait pu pressentir cela tant les événements furent soudains.

Désormais, ils avaient la certitude que le Penitus Oculatus avait connaissance de leur présence dans cette ville, et en avait une preuve attestée par le cadavre de Clenhor. *Par Sithis*, se disait Cicéron chaque matin au réveil, *ce ne peut être qu'un cauchemar*. Et chaque jour l'espace laissé vacant par son frère le ramenait douloureusement à la réalité. Tout cela avait bien eu lieu. Ils devaient se faire discrets, silencieux... Pourquoi ne migreraient-ils pas vers un autre sanctuaire ? En attendant que la situation ne se calmât...

Aemillia aussi paraissait troublée. Son comportement était, de temps à autre, plutôt inhabituel. Un jour on la vit porter l'amulette d'un des huit Divins autour du cou ; d'ordinaire cela aurait été considéré comme un affront, mais tous étaient si tendus que nul ne lui fit la remarque. Cicéron considérait cette amulette comme un étrange message qu'elle cherchait à faire parvenir, mais en identifiait difficilement le sens, considérant qu'il n'en était pas le destinataire.

Les jours passaient dans l'angoisse la plus prenante, celle qui saisissait à la gorge et ne lâchait pas, et à cause de laquelle la mort se faisait ardemment désirer.

Les sorties à la taverne se raréfiaient ; Aemillia était terrorisée à l'idée de voir d'autres agents du Penitus Oculatus. Cicéron se doutait qu'une vision les concernant la hantait, et il craignait savoir de quoi il

retournait. Mais il leur fallait juste se faire petits le temps que tout se tassât, non ?

Enfin, par chance, il parvint à la convaincre d'aller prendre un dernier dîner dans l'auberge. Un seul, et il ne le lui demanderait plus jamais. Un triste sourire s'afficha sur le visage d'Aemillia. Un seul, oui. Et il ne le demanderait plus jamais. Plus jamais il ne verrait ce triste sourire, non, plus jamais. Il se jura à lui-même de ne plus lui causer le moindre tort, quitte à prendre ses distances et ne plus jamais recroiser sa route. Quand bien même cela lui en coûterait...

Aemillia lui proposa de commander tout ce qui lui plaisait, absolument tout. Le velouté de légumes, le poisson à la façon de Bordeciel, le steak de vache saignant, le gratin de pommes de terre et de poireaux. Tous ces plats dont ils raffolaient, tous les deux, qu'ils avaient tant dégustés et tant savourés. Elle paya l'entièreté de leur commande, sans hésiter un seul instant.

« Considère ça comme un cadeau. Pour te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi. »

Ce repas avait un goût amer ; Aemillia ravalait ses larmes afin qu'elles ne gâchassent pas la saveur de cet ultime repas qu'elle partageait avec lui en ce jour. Oh, comme elle détestait ce sentiment. Savoir ce qu'il adviendrait d'eux, de leur famille, lui coupait l'appétit et lui arrachait toute envie.

Il n'y avait pas un seul réel échange entre eux. Ils se disaient des banalités, vantant le fumet de chaque plat, comme à chaque fois. Une vieille chanson répétée encore et encore, inlassablement, jusqu'à en être dénuée de tout sens. Lorsqu'ils eurent fini, elle laissa s'échapper un long soupir. Nul ne pouvait échapper à son destin. Et elle savait que le sien se jouait ce jour-ci.

« Finalement, tu n'auras peut-être pas à me prendre ma vie, sourit-elle en affrontant le froid de l'extérieur lorsqu'ils franchirent le seuil de la taverne, enveloppant un peu plus son corps dans son épais manteau.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? s'inquiéta Cicéron, incertain de la manière dont il devait comprendre cette phrase.

— Oh, rien. »

Il y eut un regard malicieux, quoiqu'empreint de tristesse, puis ils reprirent tranquillement d'un pas lent la direction du sanctuaire.

Empruntant un énième tunnel, ils débouchèrent dans la salle principale, vide.

« Où sont-ils tous passés ? s'étrangla-t-il, en constatant l'écho de leurs pas sur les pierres sèches.

— Tu ne veux pas le savoir.

— Aemillia, dis-le-moi.

— Tu ne veux vraiment pas savoir ça, Cicéron. »

Elle s'était violemment tournée vers lui. Son œil, brillant à cause des larmes qui montaient avant de glisser sur sa joue et de s'écraser au sol, le dévisageait avec douleur.

« Il n'est pas encore trop tard, on peut encore faire quelque chose !

— Livius est ici. Va le voir dans ses quartiers, si tu le penses sincèrement. »

Cicéron se rua à travers les salles de pierre, laissant la jeune femme seule dans la chapelle et le silence. Lorsqu'il parvint jusqu'aux quartiers privés de l'Impérial, il le trouva allongé sur son lit, les couvertures ainsi que son armure imbibées de sang. Une plaie monstrueuse s'étendait le long de son abdomen. À moins d'user de sorts de guérison, il n'en avait plus pour longtemps.

« Ah, Cicéron, articula-t-il difficilement. Tu es encore en vie...

— Aemillia aussi, s'empressa-t-il de répondre. Que s'est-il passé ? Où sont les autres ?

— Le Penitus Oculatus... Ils nous ont trouvés. Nous avons tenté de riposter, de défendre le sanctuaire... Mais ils sont trop nombreux... »

Il toussa. Sa main fut recouverte de son sang écarlate, poisseux, chaud.

« Fuis, rejoins un autre sanctuaire, peina-t-il à articuler. Cheydinhal est suffisamment loin, ils ne te retrouveront jamais là-bas. Tu y seras en sécurité. Continue de servir notre Père et notre Mère. Fais-le pour ta famille... »

Il expira sous ses yeux, sans qu'il ne pût rien faire, vidé de son sang et ses forces. Son âme rejoignit leur Père, dans le silence, le froid et la douleur. Là-bas, Irwaweneth devait l'accueillir chaleureusement, à bras ouverts, et le consoler. Mais aucune émotion ne traversa Cicéron. Il était comme vide, incapable de ressentir de peine face à la mort de son frère et compagnon.

Tout ce qui l'inquiétait était le destin qui les attendait, Aemillia et lui.

Ils devaient fuir, le plus vite possible. Tous les autres avaient-ils été décimés sur le seuil du sanctuaire ? Il entendait les gardes de l'Empire tambouriner à la porte principale. Ils n'étaient pas encore parvenus à souiller la demeure de la famille. Viendrait un moment où elle céderait, où ce serait trop tard. Il fallait faire vite. S'ils se hâtaient, ils avaient certainement une chance. Aussi infime pût-elle être, cela restait toujours une possibilité, un espoir, une *chance*...

Il s'empressa de rejoindre Aemillia dans la salle principale. Elle s'était assise sur un siège de pierre, et patientait, le visage enfoui dans ses paumes. Elle semblait résignée, comme si elle acceptait le sort qui leur était réservé, le destin que les étoiles avaient tracé. Elle abandonnait.

« Ton heure viendra un jour, souffla-t-elle à l'attention de Cicéron, comme elle est venue nous chercher nous aussi. Mais tu as encore de longues années devant toi, de très longues années. Notre Père a de grands projets pour toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Fuyons tant que nous le pouvons !

— C'est impossible. Seul l'un d'entre nous pourra fuir. Et Sithis ne veut pas que ce soit moi qui survive. »

Au loin on entendait les coups de bélier donnés dans la porte principale du sanctuaire.

« Je regrette seulement que tu aies à traverser ces épreuves seul. Peut-être un jour trouveras-tu quelqu'un pour t'épauler. Quelqu'un qui t'appréciera à ta juste valeur. Quelqu'un qui saura t'accorder ce que je n'ai pu t'offrir... »

La voix d'Aemillia se fondit dans un murmure, brisée par l'émotion, les remords, la tristesse. Son œil, à l'iris céladon et viride, croisait les siens, ambrés et ternes. Les larmes qui montaient n'avaient plus aucune importance ; elle les laissait ruisseler sans retenue.

Plus rien n'avait d'importance, à part lui.

« Avant que tu ne partes, je voulais te rendre ceci. Elle ne me sera plus d'aucune utilité. »

Elle lui tendit l'anneau d'or qu'elle avait porté chaque jour, pendant près de six ans, et chéri comme le plus précieux de ses trésors. Les gravures étaient toujours aussi belles, les diamants aussi brillants qu'au

premier jour. La bague tomba dans la paume que Cicéron tendait, sans comprendre ce qui lui arrivait.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je te remercie de me l'avoir offerte. Elle te revient de droit, maintenant. Tu es la seule personne à qui j'aurais souhaité transmettre mon héritage. »

Sa voix fut étouffée par le tambourinement incessant. Ils s'acharnaient, prêts à faire céder la porte. Leur dernier rempart.

« Et, je te lègue ceci, ajouta-t-elle, toujours de cette voix brisée en lui déposant au creux de la paume, de sa main si pâle et tant abîmée par le froid et les années, la dague d'ébonite qu'elle chérissait depuis tout autant de temps que l'anneau. Là où je vais, je n'en aurai pas besoin. Ma vieille dague d'acier me suffira. Promets-moi d'en prendre soin, s'il te plaît. Garde-la aussi longtemps qu'elle te sera utile. Je sais que tu en feras bon usage. »

Il noua à contrecœur l'arme tranchante à la boucle de sa ceinture, près de celle qu'il utilisait déjà. Lorsqu'il entrouvrit les lèvres afin de protester, ou bien d'articuler un semblant de remerciement – bien que les mots ne fussent aucunement –, elle l'empêcha d'émettre le moindre son, prenant la parole avant lui.

« Ils arrivent, lâcha-t-elle sobrement. Tôt ou tard elle cédera. Tu le sais tout autant que moi. »

Il s'était tourné en direction de *là-bas*, là où les couloirs de pierre étaient sombres et transpiraient d'humidité. Il s'était avancé, faisant quelques pas dans l'obscurité, espérant apercevoir une lueur d'espoir par-delà les ombres projetées. Peut-être abandonneraient-ils leur entreprise. Peut-être rentreraient-ils chez eux. Il lui tournait le dos, ne pouvait ainsi la voir. Aemillia admira sa silhouette ; elle l'avait vu grandir, s'affirmer. Il n'avait plus rien du garçon chétif et tremblant qu'elle avait rencontré sept ans plus tôt. Il était parvenu à se détacher de l'image de son père, et à s'affirmer en tant qu'individu – en tant qu'assassin. Elle n'aurait pu être plus fière de lui qu'elle ne l'était déjà, et son cœur se serra à cette pensée – elle était arrivée trop tard.

« Tu vas fuir en empruntant une des galeries souterraines. Tu prendras la sortie la plus éloignée de Bruma, et rejoindras Cheydinghal, d'accord ? Pour être sûre qu'ils ne te retrouvent pas, je provoquerai un

éboulement dans l'entrée – j'ai déjà posé les pièges. Le chemin sera bloqué, ils ne pourront jamais te suivre. Fais-moi confiance, Cicéron. »

Elle vit sa silhouette se réduire mot après mot. Ses épaules s'affaissèrent, sa tête tomba sur son torse ; il était terriblement abattu, réalisant le poids de la fatalité qui pesait sur leurs épaules. Ils étaient les derniers survivants du sanctuaire de Bruma, et seul lui avait cette chance de s'en sortir en vie.

Le rayon de soleil nitescent qui illuminait autrefois ce triste sanctuaire où régnaient de sombres relents de mort s'était terni, lui aussi englouti par les ténèbres qui jamais ne se dissiperaient. Aemillia ne put dissimuler sa désolation de le voir tant souffrir. Elle aurait tant aimé que les choses en fussent autrement. Il ne méritait pas un tel destin. Elle connaissait son passé, il s'était confié à elle un soir à la lumière de la bougie, et elle savait plus que quiconque combien cette famille lui était importante. Cette même famille qu'il avait vue dépérir, s'effondrer, s'éteindre.

Mais elle savait que l'heure était proche ; chaque seconde qui s'écoulait la rapprochait un peu plus de l'inévitable. Si seulement elle avait eu un peu plus de temps...

Au loin, les soldats du Penitus Oculatus continuaient à tambouriner, tambouriner, marquant un rythme incessant qui cognait jusqu'au plus profond de l'âme de Cicéron. Par Sithis, n'auraient-ils donc aucun salut ? Il voulait tant empoigner la main d'Aemillia et l'entraîner avec elle dans les dédales, fuir ensemble jusqu'à Cheydinghal, migrer en Bordeciel s'il le fallait ! Il ne voulait pas que leurs routes se séparassent ainsi, pas à présent.

« Cicéron ? »

Elle s'approcha de lui, sans qu'il ne la vît. Tout ce qui l'informa fut sa voix l'appelant par son prénom, douce mélodie aux notes brisées par la douloureuse émotion qui l'emplissait.

Il sentit ses bras se glisser le long de ses épaules jusqu'en haut de son torse, l'enlaçant chaudement malgré le toucher froid du plastron de cuir qu'il avait revêtu par-dessus sa tunique de lin ; il sentait le parfum de la jeune femme, mélange d'herbes, de fleurs et de terre sale, lui chatouiller les narines, mais étrangement cela ne l'enchantait pas, bien au contraire. Cela ne l'enchantait plus. Car il savait que ce serait la dernière fois qu'il pourrait le sentir.

La jeune femme ferma les yeux, espérant que cela retînt les larmes qu'elle sentait monter. À quoi bon ? Elle avait déjà cédé. Elle ne voulait pas croire que cela serait les derniers mots qu'elle lui adresserait. Et pourtant...

Elle inspira profondément, renflouant de toutes ses forces ses émotions. Il lui avait fallu du temps pour le réaliser et l'admettre, et l'avouer lui déchirait son âme.

« Je t'aime, murmura-t-elle avant de l'embrasser dans la nuque. Merci pour tout, Cicéron. »

Ses mains s'échappèrent et s'éloignèrent sans qu'il ne pût les rattraper. Cet aveu le laissa muet. Il ne sut comment répondre, mais son silence traduisait bien mieux ses pensées que des mots n'auraient pu le faire.

Elle passa près de lui, sur sa droite, et il voulut un instant lui saisir la main tandis qu'elle frôlait la sienne. Pourquoi son corps n'obéissait-il pas ? Était-ce la fatalité qui l'abattait ? Était-ce le prix qu'il leur fallait payer pour avoir voué leurs vies à Sithis ?

Tous deux savaient pertinemment qu'en dehors du sanctuaire rôdait l'ennemi. Ils l'entendaient cogner encore et encore et encore... Il fallait que l'un d'eux se sacrifiât pour que l'autre pût fuir et espérer rejoindre une nouvelle branche de leur famille, les informer de ce qui se passait.

Mais pourquoi cela devait-il être à elle de le faire ? Bien qu'elle sût depuis longtemps que sa vie prendrait fin en ces lieux, elle ne pouvait se résoudre à abandonner le dernier fil d'espoir auquel elle se raccrochait désespérément.

« *Je suis sûre que tu feras un Gardien formidable.* »

Les mots qu'elle avait murmurés ce soir-là dans les quartiers privés, sans qu'elle ne sût s'il l'avait entendue, résonnèrent douloureusement dans son esprit. Pourquoi avait-il fallu que ce fût son destin ? Avait-il encore une chance de le changer ? Elle s'en voulait de lui avoir imposé un fardeau qu'il n'avait pas désiré.

Si seulement, en ce jour de soufflegivre il y avait sept ans de cela, elle s'était opposée à sa présence ; si seulement Fa'rris et Ji'dara avaient été plus prudents ; si seulement elle avait refusé de remplir ce contrat ; si seulement ce Rougegarde n'avait commandité le meurtre du père de Cicéron Salvius, le seul qu'elle aurait tant voulu sauver...

Sans articuler le moindre son, ils se comprirent dans ce silence oppressant. Elle avança difficilement vers l'entrée de la pièce, s'éloignant un peu plus de lui, bien que son cœur lui hurlât de rejeter son destin, et de fuir à ses côtés vers Cheydinhal, ou bien ailleurs que cela. Oui, ils pouvaient peut-être encore fuir, *ensemble*...

Elle retint un rire nerveux. Fuir ? C'était une bien belle idée. Mais où iraient-ils ? Ils seraient traqués jusqu'au dernier, tel était leur destin. C'était le prix à payer pour s'être engagés sur cette voie. S'ils reniaient le serment qu'ils avaient fait, alors Sithis lui-même viendrait les chercher sur ce plan du monde, elle en avait la conviction. Et que feraient-ils ? Sa vision s'amoindrissait de jour en jour, jamais elle n'aurait eu la capacité de fuir bien longtemps. Une aveugle n'avait aucun avenir dans ce bas monde. Il valait mieux qu'elle fût morte, pour son bien à lui...

Il ne restait plus qu'eux deux dans ce maudit sanctuaire, ce n'était plus qu'une question de minutes avant que les soldats de l'Empereur ne pénétrassent dans ce qui avait été autrefois leur paisible asile. Ils mettraient à sac le sanctuaire, le pilleraient et le brûleraient jusqu'à ce qu'il n'en restât que des cendres qui seraient balayées par le vent de cette sombre journée fatidique de soirétoile.

Aemillia aurait souhaité lui faire convenablement ses adieux, et non pas lui faire cette confession qui, elle le savait, le hanterait, comme toutes les autres avant. Elle ne pouvait écouter son cœur, et pourtant... Si seulement elle pouvait faire demi-tour, lui prendre sa main droite qu'elle devinait gelée par la peur qui le gagnait un peu plus à chaque tremblement, à chaque écho de *leurs* épées déjà couvertes du sang de leurs frères et sœurs, morts en tentant de protéger leur demeure. Si seulement elle pouvait regarder une dernière fois son visage, croiser son regard, et s'enfuir avec lui...

Non, c'était son devoir que de lui assurer sa fuite. C'était son devoir de sœur, et son devoir d'aînée.

Et tous deux le savaient très bien.

C'était à lui que revenait la tâche de perpétrer leurs coutumes et de faire connaître le nom de leur famille ; il était encore jeune, comparé à elle, et bien plus résistant. Il maniait bien la dague, et voyait parfaitement de ses deux yeux tandis que ses maigres sorts et sa cécité progressive ne la mèneraient nulle part ailleurs qu'à la mort. Mais saurait-il s'échapper de la ville, et peut-être même de la province, sans

éveiller les soupçons ? Leur armure était connue, tous savaient à quoi ressemblait un membre de la Confrérie Noire. Certes ce jour-là il était vêtu de vêtements de civil mais, dès lors qu'il souhaiterait se protéger un peu plus des coups qu'il pourrait recevoir de la part de malfrats, il serait remarqué et traqué. C'était à lui de prouver que ses enseignements avaient porté leurs fruits.

À quelques pas dans son dos, Cicéron lui jeta un dernier regard. Il aurait tant voulu se plonger une dernière fois dans cet œil de la couleur de la forêt, où de nombreuses couleurs végétales se mêlaient sur quelques notes de doré, à présent voilé de gris au fil de la progression de sa cécité.

Il grava en lui la silhouette de la jeune femme, se jurant de ne jamais l'oublier. Il se jura de ne jamais la remplacer. Il se jura qu'il se remémorerait chaque jour ses dernières paroles qui l'avaient si profondément chamboulé. Il se jura qu'aucune autre ne gagnerait la place qu'elle laisserait vacante une fois qu'il aurait emprunté le dédale de galeries souterraines.

Pas même la Mère de la nuit ne deviendrait aussi importante que la femme qui, quelques jours auparavant, dissimulait à peine en sa présence l'amulette de Mara qu'elle portait à son cou. S'il avait été moins aveugle, peut-être aurait-il compris qu'elle s'adressait à lui ? Il avait longuement voulu y croire. Triste ironie. Si seulement il avait été plus téméraire...

Il voulut l'appeler une dernière fois par son doux prénom, mais se ravisa. Cela ne ferait que rendre la séparation plus douloureuse.

Il inspira, puis expira. Ses jambes le menèrent contre son gré vers l'entrée de la galerie souterraine aux nombreux chemins où il s'était si souvent perdu dans ses premiers jours.

Sans même faire ses adieux, bien trop écrasé par le destin qui pesait sur lui, il posa pour la dernière fois ses yeux sur la femme qui, elle aussi, retenait ses larmes et luttait pour ne pas se dérober à ses obligations. Il serra dans sa main l'anneau qu'il lui avait offert à son anniversaire, un peu moins de six ans auparavant, et se dirigea vers les tunnels secrets.

Lorsqu'il se retrouva seul dans les veines de la terre, il essuya du revers de la manche les larmes qui coulaient le long de ses joues salies

par la terre et le sang. Le bruit d'un éboulement lui parvint, résonnant à travers les dédales. La fin approchait.

Il le savait déjà lorsqu'il s'était engagé dans la Confrérie Noire ; ici il n'y avait aucune place pour les sentiments, quels qu'ils fussent.

Il le savait très bien.

Alors pourquoi son cœur était-il autant brisé... ?

Un simple assassin

18 de soirétoile, 4E 186

Alors que j'entame cette nouvelle étape de ma vie, j'ai décidé de tenir enfin un journal de bord. Il s'est passé tellement de choses jusqu'ici, tant au sein de la Confrérie elle-même qu'au-dehors. Quand je pense qu'il ne semble subsister aucune trace de ce qui s'est passé, cela me semble être un affront à Sithis lui-même et c'est pour cette raison que j'ai à cœur de combler cette lacune.

Oui, la Confrérie Noire possède ses propres scribes et chroniqueurs, mais leur tâche consiste à consigner les événements importants pour l'organisation dans son ensemble. Considérez le présent ouvrage comme le journal personnel d'un homme, humble assassin ayant juré de mettre son bras et sa vie au service de la Confrérie Noire.

23 de soirétoile, 4E 186

Je suis arrivé sain et sauf au Sanctuaire de Cheydinhal où Rasha et les autres m'ont reçu à bras ouverts. Forcé m'est de reconnaître que l'accueil et le soutien de ma nouvelle famille sont des plus chaleureux. Ce Sanctuaire connaît peut-être la souffrance et la douleur, les fantômes de la Purification hantant toujours ses murs, mais qui d'autre aurait pu comprendre à ce point la peine d'un frère qui a perdu son foyer et son cœur ? Qui mieux peut reconforter un homme dont le Sanctuaire n'est plus ? Le Sanctuaire de Bruma a peut-être disparu, mais mes chers frères et sœurs peupleront mes rêves à jamais, tout comme leurs âmes vivent pour toujours aux côtés de notre Père révééré.

Cela faisait quatre mois que le sanctuaire de Bruma avait cédé face au Penitus Oculatus.

Quatre mois que toute la famille qui y résidait avait sauvagement été massacrée par ces êtres infâmes qui n'avaient d'humain que l'apparence.

Quatre mois que Cicéron se réveillait en sursaut la nuit, s'extirpant douloureusement de ce cauchemar qu'il voyait encore et encore. L'image de Livius mourant devant lui, le corps tacheté de son propre sang que nul ne pouvait faire cesser de couler, et celle d'Aemillia qui retenait ses larmes avant de s'éloigner peu à peu, jusqu'à disparaître... Lorsqu'il ne s'agissait pas de ces visages, le tonnerre des éboulements assourdissants résonnait à ses oreilles, et l'éveillait dans un sursaut et, quelquefois, dans un cri de terreur.

Il s'était juré de ne pas délaissier leur mémoire, de n'oublier aucun d'entre eux. Et ce journal qu'il gardait sous sa couche lui suffisait pour mettre de côté la douleur, jusqu'à la prochaine crise. Il n'avait rien eu à consigner depuis tout ce temps, seules ces deux entrées y étaient inscrites, et l'encre s'était asséchée depuis lors. Tout comme le passé de la Confrérie que le Penitus Oculatus avait écrit à Bruma. Il ne pouvait plus rien y faire.

« Tout va bien ? »

La voix de Rasha le tira de ses pensées alors que son regard fatigué se perdait dans le vague, son corps las assis sur un pauvre tabouret rongé par le temps et l'usage. La trace des postérieurs qui s'y étaient installés se dessinait sur le bois qui avait perdu de sa superbe, de même que cette famille maudite à laquelle il appartenait et qu'il avait juré de servir de sa lame.

« Oui, bien sûr. Je suis juste un peu fatigué, mentit-il sans croire à ses propres paroles.

— Tu ferais mieux de te remettre vite d'aplomb. Voilà pour toi. »

Le Khajiit lui lança un bout de parchemin enroulé sur lui-même, qui lui tomba mollement sur les genoux. Le contact entre la feuille froissée par le voyage et le cuir de sa tenue émit un petit bruit, presque inaudible, comme une plainte ou une lamentation qu'il fallait taire. Il le déroula machinalement, pour lire ce que l'Oreille Noire avait inscrit dessus ; un énième meurtre commandité, dont il avait visiblement la charge puisque c'était à lui qu'on avait remis l'ordre. La personne qui avait

pris contact avec la Confrérie Noire par ses prières n'était autre qu'un des employés du manoir qui se dressait fièrement dans le quartier sud-ouest de la ville, bien protégé par les remparts. Il fallait alors à Cicéron se rendre dans l'auberge du pont de Cheydinghal, juste à l'entrée ouest de la ville, afin de prendre contact avec le commanditaire et ainsi connaître le nom de la cible, et toucher le paiement. Cela rappela bon nombre de souvenirs à l'assassin Impérial, certains moins agréables que d'autres, tandis qu'il poussait la lourde porte de bois pour y pénétrer.

L'odeur du bois brûlant au cœur de l'âtre se mêlait aux effluves d'alcool et de nourriture qui provenaient de la cuisine. Comme à son habitude, le tavernier nettoyait une chope de métal en attendant qu'un client vînt commander quelque chose. Derrière son comptoir, il gardait plusieurs bouteilles prêtes à être débouchées et servies, ainsi qu'une lourde bourse pleine de septims. Cicéron repensa à la sienne, qui commençait à être plus remplie d'air que de pièces ; ce contrat pourrait lui permettre de renflouer ses caisses, une fois la taxe reversée à la famille pour l'entretien du sanctuaire. Cette scène, il l'avait vécue de nombreuses fois, et ne parvenait toujours pas à s'y faire. Depuis ce jour de sombreciel, à peine cinq mois auparavant, il n'était plus aussi enclin à s'y rendre, détestant de plus en plus les lieux remplis de personnes extérieures à la famille, qui étaient tout autant d'ennemis que de menaces pour elle.

L'assassin chercha du coin de l'œil le commanditaire. Il n'y avait que des hommes de race humaine dans les environs, tous Impériaux ou presque, et les mots écrits sur le parchemin s'étant contentés du minimum, il lui était fort difficile d'identifier celui avec qui il avait affaire. Il posa ses yeux sombres sur chaque visage qu'il lui était possible d'identifier, et face à son incapacité à trouver le bon, il alla demander un peu d'hydromel au tavernier. Assis à une table afin de boire tranquillement, dans le vain espoir de pouvoir noyer quelques souvenirs désagréables, il fut interpellé par un individu entre deux âges, à la barbe brune parcourue de traits blanchis par la vieillesse, et de profondes rides creusant son visage aux traits pourtant encore jeunes.

« C'est vous qui avez fait appel ? lâcha Cicéron avant de boire une nouvelle gorgée ; la boisson tiède était amère, sûrement à cause des souvenirs qu'il liait à ce goût qu'il avait autrefois tant adoré.

— Vous devez m'aider. Je vous donnerai tout ce que j'ai. Je vous implore...

— C'est bon, pas besoin de pleurer, grommela-t-il en faisant un bref signe de la main à son interlocuteur, à la fois pour le faire taire et pour l'inviter à s'asseoir afin de mieux discuter. Je m'en charge. Dites-moi juste qui est la cible.

— La baronne Hadriana, souffla l'homme en jetant autour de lui des regards inquiets, terrorisé à l'idée qu'on l'eût suivi et qu'on l'espionnât. Voilà tout ce que j'ai. S'il vous plaît, tuez-la. N'importe comment, je m'en fiche, faites ce que vous pouvez. Oh, misère...

— La *baronne*, vraiment ? — Cicéron manqua de s'étouffer sous la surprise. — Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous faire ? »

Silence. Le commanditaire souhaitait garder ses raisons secrètes. Sans chercher plus loin, il haussa les épaules.

« Bah, les affaires sont les affaires. Vous avez vos raisons, j'ai les miennes. Le contrat sera honoré », conclut-il en se saisissant de la bourse en cuir de vache et en l'attachant à sa ceinture.

L'homme repartit, et Cicéron en fit de même, prenant la direction du fameux manoir où résidait la future victime dont le sang abreuverait bientôt sa lame. Il faisait encore un peu jour, si bien qu'il pouvait aisément profiter de la tombée de la nuit, et du crépuscule gagnant petit à petit Cheydinghal et ses alentours, pour user de discrétion et remplir son contrat.

La bâtisse était impressionnante et saisissait l'œil dès lors que sa silhouette se dessinait entre les remparts ; pour peu, elle aurait fait de l'ombre à la famille de dignitaires qui dirigeait la ville. On racontait qu'elle avait été achetée par un voyageur inconnu dont on ignorait presque tout, il y avait de ça près de deux cents ans. Puis il s'était complètement évanoui dans la nature, sûrement à cause de la crise d'Oblivion qui avait ravagé Cyrodiil à cette époque, et une riche famille avait fait l'acquisition de la demeure auprès du comte de Cheydinghal de l'époque – aussi connu sous le nom d'Andel Indarys –, la rendant encore plus luxueuse que ce qu'elle n'avait été auparavant. La famille en question était celle dont descendait la baronne Hadriana, la famille Chenius. Richesses et opulences se faisaient savoir dès lors que l'on apercevait leur manoir qui ne perdait de sa superbe d'années en années. Pourquoi diable vivre en plein jour, à la vue de tous, lorsque

l'obscurité et le secret du sanctuaire pouvaient amplement suffire ? Cicéron se le demandait, et ne parvenait à comprendre ce besoin qui animait les nobles de devoir autant s'afficher.

Aidé par la discrétion que lui permettait sa tenue de cuir, qui limitait les bruits de frottement à chacun de ses mouvements, l'assassin se fraya silencieusement un chemin jusqu'à l'étage. Personne ne rôdait dans les environs, à part lui-même, si bien qu'il s'était permis d'opter pour la manière la plus téméraire de faire, en plantant ses doigts et la pointe de ses chausses dans les maigres interstices séparant les pierres des murs extérieurs. Il misa tout sur une fenêtre mal verrouillée qui se retrouva être sa porte d'entrée dans la demeure, en l'enfonçant d'un coup de poing dans le cadre. En deux temps et trois mouvements, il s'était parfaitement infiltré dans le domaine de sa cible, à l'insu de tous.

La baronne ne fut pas bien difficile à trouver. Elle était, il fallait se l'avouer, plutôt imbue d'elle-même, et ne ratait pas la moindre occasion de se mettre en valeur et en avant, au détriment des autres invités aux soirées mondaines réunissant les nobles de la région ou de la province. Cicéron en avait entendu parler, et rarement en bien, au détour de rumeurs dans les tavernes ou dans les rues. On y racontait que sa fille était vouée à devenir le même genre de personne, d'autant que le père était absent, apparemment au service de la garde de l'Empereur – bien que l'assassin ignorât tout de son poste et statut – et très souvent mobilisé à la cité impériale pour affaires.

Avec tout ceci, et un caractère particulièrement excentrique, la baronne passait le plus clair de son temps à se pomponner et s'admirer dans sa chambre privée, face à son immense miroir qui, pourtant, ne pouvait rendre son reflet entier à cause de sa forte corpulence, signe ostensible d'une aisance et d'une richesse lui permettant de se nourrir des aliments les plus riches et chers. Elle était, elle aussi, une Impériale de sang pur, et en était particulièrement fière ; c'était d'ailleurs un des sujets de vantardise dont elle n'avait cessé de relancer lors des dites soirées, au détriment des hybrides ou des représentants des autres ethnies. *Quelle femme pitoyable*, se dit-il en l'espionnant à travers la mince ouverture de la porte de sa chambre, où elle s'adonnait à son activité favorite.

Il sortit sa dague d'ébonite – *celle d'Aemillia* ; à cette pensée ses doigts tremblèrent légèrement – et pénétra doucement dans la pièce à la lumière tamisée, le crépuscule s'étouffant à travers les rideaux tirés

devant la fenêtre. Un parfum de fleurs, rose et lavande, s'était suspendu dans les airs, et emplissait ses narines à chaque inspiration jusqu'à devenir suffocant. Un bouquet carmin trônait sur la table de chevet, et une fiole de parfum de verre translucide sur la commode. La baronne s'en arrosait allègrement, quelques gouttes par ici, quelques gouttes par là, dans un rire désagréable, qui sonnait hautain et méprisant aux oreilles de l'assassin. Il avait toujours détesté les individus de pouvoir. Dès lors que l'un lui était supérieur, un ressentiment naissait dans son cœur. Cela avait commencé avec son père biologique, et la baronne n'était aucune exception. Seule la Famille était différente, car elle l'avait accepté et accueilli, et elle le respectait.

Le mouvement fut rapide, et plus qu'efficace. En un coup de poignet, la gorge de la femme se retrouva nettement tranchée en deux et, si elle n'avait pas porté cette immonde robe teintée de couleurs vives peu naturelles, le parquet de la pièce aurait été repeint d'un magnifique rouge écarlate. Elle n'avait pas poussé le moindre cri – ni de surprise ni de douleur – et s'était laissée tomber dans ses bras, avec toute la grâce dont pouvait faire preuve une femme de son statut. Il la porta délicatement jusqu'à son lit, du mieux qu'il pouvait, où il la coucha et la recouvrit d'un drap masquant son méfait. Le crime sera long à être découvert, c'en était pour le mieux. Il essuya prestement sa lame à l'aide d'un mouchoir qui traînait là, et qu'il s'empressa de dissimuler avec le corps, avant de ranger son arme à sa place, contre sa cuisse. Jetant un dernier regard sur son méfait, satisfait par sa discrétion et ses manières professionnelles, il tourna les talons et referma la porte en silence derrière son passage.

Ce n'est pas pour autant que l'Impérial pût repartir de suite ; il fut pris en flagrant délit d'intrusion chez autrui par une bonne qui passait par là. Peut-être souhaitait-elle s'entretenir avec la baronne pour quelque affaire. Il ne le saurait jamais. Avant même qu'elle ne poussât le moindre cri irritant pouvant alerter gardes et autres membres du personnel, il lui planta sauvagement sa lame en plein cœur. Le liquide sombre et poisseux fut projeté sur son armure de cuir, ainsi que sur son visage, alors qu'il la retirait des chairs mollassonnes de sa poitrine. Elle tomba dans un bruit atone, seule sa tête fit un vacarme désagréable en se cognant dans un meuble de bois avant de toucher le sol.

Cicéron pesta à demi-mot. Il détestait les imprévus – il les abhorrait. Son beau crime ne passerait pas inaperçu. Il fallait s'échapper, et vite.

Sinon, ces deux femmes ne seraient pas les seules à se faire tuer en ce jour d'ondepluie.

Empruntant la même fenêtre qu'à l'arrivée, sans réellement prendre le temps de dissimuler son passage, il se laissa glisser le long des pierres. Atterrissant sur l'herbe sans un bruit, il repartit en direction du sanctuaire, et se faufila à travers l'entrée secrète qui le ramena chez lui en un rien de temps.

Ce soir-là, il inscrivit une énième entrée dans son journal, sans trop s'étendre.

1 d'ondepluie, 4E 187

*J'ai honoré le contrat de la baronne, elle a eu une belle mort.
Sa femme de chambre a eu moins de chance.*

Incapable de trouver le sommeil après avoir rédigé ces quelques mots, perdu dans une insomnie entrecoupée de moments de vide où son esprit se perdait dans un fil de pensées trop fin pour être suivi, Cicéron se permit une promenade nocturne. Un vieil adage disait que le coupable revenait toujours sur les lieux du crime, et ce fut malheureusement son cas. Vêtu en civil, sans son armure carmin d'assassin, nul ne put faire le rapprochement entre cet Impérial banal aux cheveux roux salis par la poussière et le crime odieux qui avait été commis plus tôt dans la journée. Des gardes l'interrompirent, mais l'air ignorant qu'il afficha les dissuada de l'importuner davantage. Une honteuse satisfaction le gagnait ; il jouait si savamment avec ses masques qu'il s'en effrayait lui-même.

Il longea la berge de la rivière dont les remous paisibles étaient limités par son entrave due aux remparts. L'Impérial interrompit sa traversée du pont pour se pencher par-dessus la rambarde boisée de ce dernier, et ainsi observer le reflet des lunes projetées sur l'étendue ondulante doucement. À Bruma, ils n'avaient ni rivière ni mer dans lesquelles contempler le reflet des astres la nuit ; Cheydinhal était plus agréable au moins pour cette chance qu'elle lui offrait. Retournerait-il un jour dans sa ville natale ? Elle lui manquerait presque, si seulement il pouvait oublier la violence avec laquelle il avait dû la quitter sans lui faire ses adieux. Mais parlait-il seulement encore de la ville en pensant cela ?

La brise qui secoua ses cheveux mi-longs vint caresser dans le même temps sa nuque, comme le signe affectueux d'une vieille amie qui le retrouvait enfin après l'avoir tant attendu ou cherché. Elle l'embrassa affectueusement, le berçant dans ses bras éthérés refroidis par la fraîcheur de la nuit à travers laquelle elle se promenait elle aussi. Il se laissa aller à un moment d'émotion, une grimace de douleur plissant les traits de son visage alors qu'il repensait à *cette* scène. Oh, comme les regrets l'assaillaient ! Si seulement il avait trouvé une issue favorable pour tous face à ce déplaisant destin...

Un bruit de clapotis insistants parvint à ses oreilles, l'arrachant de cette rêverie qui l'avait coupé du monde pendant ce qui avait semblé une éternité. Combien de temps était-il resté là, perdu dans le vide, ignorant de ses environs ? Rouvrant les yeux, il chercha l'origine de ce son. Là, sous le pont, une forme s'agitait dans l'eau, ou plutôt, *se débattait*. Cela ne ressemblait pas à un animal ni à un humain adulte. Un enfant, peut-être ?

Sachant l'eau plutôt profonde dans ce lit dompté, il se jeta la tête la première dans le cours glacé, et nagea à toute vitesse jusqu'à la pauvre victime qui commençait à abandonner sa lutte. Il n'avait pas réfléchi, c'était presque par instinct qu'il avait réagi. Après tout, n'aurait-elle pas fait la même chose dans cette situation ? Elle, qu'il estimait tant, qu'il adorait tant, n'aurait-elle pas sauté dans l'eau pour secourir une créature en danger qui s'y noyait ?

« Accroche-toi ! » hurla-t-il à son attention, bien qu'il ne sût s'il avait été entendu par-delà le vacarme de la rivière.

Cicéron attrapa du mieux qu'il put le petit corps, et le serra contre son torse, refusant de le lâcher sous aucun prétexte. De sa main libre, il battit l'eau afin de se glisser jusqu'au pied de la grande chapelle d'Arkay, voisine du sanctuaire de la Confrérie Noire. L'immense édifice austère projetait son ombre aux alentours. Il déposa doucement ce qu'il identifia comme une enfant contre le lit d'herbe, et, collant son oreille sur la poitrine, écouta le cœur qui battait à en rompre. Tout allait bien, elle était seulement sonnée et déboussolée. Cette constatation rassurante lui permit de souffler, et il s'agenouilla près d'elle, gardant ses yeux rivés sur son visage qui ne reprenait pas de couleurs. Il n'eut pas à attendre longtemps pour qu'elle toussât et reprît sa respiration en haletant, épuisée par ce qui venait de se passer. Sans montrer le

moindre signe d'inquiétude en constatant un visage inconnu, elle s'assit difficilement sur son séant, et releva les yeux vers lui.

« Merci, monsieur, souffla-t-elle alors timidement en triturant une mèche de ses cheveux trempés dont s'écoulaient des torrents d'eau.

— Qu'est-ce que tu faisais là ? gronda-t-il sans vraiment le vouloir. Pourquoi tu te promènes dans la rivière Corbolo à cette heure-là ? »

La petite baissa la tête, honteusement. Sa chevelure brun foncé lui tomba sur le visage, et dégoulinait toujours d'épaisses gouttes, sans parler de sa robe dans le même état déplorable. Elle devait être frigorifiée, constata-t-il alors tandis qu'une légère brise souffla sur eux. Ses dents commençaient à claquer, mais était-ce à cause du froid, ou bien à cause des larmes qui coulaient le long de ses joues ?

« Ma maman est morte, pleura-t-elle, sa voix formant une plainte qui s'étouffa dans la nuit. Elle dormait dans son lit et on est venu la tuer.

— Je vois », grommela Cicéron, impassible, détournant le regard vers le pont où il se tenait quelques instants plus tôt.

Il s'était renfrogné, avec le temps. La réalisation en était dure. Il était plus hostile envers les autres, plus renfermé sur lui-même. Le dialogue se faisait difficilement, il préférait fuir plutôt qu'affronter. Et il n'avait que faire des problèmes des gens « d'en-haut », ceux qui insultaient la Famille en public mais l'appelaient dès qu'ils s'enfermaient chez eux. Si ses anciens compagnons avaient pu voir ce qu'il était devenu, ils n'auraient su le reconnaître. Cette amère constatation lui serra le cœur, une fois de plus. Fut un temps, il n'aurait su rester insensible face à cette enfant qui venait de perdre un parent. Mais aujourd'hui, plus rien n'importait, si ce n'était sa famille maudite. Comme cela était étrange, il n'avait qu'un quart de siècle et pourtant haïssait le monde entier comme s'il en avait le triple. Il se surprenait presque à avoir bravé le froid nocturne pour sauver cet enfant qui, d'ailleurs, semblait vivre à peu de choses près la même situation que lui autrefois.

« Tu n'as pas de père ?

— Papa est à la capitale, renifla-t-elle en se reprenant peu à peu. Avant de partir, il m'a dit qu'il reviendrait vite. Ça fait trois mois qu'il y est, et on n'a pas de nouvelles. Il a dû m'oublier...

— C'est bien un père. Le mien était un bon à rien aussi. Et il s'est fait tuer. Il n'a eu que ce qu'il méritait. »

Pourquoi se confiait-il, qui plus était à une *gamine* ? Il l'ignorait. D'autant plus qu'il déformait la réalité – parler de lui comme d'un bon à rien était bien trop léger à son goût. Mais quelque part, et aussi étrange que cela pût paraître, cela l'apaisait. L'enfant paraissait pure, dénuée de tout sentiment négatif – elle semblait avoir vécu dans un confort chaleureux et entouré par une famille aimante. Tout son contraire, en soi. Une idée germa dans son esprit, comme une manière de repayer sa mentor pour tout ce qu'elle avait fait pour lui. Après tout, n'était-il pas lui-même entré dans la famille suite à l'assassinat de son dernier parent ? Quelque part, il se haïssait de vouloir pervertir cette fillette, comme si cette simple décision lui coûterait très cher à l'avenir.

« Comment tu t'appelles ? demanda-t-il presque gentiment – une attitude qu'il avait presque oubliée et qui lui semblait à présent peu naturelle – en souriant légèrement à l'enfant.

— Aemillia, répondit la petite fille, ses yeux semblables à deux émeraudes luisant sous le clair de lune. Octavia disait que c'était pour que je sois très maligne qu'on m'a appelée comme ça. »

Cicéron se figea. Ses yeux fixaient le visage pâle de l'enfant sans s'en détourner. C'était un prénom courant en Cyrodiil certes, mais, par Sithis, pourquoi fallait-il que cette petite le portât elle aussi ? De tous les noms, c'était celui qu'il avait le moins envie d'entendre ailleurs que dans ses souvenirs. À chacune de ses évocations, il revoyait le visage de sa défunte mentor, son tendre sourire alors qu'elle cachait sa douleur lors des mauvais jours, son œil aveugle fixant le vide lorsqu'elle se perdait dans ses pensées...

Elle aurait fêté son vingt-neuvième anniversaire en primétoile, si seulement elle n'avait pas été massacrée par ces monstres du Penitus Oculatus. Sa voix tremblante résonnait encore en Cicéron tandis que leurs adieux se projetaient dans son esprit. Un frisson parcourut le corps du jeune homme –, il savait que ça n'était pas seulement la fraîcheur de la nuit sur son corps trempé.

« J'ai eu dix ans le mois dernier, sourit la gamine. Je suis une grande fille, maintenant. »

La respiration du jeune homme s'emballa ; sa poitrine se leva et s'abaissa rapidement, tandis qu'il se retrouva incapable d'inspirer et d'expirer convenablement. Ses mains tremblaient violemment, c'était à peine s'il pouvait les bouger, et une sensation de nausée lui prit la

gorge alors qu'elle s'asséchait. *Par Sithis*, implora-t-il en silence, *pas encore...*

Il voulut porter la main droite à son cou, où pendait l'anneau d'or d'Aemillia. Il le gardait sous la forme d'un pendentif, accroché à une chaîne, et c'était pour lui un véritable porte-bonheur, un malheureux grigri qui le rassurait lorsque survenaient des crises de panique, bien trop fréquentes depuis ce terrible jour de sombreciel. Mais sa main ne toucha que du vide ; seule sa peau refroidie par l'eau et la brise, ainsi que les vêtements de coton trempés, vinrent à la rencontre de ses doigts abîmés par le manche de sa dague d'ébonite. La peur le saisit de plus belle, et il manqua de hurler ; aucun son ne franchit ses lèvres.

« *Ma bague...* » parvint-il finalement à souffler d'une voix fébrile.

Il avait perdu la bague. Il avait *perdu* la bague ! Par Sithis, c'était le pire scénario possible ! Le sol se déroba sous ses genoux fatigués, et il tomba sur son séant, le visage livide.

« Ça va pas ? » demanda la fillette.

Sa voix lui parut irritante alors qu'elle faisait simplement preuve de gentillesse à son égard. La soudaine envie de la frapper pour la faire taire et la punir – *c'était de sa faute s'il avait perdu le bijou !* – se fit violente, mais son honneur le rappela à l'ordre. Partagé entre le désir de fuir cette nuit oppressante et son émissaire de malheur, et celle de retourner s'enfoncer dans les profondeurs de la rivière Corbolo pour tenter de remettre la main sur son précieux pendentif, il ne put qu'enfoncer son visage dans ses mains, impuissant. Si ses larmes ne s'étaient pas taries en ce funeste jour, peut-être aurait-il pu pleurer sa perte. C'était comme s'il l'avait abandonnée une seconde fois...

« À cause de toi, j'ai perdu quelque chose de très précieux, lâcha-t-il finalement d'un air renfrogné après avoir repris le contrôle des émotions et du chaos qui l'assaillaient. Tu vas devoir travailler pour moi pour me rembourser. Viens. »

Sa décision avait été prise, et il ne reviendrait pas dessus. Il se leva, sans dire le moindre mot de plus, et passa dans l'ombre de la grande chapelle, jusqu'à atteindre la petite trappe située à l'arrière de la maison abandonnée, sous laquelle avait été creusé le sanctuaire plusieurs siècles avant. La gamine le suivit docilement, sans broncher, retenant jusqu'à ses tremblements frigorifiés et ses reniflements. Le seul bruit

qui laissait comprendre qu'il y avait de la vie dans la nuit fut celui de leurs pas trempés sur l'herbe.

La chaleur des torches et de l'âtre leur apporta le réconfort tant désiré. Cicéron ignora les regards de ses frères et sœurs restés là à veiller – certains Argoniens ne parvenaient à dormir la nuit, visiblement – et offrit quelques linges à l'enfant pour qu'elle épongeât l'eau qui ruisselait encore de ses vêtements et cheveux. Il l'abandonna un instant pour aller troquer sa propre tenue, et en vêtir une plus agréable – à savoir, l'armure d'assassin, dans laquelle il se sentait toujours parfaitement à l'aise – et, face à ses cheveux trempés qui mettraient bien trop de temps à sécher, lui qui détestait sentir leur humidité dans sa nuque, les noua rapidement en un chignon fait à la va-vite, qui suffirait amplement pour l'instant. Avant de revenir vers la petite, il profita de son détour par les quartiers pour fouiller dans un vieux coffre un peu poussiéreux, duquel il tira quelques vêtements qui avaient appartenu à un ancien membre, un Bosmer qui avait été recueilli lorsqu'il était encore petit, d'après ce qu'il avait entendu dire. Il se dit en les trouvant que cela ferait l'affaire, jugeant la taille de l'enfant et celle des vêtements, et alla les porter à la fillette. Elle le remercia poliment, et partit se cacher derrière un pilier, dans l'obscurité de la pièce, pour se changer loin des regards.

« Tiens, mange, fit-il en lui tendant un bol plein à ras bord de la soupe de légumes qu'on gardait au chaud sur l'âtre rougeoyant lorsqu'elle revint timidement vers lui. Et assieds-toi là, ajouta-t-il en lui montrant une chaise en bois qu'un frère avait abandonnée au coin du feu avant de regagner son lit. Tu vas rester ici ce soir, et on verra avec les autres ce qu'on fera de toi demain. Si tu peux rester, tant mieux pour toi. Sinon, je ne réponds pas de leurs actes. »

Elle acquiesça, et but tranquillement la soupe. Elle en redemanda même un bol, ce qu'il ne put lui refuser. Elle semblait si pure et innocente, cela se voyait tant sur son visage fin et si pâle. Était-ce ce à quoi aurait pu ressembler « son » Aemillia si elle n'avait pas perdu ses parents dans cette attaque de brigands ? Et voulait-il réellement corrompre cet enfant ? Elle ne comprenait sûrement rien de ce qui lui arrivait... N'était-ce pas odieux de sa part de l'incomber de cet avenir lourd et marginal qui l'attendait si elle suivait ses pas ?

Ses pensées s'éparpillaient, se posant parfois sur la silhouette naïve de cette enfant, et à d'autres occasions s'envolaient pour retrouver la

jeune femme qu'il avait tant appréciée – à défaut d'employer ce mot déchirant auquel il refusait de songer – de son vivant. Pourquoi Sithis avait-il permis cela ? N'aurait-il vraiment pas pu les aider et les protéger de cet odieux massacre ? Ils n'avaient pu rendre les derniers honneurs à ses frères et sœurs massacrés ce jour-là ; il leur serait impossible d'être renvoyés sous la forme de fantômes afin de guider les générations futures...

L'odeur du sang qui coulait à flots dans ses souvenirs vint l'assaillir, et lui donna la nausée. Voilà que les cauchemars le prenaient même en plein éveil. Dire qu'il ne supportait déjà plus de les voir l'assaillir chaque nuit. Par Sithis, ne trouverait-il donc jamais le repos ? Il maudit sa condition de pauvre mortel soumis aux désirs des divinités et du Temps lui-même.

Aussi étrange que cela pût paraître, il s'endormit contre le dossier de la chaise, le feu réchauffant doucement son corps. Épuisé par cette soirée dont il se serait bien passé des émotions, il avait fini par chasser l'insomnie et trouver un semblant de repos.

Et au réveil, la petite avait disparu. Ne restait d'elle que ses vêtements à demi séchés roulés en boule et laissés à même le sol de pierre, et le bol de soupe dans lequel elle avait dîné, abandonné sur le bois d'une chaise. Pas un vestige de plus de son passage dans le sanctuaire, si ce n'était l'amertume qui emplissait la gorge de Cicéron alors qu'il réalisait le danger qu'il faisait ainsi courir à sa famille. L'angoisse le saisit aussi soudainement qu'il ne se releva pour sortir à toute vitesse du repaire des assassins. Devant lui, la trappe avait été mal refermée, signe que la petite était passée par là, et avait fait de son mieux pour dissimuler ses traces. *Que Sithis me pardonne*, songea le jeune homme, se jurant de tuer quiconque aurait entendu cette gamine parler du sanctuaire, ainsi que cette petite qui ne savait obéir et attendre dans un coin.

Il rechigna à interroger les quelques passants qu'il croisa – l'aube pointait à peine le bout de son nez au-delà des collines voisines – et se lança à la recherche de l'enfant. Où diable avait-elle bien pu s'en aller ? Instinctivement, il se dirigea vers les bords de la rivière, près de la chapelle d'Arkay. Le coupable revenait toujours sur les lieux du crime, après tout. Et là, presque de manière inespérée, il aperçut la fine silhouette juvénile qui, tour à tour, plongeait dans l'eau sombre, avant

de ressortir la tête pour reprendre sa respiration, et de recommencer son petit manège.

« *AEMILLIA* ! hurla-t-il à pleins poumons, ignorant les regards interrogateurs des passants matinaux et l'inquiétude qui serrait son cœur. Sors de là ! »

Elle tourna la tête vers lui, ses bras battant doucement la surface afin de flotter sans trop se fatiguer, avant d'afficher un large sourire ravi. Elle esquissa même un signe de la main. Puis, sans répondre, elle enfonça de nouveau son visage aux joues rougies par le froid dans la rivière.

Combien de temps dura son petit manège ? Bien trop aux yeux de Cicéron, qui n'y tint plus et se précipita vers elle. L'eau vint percuter son armure avec fracas, les gouttelettes giclant çà et là lui arrosaient le visage, et avant même qu'il n'eût à plonger pour la rattraper – et lui éviter une fois de plus la noyade, certainement – elle ressortit de l'eau une dernière fois, poussant un cri de victoire.

« Je l'ai ! Je l'ai ! » chantait-elle en revenant vers lui tranquillement à coups de mouvement de brasse.

Elle sortit de l'eau, aussi trempée jusqu'aux os que la nuit précédente, et se jeta sur lui en sautillant dans tous les sens. Elle était si excitée, si enjouée, il était difficile de lui en vouloir. Mais la panique qui animait Cicéron l'empêchait de partager sa gaieté. Il lui en voulait, terriblement, pour le tort qu'elle lui avait causé.

« Qu'est-ce qui t'a pris ! ? gronda-t-il bien plus fort qu'il ne l'aurait souhaité. Tu n'avais pas le droit de sortir ! Et qu'est-ce que tu foutais dans l'eau ? Tu voulais te noyer, comme hier ? Si tu tiens si peu à la vie, il fallait me prévenir ! »

Aemillia – par Sithis, il ne parvenait à se faire à cette idée – baissa honteusement la tête, et semblait triturer nerveusement quelque chose entre ses doigts. Une enfant que l'on grondait, comme toute autre. Cicéron se souvenait que lui-même, étant petit, avait tendance à réagir comme cela sous les invectives de son père. Sur le moment, il trouva qu'il lui ressemblait, qu'il était devenu comme cet homme qu'il avait tant haï, et cette idée lui fut détestable, insupportable – il ne pouvait le tolérer. L'éclat de l'objet qu'elle gardait dans le creux de ses mains le ramena à l'instant présent, annihilant la haine qui grondait dans sa

gorge, et, lorsqu'il remarqua cet étincellement, il ordonna à l'enfant de lui tendre ce qu'elle gardait si précieusement.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut ce petit éclat de lumière dorée reflétant un rayon de soleil. L'anneau qu'il avait offert à sa mentor pour son anniversaire était là, au creux de sa paume, et luisait comme s'il voulait exprimer toute sa joie d'avoir été tiré du fond vaseux du fleuve.

« Vous aviez l'air d'y tenir, murmura-t-elle. Alors je devais vous la rendre. C'est à cause de moi que vous l'avez perdue hier, monsieur. Octavia m'a toujours dit que, si je le pouvais, je devais réparer mes erreurs, et le mal que j'ai fait aux autres personnes... »

— Ne me refais plus jamais ça, souffla l'Impérial sans savoir s'il devait poser sa main sur l'épaule ou la tête de la gamine ou juste la garder dans sa poche. Viens, on rentre. »

Il récupéra l'anneau, et le serra de toutes ses forces au creux de sa paume. Sa chaleur irradiait, et le rassurait – quel soulagement de le savoir à nouveau en sa possession. Il ne se le serait jamais pardonné. Et il devait admettre avoir du mal à remercier la petite pour son dévouement. Si elle restait aussi fidèle envers sa famille, alors peut-être ferait-elle un excellent assassin, le plus redoutable et le plus à même d'agir pour leur bien à tous. Elle le suivait, sans un mot, exactement comme la veille, à la différence que cette fois-ci un large sourire illuminait son visage trempé. Elle était ravie d'avoir pu aider, et réparer sa faute envers cet étrange adulte qui lui semblait si bizarre.

« Comment vous vous appelez, monsieur ? demanda-t-elle finalement alors qu'il soulevait la trappe menant au passage secret qui les ramènerait au sanctuaire.

— Cicéron, grommela-t-il. Sois sage, et tais-toi maintenant. Tu vas devoir m'obéir pour survivre.

— C'est quoi votre travail, monsieur Cicéron ? »

Il la regarda fixement, un mélange de curiosité et de fatigue dans les yeux. Elle était suspendue à ses lèvres, impatiente d'en savoir plus sur l'homme qui l'avait sauvée – bien qu'il ignorât toujours par quel moyen elle s'était mise dans cette situation – et guettait sa réponse. Elle était décidément une fillette très expressive et, même s'il le refusait, il commençait à s'attacher à elle. Oh, il savait qu'il regretterait amèrement ses actes, mais il ne pouvait plus faire demi-tour désormais.

Il se demanda un instant, à l'observer, comment aurait agi Aemillia à sa place. Aurait-elle fait comme lui ? Sa gentillesse et son amour pour la Famille n'avaient pas de pareille, mais cette enfant n'en faisait pas encore officiellement partie. Pour protéger les siens, aurait-elle tranché la fine gorge blanche qui s'agitait sous cette tignasse brune ? Ou bien l'aurait-elle défendue elle aussi au péril de sa vie ? Cicéron était convaincu qu'elle aurait agi comme il s'apprêtait à le faire. Mais qu'aurait-elle alors répondu face à la curiosité insatiable d'une petite qui, en entendant sa réponse, comprendrait sûrement un jour que la personne se tenant devant elle n'était autre que celle qui avait tué sa mère, tout comme lui-même avait fait le rapprochement entre les méthodes d'assassinat de sa propre mentor et le décès prématuré de son père ?

« Je suis juste un simple assassin, soupira-t-il, las de tous ces questionnements auxquels il ne trouverait jamais de réponse. Et je vais faire de toi l'une des nôtres. »

Aussi étrange que cela pût paraître, sa décision fut acceptée à l'unanimité. Même Rasha, avec son habituel air renfrogné, semblait ravi d'avoir une nouvelle recrue. Il n'avait ni hérissé le poil, ni montré les crocs, et bien au contraire, faisait patte douce devant la jeune Impériale qui découvrait avec fascination ce monde d'en bas où tous vivaient terrés, dans la pauvreté et l'obscurité. Cela devait lui faire tout drôle après le luxe auquel sa mère l'avait très certainement habituée, mais jamais elle ne s'en était plainte. Chaque jour apportait son lot de découvertes et de joies, et elle s'y était habituée avec le temps.

Aemillia apprenait vite. Cicéron avait été désigné pour être son mentor – quelle ironie ; était-ce un signe de la pitié de Sithis ? – et chaque conseil qu'il lui donnait sonnait comme un écho des paroles de feu sa mentor. Dans ces moments-là, il se remémorait combien elle lui manquait. Ah, si seulement le destin avait été autre...

Le jeune homme s'attachait bien trop vite à elle. Il détestait cette sensation de trahir sa sœur d'armes en s'occupant de cette enfant qui n'avait rien à voir avec elle, si ce n'était le nom. Il la considérait comme une petite sœur, bien qu'ils ne partageassent pas le même sang, et se devait de la protéger plus que quiconque. Parfois, elle lui évoquait plus une fille, comme un enfant qu'il n'aurait certainement jamais, incapable de s'attacher à une femme et de fonder une famille avec

celle-ci ; si le moindre des assassins qui se terraient dans le sanctuaire lui causait du tort, il aurait été prêt à lui trancher la gorge sans hésiter un seul instant. La Dunmer Sedyni avait bien failli en faire l'expérience.

Un jour, alors qu'elle avait une fois de plus fait ses preuves à l'entraînement, ayant terriblement proprement tranché la gorge des mannequins de paille malgré sa petite taille, faisant toujours plus la fierté de Cicéron, il la prit à part, et lui parla à cœur ouvert. Il ne reviendrait pas sur sa décision, ce serait sa manière à lui de faire son deuil de cette relation qui aurait pu en être autrement si le sort avait été clément. Elle avait du potentiel, beaucoup de potentiel. Avec elle dans leurs rangs, il n'y avait aucune raison que les rumeurs du déclin de la famille ne fussent vérité. Elle était la digne héritière d'Aemillia, c'était une évidence.

« Cette bague, murmura-t-il en tirant du col de son armure la chaînette à laquelle pendait l'anneau, je te l'offre. Elle appartenait à une grande dame, une sœur d'armes qui était la meilleure de tous les assassins que Sithis a pu accueillir dans sa famille. En portant ce bijou, c'est ta famille que tu soutiens. Alors, fais-lui honneur, et garde-le précieusement. »

Aemillia avait accepté le cadeau, ses yeux brillaient d'adoration. Elle le garda à son tour en pendentif, autour de son cou ; ses doigts d'enfant étaient bien trop fins pour pouvoir revêtir l'anneau. Et, quelque part, elle semblait particulièrement apprécier l'idée d'imiter son mentor. Elle ne lui avait jamais exprimé explicitement une forme d'attachement à son égard, mais la lueur dans ses yeux aussi brillants que des émeraudes parfaites gonflait de fierté et d'affection le cœur de l'assassin.

La gamine resta à peine une année parmi eux. Et elle disparut du jour au lendemain, sans laisser de traces de son existence, si ce n'était un nouveau vide dans le cœur de Cicéron. L'espoir d'un jour la revoir hantait son esprit, mais les mois passant, il s'étiola, jusqu'à ne devenir qu'un vague sentiment qui jamais ne serait comblé. Un regret de plus s'amoncelant dans la pile de regrets indicibles qu'il gardait en lui.

*

7 de hautzénith, 4E 188

Refuge est perdue, la ville a été prise par les corsaires et ce n'est plus qu'une question de temps avant que son Sanctuaire ne tombe à son tour. Que la Mère de la Nuit garde ses enfants en cette heure de grand besoin.

*

Ce fut ensuite le chaos. Cheydinhal à feu et à sang, les sanctuaires et les membres de la Confrérie Noire tombaient les uns après les autres. Bravil avait sombré, l'Oreille Noire avait péri dans un brasier de flammes magiques – un spectacle merveilleux, mais néanmoins tragique pour sa famille qui se retrouvait alors sans le moindre contact avec la Mère. Ramenée à Cheydinhal par Garnag, le seul assassin orc que Cicéron eût jamais rencontré, elle se laissait jour après jour consumer par l'impureté du lieu. Sans crypte pour la préserver, ça n'était plus qu'une question de temps avant que la dépouille ne perdît de sa splendeur.

Cicéron, devenu Gardien de la Mère impie afin de pallier ce problème effroyable, ne comptait plus les années qui s'écoulaient. La solitude – il n'y avait plus que lui dans le sanctuaire désormais – et le rire de ce stupide bouffon qui avait été son ultime contrat le hantaient et l'enfonçaient jour après jour dans la folie. Le seul lien qu'il gardait avec la réalité et le passage inexorable du temps n'était autre que son journal, qui atteignait désormais son troisième volume, et qui ne ressemblerait bientôt à rien de plus qu'un amas de gribouillis illisibles sous sa plume frénétique. Le troisième jour de semailles, en cette terrible année de 189, fut la date fatidique qui scella son destin, et avait définitivement fait s'effondrer tout espoir de retourner à une vie normale.

*

3 de semailles, 4E 189

J'ai endossé mon nouveau rôle de Gardien. Mon devoir consiste désormais à m'assurer que l'autel de la Mère de la Nuit

reste propre et les bougies allumées. Je dois également m'occuper du corps.

La crypte de la Mère de la Nuit était un endroit consacré : comme enveloppée d'un linceul, à l'abri de la lumière du soleil et du monde de la surface. Depuis que sa dépouille en a été retirée, elle est sujette à la saleté et à la corruption des vivants. Le corps est parfaitement conservé, aussi le problème n'est pas physique mais plutôt d'ordre spirituel. La dépouille doit être sanctifiée régulièrement afin de pouvoir servir à canaliser l'âme de la Mère de la Nuit. L'esprit éternel de notre Maîtresse voyage librement dans le Néant mais c'est au travers de sa dépouille terrestre qu'elle communique avec l'Oreille noire.

C'est ainsi que, chaque semaine, je lave le corps à l'aide d'huiles, récite les anciennes incantations et m'occupe personnellement d'éradiquer insectes et rongeurs. Si la Mère de la Nuit ne parle pas, ce sera parce qu'elle le choisit et non parce qu'elle en est incapable. C'est ma responsabilité, c'est mon vœu.

*

Sa fuite vers Aubétoile, puis Épervine, en Bordeciel, et en compagnie du sarcophage de la Mère de la Nuit, n'aidait en rien son mental déjà dévasté. Écrivant de temps à autre dans son carnet pour oublier le rire qui résonnait en lui, et qu'il était devenu, il ne vit pas les quatorze longues années qui s'écoulèrent. Quatorze longs printemps, quatorze longs hivers. Sans quiconque pour parler, si ce n'étaient les fantômes de son esprit dont il ne reconnaissait plus les voix ni les visages, Cicéron ne pouvait que se faire la conversation à lui-même, et à Cicéron qui lui répondait. Quelquefois, il croyait entendre une voix de femme l'appeler – était-ce la voix de la Mère qui l'avait enfin jugé digne de devenir son Oreille Noire ? Non, bien sûr que non, Cicéron n'était que le Gardien, il n'avait aucune chance de pouvoir un jour devenir l'Écouteur de la momie qui partageait sa vie.

Certaines nuits, lorsque tonnait l'orage et frappaient les éclairs, laissant gronder la voix rauque des nuages à travers les murs de la bâtisse souterraine et terriblement vide, il revoyait des visages dans ses rêves. Celui d'une femme à l'effroyable cicatrice revenait souvent. Qui

était-elle ? Cicéron l'ignorait. Le rire cachait ses paroles lorsqu'elle lui parlait. Le rire l'étouffait, la faisant disparaître, comme si elle n'avait jamais existé ailleurs que dans cette rêverie nocturne. Parfois, une petite fille aux yeux similaires se tenait à ses côtés et le fixait avec curiosité. Mais celle-ci non plus ne lui était plus familière. Son cœur se serrait alors lorsqu'il ouvrait les yeux et, convaincu qu'il avait oublié quelque chose de très important, une promesse qu'il n'aurait jamais dû rompre, il retournait à son quotidien affreux.

*

13 de semailles 4E 201

Le Sanctuaire est sécurité et salut. Mais silence, tellement silence. J'offre mon amour à la Dame impie. Je lui donne gratuitement mon rire. Mais je ne l'entends pas. Le silence est revenu. Maintenant que je suis rire et que je n'entends plus les rires, j'entends à nouveau le silence. Le silence du Néant. Il traverse le temps et l'espace. Un silence assourdissant, encore une fois.

*

Cela faisait quinze ans qu'avait débuté cette lente descente aux enfers. Même le Néant aurait pu être une prison plus agréable que la folie dans laquelle s'était enfoncé celui qui, autrefois, assassinait prestement et proprement, comme on le lui avait appris et comme il l'avait appris à d'autres. Sa lame, il en prenait terriblement soin, y tenait plus qu'à sa propre vie. Désormais il n'existait plus que pour servir la Mère. Et on s'opposait à cette figure que la Famille avait tant vénérée lorsqu'elle était encore flamboyante. Même dans leurs derniers instants, les membres des sanctuaires tombés l'avaient appelée, avaient imploré sa pitié et sa clémence.

Mais à présent, recroquevillé et souffrant au cœur du sanctuaire abandonné d'Aubétoile, il attendait son heure. Il avait abandonné derrière lui la momie à Épervine, il n'était même pas sûr d'un jour pouvoir la revoir. Il avait failli à sa tâche, il ne méritait plus d'être le Gardien. Et dire qu'il avait enfin trouvé une Oreille Noire... !

Mais cette chienne d'Astrid était mauvaise. Arnbjorn, son mari loup-garou, l'était aussi. Nazir le Rougegarde, Babette la gamine vampire, Gabriella la Dunmer, Festus Krex le vieux mage et Veezara l'Argonien, *tous étaient bons à jeter !* Ils ne respectaient rien, *rien !* Ils ne croyaient plus en la Mère de la Nuit, ils ne respectaient plus les traditions ! Cicéron était le seul à faire encore vivre la Confrérie, lui et lui seul... Et l'Oreille Noire. Ah, n'était-ce pas elle qui venait à lui ? Elle devait obéir à cette odieuse femme qui se prétendait dirigeante de la famille ! Au diable, au diable, au diable !! *Que Sithis les abandonne tous !* Seul Cicéron était digne de la famille... Juste Cicéron, le pauvre Gardien, celui qui était autrefois un simple assassin de la Confrérie. Cicéron, le pauvre fou.

Il criait, gémissait, usant des jeux de galeries pour faire parvenir sa voix à celle qui venait pour lui. Il croyait l'entendre répondre, mais n'était même plus sûr de savoir s'il s'agissait réellement de sa voix, ou bien d'une illusion de son esprit mourant qui cherchait en vain à se prémunir de la douleur de l'instant.

Ah, voilà que l'Oreille Noire s'approchait de lui. Incapable de retenir le sang de couler, les plaies des griffures que l'homme loup-garou lui avait infligées commençaient à devenir poisseuses, entre poussière et liquide rougeâtre désagréable. Il rampa un peu plus, tentant de se cacher comme une bête apeurée et traquée, en vain. Le froid le gagnait, et sa gorge s'asséchait.

Elle arrivait... L'Oreille Noire venait le tuer, Cicéron le savait.

Elle le retrouva au fond du sanctuaire abandonné, replié sur lui-même, se répétant mille et une incantations sans le moindre sens destinées à la Mère de la Nuit et à Sithis. Le pauvre homme était dans un état lamentable ; ses plaies saignaient abondamment, formant une tache rougeâtre s'étendant dans le creux séparant les pierres du sol, ses yeux révulsés fixaient le vide comme s'ils pouvaient voir les fantômes du passé, et ses cheveux roux salis de poussière se collaient à sa peau transpirante. Sa voix brisait le silence du Néant qui avait rendu sourd le Gardien, et sonnait comme une mélodie familière, bien qu'il ne pût se souvenir de cette femme, ni d'autre chose de sa vie d'*avant*, lorsqu'il ne servait pas la Mère impie. Une sensation de chaleur, qu'il n'avait que trop peu connue, le gagna, tandis qu'elle posait sa main sur l'épaule de l'Impérial.

« Pauvre Cicéron, souffla-t-elle en s'approchant doucement de lui. Vous avez oublié qui vous étiez... »

Elle resserra son étreinte sur l'homme qui paniquait de plus belle en attendant son heure venir. Son corps tremblait ; il ressemblait à un enfant terrorisé par ses cauchemars. Un enfant que nul ne viendrait reconforter et rassurer, car plus personne ne s'inquiétait de son sort. Il était seul, livré à lui-même, dans un monde où il n'était pas le bienvenu, où il n'avait que très difficilement trouvé sa place, aussi précaire pût-elle être.

« Cher Cicéron, reprit-elle doucement en libérant son visage d'une mèche rousse venue lui barrer le front, j'arrive un peu tard pour vous le dire. Vous n'étiez pas qu'un simple assassin. Vous avez toujours été bien plus que cela. »

Alors il le remarqua.

Une chaînette entourait le cou de l'Oreille Noire. Elle s'était glissée hors du col de l'armure, probablement lorsqu'elle s'était agenouillée à ses côtés. Et à ces fines mailles soigneusement travaillées pendait un anneau, la bague d'or qu'il lui avait transmise il y avait de ça quatorze ans. Son éclat rappela à Cicéron un sentiment agréable, une mélancolie mêlée à une fierté et une affection qu'il n'avait que rarement senties.

Sous ses yeux las, le bijou brillait tristement, comme s'il exprimait la peine de sa première porteuse, désespérée de n'avoir pu sauver le pauvre Cicéron de sa folle solitude, avec laquelle il devait malheureusement poursuivre sa vie, aussi douloureux cela pût-il être pour lui.

Rira bien qui rira le dernier

Le mois de primétoile touchait à sa fin, sous un épais manteau de neige, comme les habitants de Cheydinhal avaient l'habitude de voir chaque hiver. Recouvrant les toits des chaumières, repoussée sur les côtés du chemin par le passage des résidents, crissant sous les pas lorsqu'elle n'avait pas été déblayée, formant des monticules à l'image d'animaux ou d'individus sous les mains gantées de cuir des enfants, elle envahissait chaque recoin de la ville du nord-est de Cyrodiil.

La route Bleue s'étendait bien au-delà de ses remparts, menant les voyageurs et commerçants, ou autres âmes en quête de nouveaux horizons, vers la province voisine de Morrowind, dominée par les Dunmers qui n'avaient fui les retombées de l'éruption du mont Écarlate voilà presque deux siècles plus tôt. Les montagnes de Valus, qui s'étendaient de tout leur long, marquant une frontière naturelle des plus hostiles, surplombaient la ville et ses habitants, soumis aux effets du temps qui s'écoulait inexorablement, amenant avec lui autant d'amertume que d'angoisse dans les cœurs.

Et l'homme de race impériale qui rôdait dans ces rues confinées ressentait tout cela. Lui-même éprouvait ces sentiments désagréables et insidieux, sans pouvoir les confier à qui que ce fût. À quoi bon en parler ? La situation était bien trop critique pour s'apitoyer sur son sort. Il fallait penser avant tout à la *famille*.

La *Famille*, oui. C'était le plus important.

Les Hommes de toute race cherchaient le réconfort auprès des leurs lorsqu'ils faisaient face à un deuil, c'était naturel. Et lui-même n'y faisait pas exception ; il était un Homme, après tout. À l'annonce du décès ô combien misérable de leur sœur, tous s'étaient réunis auprès de leur Mère, une fois celle-ci parvenue à leurs côtés. La voir leur avait procuré une forme de réconfort, un soutien qui leur faisait savoir qu'ils ne devaient pas relâcher leurs efforts, qu'ils devaient encore et toujours se battre. Aller de l'avant, poursuivre leurs vies et leurs quotidiens,

c'était ce qu'elle voulait. C'était ce qu'il fallait faire, pour le bien de la Famille.

Car l'annonce de la mort d'Alisanne avait porté un coup dur à leur famille. La Bretonne – dont on ne disait que du bien de son vivant – avait été violemment tuée dans une tempête de flammes magiques, et il n'en restait désormais plus que des cendres dans ce qui avait autrefois été la crypte de leur Mère. Son tombeau avait lui aussi été ravagé, n'en restait que des ruines qui ternissaient l'image somptueuse de ce qu'était autrefois ce vénérable mausolée.

Cela faisait deux mois que le grand cercueil de pierre de la Mère de la nuit avait été sauvé de la crypte assaillie, et que la dépouille reposait dans le sanctuaire de la Confrérie Noire situé à Cheydinhal. Deux longs mois durant lesquels la situation plus que critique avait poussé à bout les membres restants de la Main Noire, amenant inexorablement son lot de tensions qui faisaient à chacun et chacune hausser le ton lors des discussions. La Famille devait se relever, ses membres ne devaient se laisser abattre. Renoncer, reculer, c'était accepter la défaite, reconnaître avoir perdu. Et il était hors de question que cela se produisît. Ils devaient agir comme ils l'avaient toujours fait.

Mais sans Oreille Noire pour entendre les prières des avides de sang, comment allaient-ils faire ?

Il était évident que l'âme omnisciente de la Mère devait elle aussi faire son deuil ; perdre une fille, celle à qui elle avait fait entendre sa voix tant désirée, était difficile, et cela était d'autant plus vrai pour les vivants que pour les défunts. Mais cela faisait deux mois, à présent, il était plus que grand temps de reprendre du service. Les assassins ne pouvaient indéfiniment rôder aveuglément dans les rues des villes en espérant pouvoir entendre les rumeurs évoquant le Sacrement Noir ! C'était indigne de leur réputation !

L'homme soupira. Aujourd'hui encore, il devait rentrer bredouille. Malgré les heures passées à errer dans Cheydinhal à l'affût de rumeurs autour d'un quelconque contrat, ou bien encore à la recherche de potentiels nouveaux membres pour leur famille dysfonctionnelle, il n'avait essuyé qu'un lourd échec, écrasant, oppressant. Ça n'aurait pas été une bonne journée, en définitive, comme beaucoup d'autres avant.

Traînant nonchalamment du pied jusqu'à la maison abandonnée du quartier est, soulevant quelques volutes de poussière et de neige décidées à fermement s'accrocher à ses vêtements, il eut une pensée

pour les siens. Combien de temps allaient-ils encore tenir dans de telles conditions ? Sans Oreille Noire, pas de Sacrement. Sans Sacrement, pas de Confrérie. Et sans Confrérie, que deviendrait-il ? Il avait tout quitté, tout abandonné de sa vie d'avant le jour où il avait suivi ces deux étranges Khajiits à Bruma. Il avait tiré un trait sur sa vie paisible et *normale* – oh, comme c'était risible ! Avait-il seulement eu une vie un tant fût peu *normale* avant cela ? – le jour où il avait accepté de devenir un assassin. Il ne regrettait rien, non, mais qu'y pouvait-il ? Douter était le propre des Humains.

L'Impérial contourna la bâtisse laissée à l'abandon, et déblaya quelques branchages pour révéler la trappe qu'ils dissimulaient. La plaque, circulaire, bouchait autrefois un ancien puits ; en quelques centaines d'années – le Sanctuaire était bien vieux – personne ne s'était dit, dans un semblant d'éclair de génie, que cela pouvait avoir servi de repaire à quelque organisation de malfrats. Tant mieux pour la Famille, il fallait dire. Comme le racontait le dicton, pour vivre heureux il fallait vivre caché – étaient-ils seulement vraiment heureux ? Il se le demandait, tout en sachant pertinemment que jamais il ne trouverait réponse à ce questionnement incessant qui le hantait quelquefois la nuit tombée.

La froideur des pierres humides l'accueillit à son retour. Quelques flambeaux éclairaient sobrement les lieux, qu'il connaissait de toute façon aussi bien que les rainures de la lame qu'il entretenait avec soin chaque jour. En y pensant, il porta aussitôt sa main à sa hanche. Oui, *sa* dague d'ébonite était bien là, avec lui. Quel soulagement. Il soupira.

« Bon retour, l'accueillit un de ses frères, un Rougegarde fort sympathique malgré l'ambiance morose qui régnait chez eux. As-tu de bonnes nouvelles à nous partager ? »

L'Impérial secoua la tête de droite à gauche, sans en dire plus. À quoi bon ? Chaque jour qui passait faisait croître dans leurs cœurs une angoisse toujours plus saisissante et dont ils ne pouvaient se défaire. Si bien que, pour se préserver un peu plus, il avait fini par ne parler qu'à de rares occasions, préférant laisser aux autres cette douloureuse tâche que de briser le silence. Sa voix n'avait su saisir la chance qu'*elle* lui avait donnée ce jour-là, après tout. Méritait-il encore de pouvoir se faire entendre alors que plus rien n'avait de valeur à ses yeux ? Ses regrets lui collaient à la peau et l'étouffaient.

Une fois de plus, il se comportait en lâche, et fuyait.

Le calme du Sanctuaire était pesant, si lourd qu'il en était presque palpable. Et il n'y avait rien à y faire. Il y avait bien eu, à une époque, des rires d'enfant pour égayer tout cela, mais la petite avait disparu du jour au lendemain sans laisser la moindre trace. Probablement un enlèvement pour du trafic, ou bien une fugue. Peu importait. Elle n'était plus là, il ne pouvait plus prendre soin d'elle et lui apprendre tout de son métier, lorsqu'il croyait bêtement pouvoir en faire une héritière à la hauteur de celle qui lui avait transmis tout ce savoir. Quelle gamine serait, de toute façon, assez stupide pour rester dans un tel environnement ? Rien ici ne permettait à un enfant de se développer et de grandir convenablement. Peut-être aurait-il dû fuir, lui aussi, lorsqu'il en avait encore l'occasion. Désormais, il était lié à cette famille maudite à laquelle il vouait sa vie, sans possibilité de la quitter.

Il sortit d'un des tonneaux de la réserve une ridicule pièce de viande et quelques légumes terriblement laids, qu'il alla préparer dans l'aile dédiée à la cuisine, composée d'un maigre âtre et de quelques casseroles, afin de se mettre au moins quelque chose de convenable sous la dent. Les temps étaient durs pour tout le monde ; la Grande Guerre continuait de faire des ravages, même six ans après que le Traité y eût mis fin. Les récoltes n'étaient pas bonnes, et tout ce qui survivait jusqu'à maturation était fade, insipide. Ou bien était-ce simplement qu'il avait perdu le goût des choses ? Il n'aurait su le dire.

Il fut interrompu dans son maigre dîner fastidieux par l'appel d'un de ses camarades ; Rasha, le Khajiit qui dirigeait ce Sanctuaire d'une main de fer sous une fourrure de velours, réclamait l'attention de tous les membres présents. Il rejoignit d'un pas peu pressé le reste du groupe, espérant que, quoi qu'il eût à dire, ce ne fût pas long, lui permettant de retourner vaquer à ses occupations ennuyeuses en guettant le lever du jour et l'avènement d'un lendemain aussi sommaire et affligeant que celui dont il avait rêvé la veille.

« Mes bien chers frères et sœurs, clama le Suthay-raht d'une voix puissante, quoique légèrement enrouée. Les temps sont durs. Sans Oreille Noire pour nous transmettre les Sacrements qu'elle entend, notre Mère se fane dans son cercueil. Nous allons faire appel à une de nos plus anciennes traditions, mise de côté depuis bien trop longtemps. Nous allons nommer un Gardien pour prendre soin d'elle, en attendant qu'une nouvelle Oreille Noire s'annonce et se révèle à nous. »

Il poursuivait son discours pendant de longues minutes qui s'étirèrent à l'infini, et qui parurent à l'Impérial comme une éternité, le laissant seul avec un désir d'en finir avec cette vie dans laquelle il ne trouvait guère de plaisir ou de contentement. Le Khajit expliqua longuement ce qu'était la tâche de Gardien ; il avait pour seule occupation de s'occuper de la dépouille momifiée, de s'y dédier corps et âme en reniant ses désirs assassins. Laver le corps, l'enduire d'huile et d'onguents visant à la protéger de la putréfaction de ce monde, et à accueillir l'âme omnisciente qui s'exprimait autrefois à feu Alisanne Dupré. Ce qui signifiait ne plus pouvoir tuer quelque âme que ce fût. Une vie bien triste, pour un membre de la confrérie d'assassins, dont le seul plaisir coupable était d'écourter la vie d'autrui pour que lui-même pût vivre et survivre.

« La Main Noire va à présent se retirer afin de choisir lequel d'entre nous sera le plus apte à effectuer cette tâche primordiale. Je vous annoncerai la décision demain. En attendant, je vous remercie pour votre attention, mes bien chers frères et sœurs. »

Sans laisser aux membres la possibilité de poser les questions qui pouvaient leur trotter en tête, il disparut dans ses quartiers, suivi par les trois autres Parleurs de la Main Noire qui gardaient eux aussi une mine sombre, comme endeuillés à la simple idée de cette décision qu'ils devaient prendre. Ne manquait que l'Oreille Noire pour la compléter ; cette main était amputée de son pouce, l'élément le plus crucial pour opérer dans l'ombre.

« J'espère que ça ne sera pas moi, grimaça Sedyni, une camarade dunmeri, à ses côtés. Si je devais arrêter de tuer, je perdrais le seul plaisir que me procure ce maudit quotidien. »

Il haussa les épaules. Il fallait bien que quelqu'un fût désigné. Ce serait la surprise, bien qu'elle ne pût réjouir que ceux qui ne seraient désignés.

« Ça te plairait, toi, Cicéron, de ne plus tuer pour te dévouer entièrement à notre Mère ? s'enquit-elle en plissant ses yeux rouges injectés de sang.

— Si c'est ce que veut la main, alors j'accepterai mon sort. Le Père ne m'en voudra pas de ne plus lui apporter d'âmes, si je peux prendre soin de notre Mère à la place. »

Elle lui sourit gentiment, affichant un air compatissant assez étrange venant d'une représentante de la race réputée pour être distante et réservée, en plus d'avoir un caractère exécrationnel. Il devait bien y avoir des exceptions de temps à autre, se dit-il. Lui-même n'en était-il pas une ?

« Nous verrons bien demain ce que le sort aura décidé », lâcha-t-il en tournant les talons en direction de la table de bois abîmée où il avait laissé son assiette à demi dévorée, et à présent refroidie.

Même s'il était incapable de l'admettre face aux autres, il espérait, au fond de son cœur, qu'il ne fût pas désigné. Il ne vivait plus que pour tuer, depuis qu'il l'avait rencontrée. Ce serait un affront fait à feu sa mentor que d'abandonner cette lame qu'elle lui avait léguée pour se tourner vers les soins de la momie. D'un autre côté, elle devait probablement être heureuse de le voir devenir un être aussi important, de là où elle l'observait. Voir ses pensées dériver jusqu'à cette femme lui coupa l'appétit ; il repoussa l'assiette, la laissant là pour quiconque aurait envie de grignoter en pleine soirée. Cela n'avait plus aucune importance pour lui, après tout.

Comme chaque nuit depuis trois ans désormais, les cauchemars vinrent le hanter. Et même après tout ce temps, il ne parvenait à s'y habituer.

Ils s'invitaient sournoisement dans son esprit, revêtant l'habit des doux rêves afin de gagner sa confiance, pour ôter leur masque enjôleur dès qu'il baissait un peu trop sa garde.

Des visages affreux, déformés par l'obscurité dans laquelle ils se terraient, se tordaient toujours un peu plus dès qu'il posait son regard sur eux. Même s'il tentait de clore ses paupières pour ne plus voir les fantômes de ses camarades ravagés par la mort, il entendait toujours leurs lamentations. Des rires, des cris, ou encore des pleurs, modifiant toujours un peu plus leurs voix jusqu'à les rendre méconnaissables.

Seule l'une d'elles restait indemne malgré les émotions qui la traversaient. De toutes, c'était la seule qui déchirait son pauvre cœur d'ores et déjà en lambeaux.

Aemillia.

Ce nom tabou au quotidien devenait comme une prière une fois la nuit tombée. Il le répétait inlassablement, le laissant l'envelopper

doucement, captiver toutes ses pensées, et le bercer au milieu de ces horreurs qui, par moments, l'éveillaient en sursaut, transpirant à grosses gouttes, et le paralysant au fond de sa couche. Lorsque, parfois, les spectres le poursuivaient jusque dans sa demi-conscience au réveil, il sentait l'âme de sa défunte *amie* le protéger, et faire fuir ces monstres qui n'avaient plus rien d'humain, ombres qui ressemblaient à peine à ceux qu'elles étaient autrefois.

Sithis portait bien son appellation du « Père de la Terreur » ; aucun de ses frères tombés au combat n'avait été plus horifique que dans ces apparitions venues lui rappeler d'un ton accusateur qu'il n'avait su les protéger, qu'il n'avait su les sauver. Alors pourquoi devait-il s'en vouloir d'être le seul et unique survivant de la chute du sanctuaire de Bruma ? Comment aurait-il pu, dans tous les cas, leur épargner ce funeste sort qu'ils avaient trouvé en ce triste jour de soirée qu'il regrettait tant ? Ce n'était pas lui qui avait été doté d'un pouvoir de clairvoyance. Et même avec le sien, Aemillia n'avait pu les prévenir de ce qui leur arriverait.

À moins qu'elle n'eût gardé cela pour elle pendant tout ce temps ?

Cette simple pensée le fit trembler. Il se recroquevilla un peu plus sous les peaux de bêtes tannées, faisant bruissier la paille de sa couche. Il ne voulait plus penser à elle, il voulait oublier ce sentiment de désespoir qui le gagnait à chaque réminiscence de sa vie passée à ses côtés. Et pourtant, il s'était juré de ne jamais oublier ce doux visage si injustement meurtri, cette voix qui articulait délicatement son prénom, cette main tant abîmée qui lui avait tout appris...

Il se retourna, s'étendit sur le dos, remontant un peu plus les couvertures sur son menton. Les angoisses remontaient, comme à chaque fois. Il sentait leurs mains charnues venir enserrer sa gorge, leurs doigts noueux appuyant de plus en plus fort, exerçant une pression dont il pouvait de moins en moins se défaire... Le poids de la culpabilité l'étouffait.

Il n'avait su protéger ses frères et sœurs là-bas, à Bruma. Il n'avait su protéger le Sanctuaire, leur demeure, dans cette maudite ville qu'il avait tant aimée en grandissant, et tant haïe en vieillissant, à moins que ce ne fût l'inverse. Tout était confus dans sa tête, souvenirs et rêveries s'entremêlaient pour former une réalité connue de lui seul. Le choc de la mise à sac du Sanctuaire par le Penitus Oculatus, dont il ne parvenait toujours pas à comprendre l'implication dans cette histoire, lui faisait

perdre pied, l'enfonçait dans cette déconnexion de l'univers qui l'entourait. Et lorsque le monde lui avait offert une chance de se racheter, de se raccrocher à cette vérité de laquelle il s'éloignait, en mettant sur sa route cette enfant au nom tabou, il n'avait qu'à peine su la saisir. Où était cette petite fille, désormais ? Probablement morte. Peut-être aurait-elle pu devenir leur nouvelle Oreille Noire si elle avait été encore présente. Peut-être aurait-elle pu redorer le nom de leur famille maudite.

Il n'avait été qu'une succession d'échecs, tous plus honteux les uns que les autres, tandis que le monde autour de lui progressait, évoluait, allait de l'avant. Il ne pouvait que se morfondre et se maudire de n'avoir été qu'un simple idiot incapable d'entrevoir les signes, et tout juste apte à laisser passer les occasions aussi facilement que les caravanes khajiites arpentaient la province à la recherche de clients.

Si la Main Noire le nommait comme Gardien, peut-être pourrait-il expier ses fautes ? Peut-être pourrait-il se racheter ? Aemillia, où qu'elle se trouvât désormais, saurait le pardonner. Aemillia, qui l'appréciait tant de son vivant, serait fière de lui, s'il devenait ce Gardien tant attendu.

Cette simple pensée le fit rire amèrement. Il n'aurait jamais assez d'une vie pour réparer tout le mal que sa présence avait causé. De sa naissance jusqu'à sa mort, il resterait une nuisance pour les autres. À l'étroit dans un corps qu'il ressentait comme un cercueil, il ne pouvait qu'attendre passivement que le temps s'écoulât, que la vie suivît son cours, et que la mort vînt le chercher.

Il se rendormit, rattrapé par l'épuisement, après de longues minutes passées à contempler l'obscurité en luttant intérieurement contre ses démons. Mais ce sentiment insupportable refusait de le quitter, et lui collait au corps comme une seconde peau bien trop désagréable à revêtir, et dont il ne pouvait se défaire quand bien même il tentait de la trancher.

Finalement, le jour vint par se lever, comme il le faisait nécessairement tôt ou tard, apportant avec lui son lot de déceptions habituelles, auxquelles il s'était fait depuis bien longtemps. L'amertume formait une boule dans sa gorge qui refusait de s'en détacher malgré le nombre de fois où il déglutissait ; il s'y était

accoutumé, depuis le temps, mais cela restait tout de même une sensation dont il se passerait sans regret.

S'il avait su que le vingt-cinquième jour de primétoile changerait considérablement sa vie, peut-être aurait-il attendu avec bien moins d'impatience que le soleil ne se levât, recroquevillé sur lui-même sous les peaux de bêtes dans sa couche de paille. La boule au ventre, il sortit de son lit d'un pas lent et peu assuré, et se rafraîchir le visage en se le rinçant à l'eau n'arrangea rien ; il était toujours ailleurs, perdu dans ses pensées, dans un autre monde qui n'existait que dans son esprit et son cœur, et dans lequel il ne pouvait physiquement s'échapper quand bien même il le souhaitait. Scrutant ses mains abîmées par les mauvais traitements qu'il leur infligeait, ainsi que les faibles cicatrices qui ornaient ses poignets, il ne pouvait retenir les jurons qui interrompaient ses pensées, tous s'adressant à lui-même, lui inspirant une nouvelle fois un dégoût de lui-même et une envie de disparaître, de cesser d'exister.

Puis, tôt dans la matinée, Rasha convoqua une nouvelle assemblée, à laquelle tous les membres, sans exception, se rendirent. Cicéron s'avança sans grande envie jusqu'à la salle où tous se réunissaient. Écoutant d'une oreille distraite, il appréhendait le moment où le Khajit appellerait le nom de l'heureux élu.

« Mes biens chers frères et sœurs, annonça le Suthay-raht avec solennité, accompagnant la parole de grands gestes dignes des plus éminents orateurs de la Cité Impériale. La Main Noire a pris sa décision. Notre Gardien sera notre frère Cicéron. Si tu veux bien prendre place à mes côtés... »

Il resta un instant pantois, incapable d'émettre le moindre son ni de bouger le moindre membre ; pas même son auriculaire ne frémit tant il ne savait que faire, ni comment réagir. Il y avait une part de joie, celle d'obtenir ce rôle primordial en ces temps troublés et d'être presque aussi important pour la Confrérie que ne l'était la Main Noire. Le soulagement, aussi, d'enfin pouvoir être utile à quelque chose et quelqu'un, de pouvoir se racheter et de donner un sens à son existence vaine dans ce Sanctuaire. Mais d'un autre côté... comment décrire ce sentiment ? Une angoisse sourde commençait à monter. Celle de ne pas être à la hauteur, celle de ne plus pouvoir être l'homme libre qu'il avait pu être, bien que ces atrocités qui le hantaient jour et nuit l'en eussent déjà privé en quelque sorte depuis trois longues années. Cette soudaine promotion au sein de sa famille maudite était synonyme de

responsabilités que rien ne saurait égaler. Serait-il seulement à la hauteur ? Lui, Cicéron, autrefois connu pour être l'incapable fils de Humilis Salvius, marchand d'armes émérite de Bruma, pouvait-il retrouver de la valeur dans cette nouvelle situation ?

« *Je suis sûre que tu feras un Gardien formidable* », lui susurra une voix fantomatique qu'il aurait préféré ignorer tant elle lui lacérait le cœur.

Oui, Aemillia avait entrevu son destin. Elle avait su qu'il serait choisi. C'était un effet du hasard des plus étranges, auquel il devait se résoudre. Il devait endosser cette responsabilité, que cela lui plût ou non. Même s'il devait, pour entièrement se dévouer à la dépouille de la Mère Impie, abandonner la lame qu'elle lui avait confiée peu avant de quitter ce plan du monde, et de rejoindre leur Père. C'était le destin qu'elle lui avait révélé, celui auquel il devait se donner, quoi que cela pût lui coûter. Il ne pouvait lui donner tort, pas à Aemillia.

Mais pourquoi fallait-il que, où qu'il se rendît, quoi qu'il fit, elle hantât ses pensées et son cœur ? Pourquoi fallait-il que ses réminiscences s'accompagnaient d'une lacération si vive qu'il la croyait réelle ?

Il refusait d'admettre ce sentiment. Son deuil était déjà bien trop lourd, il ne pouvait s'encombrer de telles émotions qui le déviaient de sa tâche. Il était un assassin, sans états d'âme. Ses remords, ses regrets, sa haine de soi et son dégoût ne pouvaient être partagés. Il devait tout garder pour lui, car cela n'avait aucune importance pour autrui – tout cela n'était qu'un fardeau dont nul ne saurait le délester.

Et pourtant, malgré cela, son cœur se réduisait à cet instant un peu plus ; toujours plus affaibli par la tristesse qui le gagnait, et ce sentiment poignant de ne pas avoir été à la hauteur, il se serra en arrachant une faible lamentation muette à Cicéron.

Ce qui s'était passé à Bruma serait inchangé à tout jamais ; il ne parviendrait jamais à la ramener à la vie. Peu importait combien il le désirait, cela ne se produirait jamais. Et cette réalisation, qui le frappait toujours autant violemment, achevait de détruire toute la joie de vivre qu'il avait pu ressentir autrefois.

Il avança, telle une de ces marionnettes pour enfants guidées par des fils invisibles, jusqu'à la petite estrade où l'attendait Rasha. Le Khajiit affichait un air ravi, sa queue tachetée battant l'air paisiblement. Ce

« sacrifice » devait lui apporter assez de réconfort pour qu'il oubliât la situation dans laquelle se trouvait leur famille, probablement. Pour l'instant.

Quelques-uns applaudirent. Cicéron fit un vague signe de main pour les remercier de cette attention. Mais tous savaient que ça n'était qu'un simple rituel, rien dont on pût se réjouir. Enfin, peut-être qu'eux pouvaient se réjouir de ne pas avoir été choisis, soulagés de ne pas à avoir à sacrifier ce à quoi ils tenaient. L'Impérial tentait de se rassurer comme il le pouvait, afin d'adoucir la peine que lui infligeait cette sentence. Peut-être que la Mère accepterait de lui parler, faisant de lui la nouvelle Oreille Noire, de fait. S'il s'en occupait mieux que quiconque, s'il faisait tout à la perfection, peut-être lui parlerait-elle.

Et s'il devenait la nouvelle Oreille Noire, cela voudrait dire que leur famille avait une chance de se tirer de cette horrible mauvaise passe, de se relever et de retrouver la gloire d'antan. Depuis que Bravil leur avait échappé, que la crypte avait été violée, toutes les décisions revenaient à la Main Noire de Cheydinhal – l'argument d'autorité était que la Mère Impie avait été déplacée dans ce Sanctuaire-ci, mais c'était surtout parce qu'il s'agissait, avec celui d'Épervine, du dernier encore debout en Tamriel, et donc sur Nirn tout entière –, si bien que, si cette chance s'offrait à eux, cela changerait beaucoup de choses à leur quotidien morose.

Cette idée d'un avenir plus lumineux, un peu plus radieux, fit timidement sourire l'Impérial ; cela n'échappa pas à Rasha et son œil avisé, qui lui donna un léger coup de coude afin d'attirer son attention, et de l'emmener dans un recoin pour discuter en tête à tête, après avoir dispersé la foule.

« Avec le temps que prendront les différents rituels de préparation, tu ne pourras endosser ton nouveau rôle que dans quelques semaines. Il y a tant à faire, pour que tu saches quoi faire et comment, beaucoup de lecture des vieux textes, aussi. Tu ne pourras plus sortir, ni tuer. Tu devras entièrement te dévouer à Elle.

— C'est le prix à payer pour purifier notre Mère, répondit Cicéron en haussant les épaules, bien qu'abattu par les contraintes et les responsabilités qu'impliquait sa nouvelle fonction.

— Je te promets que tu auras droit à un dernier contrat avant de devenir pleinement Gardien. Lorsque nous le trouverons, il te sera réservé. Puis viendront les rituels. »

Il acquiesça ; que pouvait-il faire d'autre ? Il devait suivre les ordres. Il porta la main à sa hanche, où patientait la dague d'ébonite soigneusement affûtée. Il était bien triste de ne plus pouvoir lui faire honneur comme il se devait. Un tel travail d'orfèvre, bêtement gardé attaché à sa ceinture sans ne plus jamais avoir l'opportunité de la tremper dans du sang... C'était bien regrettable.

« J'attendrai l'occasion, alors, répondit-il en esquissant un faux sourire. Tu sais où me trouver, de toute manière. »

Le Khajit acquiesça, et prit congé, retournant dans les quartiers de la Main Noire. Cicéron le regarda disparaître dans l'obscurité, et regagna lui aussi les pièces communes, le pas lourd. L'envie de s'en aller, d'être ailleurs, était bien grande, mais il ne devait surtout pas fuir ; il n'en avait plus le droit. Comme si Rasha lui avait placé un couteau sur la gorge, il devait obéir et se conformer aux souhaits de la Main Noire. Sa liberté lui avait été irrémédiablement arrachée.

Quelques jours plus tard, le vingt-neuvième jour de primétoile, lors d'une énième ronde dans les rues de Cheydinghal, l'un des membres de la Confrérie entendit parler d'un noble qui désapprouvait grandement la présence d'un bouffon dans sa demeure, jugeant le pitre peu divertissant, en plus de le soupçonner d'être un voleur, ou bien plus encore. Des rumeurs circulaient, disant qu'il était prêt à payer cher pour la mort de cet homme. Certains raillaient même, glissant à qui voulait l'entendre que c'était étrange que la Confrérie Noire n'eût toujours pas réglé ce problème.

Le bruit parvint jusqu'aux oreilles pointues de Rasha, qui n'attendit pas plus longtemps pour avertir Cicéron de son ultime contrat : assassiner ce bouffon devenu trop gênant pour son employeur. C'était un jeu d'enfant ; il logeait dans une aile du manoir, qui avait autrefois appartenu à la baronne Hadriana Chenius. Sans héritier pour reprendre la demeure et le titre, sa fille avait apparemment disparu quelques années plus tôt, l'immense bâtisse avait été rachetée par un homme riche venu d'on ne savait où. Un type imbu de lui-même, qui voulait que tout le monde sût que ses coffres étaient bien remplis, et qui ne craignait absolument pas qu'un voleur vînt se servir dans l'un d'eux. Il y avait sûrement quelque chose sous cette histoire de bouffon gênant, mais qui cela concernait ? Surtout pas Cicéron.

Ce n'était pas incongru d'avoir à assassiner des individus supposés divertir autrui. Beaucoup de nobles considéraient les bardes, bouffons et autres artistes itinérants comme des décorations d'intérieur remplaçables au premier désagrément venu. Ce pauvre bouffon-là n'en était probablement qu'un parmi tant d'autres. Quel dommage qu'il fallût passer par un meurtre pour qu'il quittât les lieux.

L'Impérial ne pouvait refuser ce contrat. Le travail, c'était le travail. Il ne devait pas faire la fine bouche, encore moins dans une condition telle que la sienne. S'il refusait, sa lame ne boirait plus jamais de sang ; c'était la dernière occasion de satisfaire sa soif. Et sa dernière occasion pour rendre hommage à l'enseignement de son mentor. Il ne pouvait lui tourner le dos ainsi, il devait faire honneur à son savoir qu'elle lui avait si patiemment transmis.

Pourtant... Une petite voix lui susurrait que ça n'était peut-être pas une bonne idée. Refuser était bel et bien une option, bien qu'il en perdrait assurément la face auprès de ses frères et sœurs si c'était là sa décision. Dans ce cas, il lui fallait fuir, mais qui savait combien de temps pourrait-il se cacher loin des siens ? Le Père le retrouverait, le terroriserait, et enverrait l'un de ses enfants le chercher pour lui faire payer sa trahison envers sa Famille.

Non, non. Il *devait* tuer. C'était sa dernière opportunité. S'il ne remplissait pas ce contrat, il ne prouverait pas sa valeur, il ne serait plus digne de tuer, ni même de servir sa Mère ni la Famille. Et s'il n'avait plus aucune valeur... Que deviendrait-il ? Mériterait-il encore de respirer l'air de Nirn, d'entendre le chant de la surface et celui des profondeurs ? Mériterait-il encore de vivre... ?

Cachant du mieux qu'il put les tremblements et l'hésitation qui secouaient sa voix, il fit savoir à Rasha que le contrat serait rempli au plus vite. Le Khajit écarta ses babines dans un sourire satisfait, ses yeux en amande se plissant davantage, les pupilles se rétractant dans un fin trait aux multiples significations.

Cette date avait été gravée dans sa mémoire et dans son cœur, bien plus violemment que d'autres. Celle du trentième jour de primétoile de l'an 189 de l'Ère Quatrième.

Le jour de son ultime contrat d'assassin.

C'était une drôle de sensation que celle de revenir sur les lieux du crime qu'il avait commis deux ans plus tôt. Le manoir n'avait pas changé d'une pierre ; tout était comme dans son souvenir. Peut-être était-ce aussi parce qu'il était régulièrement passé devant lors de ses promenades nocturnes, en quête d'un moyen d'oublier, ou au moins d'éloigner, les cauchemars ? Mais là, le parterre de fleurs bien entretenu, les pierres blanches soigneusement brossées jusqu'à briller comme les lunes dans l'obscurité, il reconnaissait tout cela, alors qu'il n'y prêtait d'habitude aucunement attention. Comme pour repousser le plus possible ce moment fatidique, il s'attardait sur chacun de ces petits détails qu'il apercevait du coin de l'œil.

Il ne put fuir bien longtemps et dut pénétrer dans le manoir. Une porte dérobée, une fenêtre mal fermée, tous les moyens étaient bons. Cette fois-ci, il n'y avait plus ni baronne à égorger ni servante à poignarder en plein cœur par réflexe pour ne pas se faire repérer par le reste de la maisonnée. Il n'y avait que ce bouffon qui dormait dans sa chambre, dans l'aile des domestiques comme on le lui avait indiqué, comme il l'avait repéré, ignorant tout du destin qui l'attendait.

Cicéron se demanda, tandis qu'il se faufilait dans le dédale de couloirs, si les Hommes sentaient la mort venir. Si, dans les derniers instants, l'angoisse de la fin prenait la gorge et étouffait. De toutes les expériences qu'il lui restait à vivre, c'était celle qu'il attendait avec le moins d'impatience.

Et ce bouffon, que faisait-il en cet instant ? Dormait-il paisiblement, inconscient de son avenir proche ? Était-il lui aussi victime d'une insomnie prenante, ensorcelante, qui l'obligeait à se battre les yeux ouverts face aux démons nocturnes ? Cicéron secoua la tête. Il ne devait pas éprouver de pitié pour cet homme.

Ses bottes de cuir glissaient discrètement sur le sol de pierre, et les portes s'ouvraient sans un bruit ni le moindre grincement. Il parvint jusqu'à l'aile des domestiques sans croiser la moindre âme éveillée. Le manoir entier dormait, à l'exception de lui, cet intrus qui avançait pas à pas dans l'immense demeure à la recherche de sa cible. Le pommeau de sa dague, pendue à sa ceinture, venait cogner sa hanche à chaque pas, comme un rappel affectueux qu'il n'était pas seul. Cela le reconfortait, et l'apaisait ; il avait bien besoin d'une présence amicale dans ces moments difficiles. Même si celle-ci était maigre, il lui était

reconnaissant. Il avait tant besoin d'un proche pour le soutenir, lui pardonner ses écarts, l'apaiser dans ses tourments...

Il retrouva la chambre que ses repérages des derniers jours lui avaient désignée comme étant celle du bouffon. Étrange, se dit-il, qu'un homme de divertissement vécût sous le toit de son client, mais soit ! Il était bien arrangé de savoir où précisément le trouver, cela lui épargnait bien des déboires. La surprise qui l'immobilisait résidait plutôt dans le fait que de la lumière filtrait sous le pas de la porte de bois.

L'homme était réveillé.

Avait-il senti sa fin approcher ? Peut-être bien, c'était probable. Par le trou de la serrure, il le vit qui attendait là, assis devant une table, un livre posé sur celle-ci, dans une tenue de civil. Celle qu'il revêtait lorsqu'il travaillait, ses vêtements de bouffon, reposait sur un meuble plus loin. Peut-être relisait-il ses dernières répliques en espérant qu'une bonne représentation le lendemain lui apportât son salut ? Il avait dû avoir vent du désir de son employeur de le faire éliminer. Pauvre fou.

Cicéron serra la poignée, l'actionna, et risqua un pas, le plus silencieux possible. Mais quelque chose joua en sa défaveur – la pierre glissante ou la porte grinçante – et l'homme, un Breton entre deux âges, se retourna. Il sembla comprendre ce qui l'attendait – peut-être avait-il reconnu l'armure des assassins ? – et étouffa un rire, probablement nerveux.

« C'était donc ça, laissa-t-il échapper, un faible tremblement dans sa voix. On veut ma mort.

— Votre âme sera bien accueillie par Sithis, répondit calmement Cicéron. N'ayez crainte.

— Oh, mais je ne crains rien ! rit l'homme. Je ne crains rien du tout, au contraire ! On me protège !! »

Alors que sa tête se secouait, ses cheveux mi-longs et légèrement bouclés ondulèrent de droite à gauche. Le contrat avait parlé d'un certain Corrick Maston ; c'était bien un nom de Breton, et, à voir le faciès de celui qui restait paisiblement assis, dans sa tenue de civil banale, il ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'il s'était adressé à la bonne personne. Quoi de plus simple pour un homme-elfe que d'amuser la galerie avec ses tours de magie ? Nul Homme n'était plus apte à utiliser des sorts que ce peuple. Cicéron n'était pas très porté sur

l'histoire – c'était plutôt le domaine d'Aemillia, de son vivant – mais il avait entendu des histoires, dans sa jeunesse, au sujet de l'origine hybride de ces êtres, dans la taverne de Bruma.

Quoi qu'il en fût, l'homme ôta les gants de cuir qui recouvraient ses mains et avant-bras, dévoilant dans le même temps des cicatrices et traces de brûlures, et une petite flamme naquit dans sa paume droite. D'abord faible, le feu grandit peu à peu, jusqu'à remplir le creux de sa main. Cicéron ne put détacher son regard de ce tour de magie ; lui qui ne s'était jamais penché là-dessus, et qui n'en avait jamais vu l'utilité, il devait s'admettre charmé. Un tel feu pouvait-il le consumer tout entier, et ravager ses péchés ? Il sentait la chaleur réconfortante de la magie l'envelopper, lui susurrer de belles paroles à l'oreille, l'envoûter...

Le Bréton rit de nouveau. Sa voix porta, claire et nette, un rire communicatif, qui aurait bien entraîné l'Impérial s'il n'avait pas été autant écrasé par le poids de ses responsabilités. Tout en regardant cet individu s'esclaffer, il se demandait par quel sortilège de son vis-à-vis ne parvenait-il pas à lui trancher la gorge comme il avait l'habitude de le faire. Il se laissait avoir par les tours de passe-passe et ses belles paroles, ce rire, ce foutu rire, qui résonnait dans sa tête, et le détournait de son objectif.

« Qui vous a engagé ? demanda l'homme avant de cacher sa bouche de sa main libre, comme pour s'excuser de son hilarité. Est-ce Monsieur Essagan ? »

Le silence de Cicéron sembla suffire à lui faire comprendre qu'il ne s'était pas trompé. Le bouffon ricana de nouveau, secouant la tête de gauche à droite. Il ne cessa pas un instant de rire, sauf lorsqu'il devait reprendre son souffle, pour mieux s'esclaffer ensuite.

« Ce traître. C'est comme ça qu'il me remercie, pesta-t-il soudainement, faisant disparaître la flamme qui vacillait alors au creux de sa main en fermant tout simplement ses doigts sur elle. Des mois, des années que je suis à son service, que je l'amuse, et il se débarrasse de moi en engageant un piètre assassin. Il n'ose même pas faire le travail de ses propres mains ! »

Puis il repartit dans un fou rire. Cicéron ne put contenir le malaise qui grandissait en lui plus longtemps ; serrant ses doigts fermement autour du manche de la dague d'ébonite, il avança d'un pas qui se voulait assuré, et menaça de sa pointe sa cible. Quelque chose

l'opressait, comme une poigne un peu trop forte, une embrassade dont il ne parvenait à se défaire...

« Tais-toi ! ordonna-t-il. Sinon, je te ferai agoniser lentement !

— Je ne crains rien, je vous l'ai dit, répondit le Bréton en pouffant. Vous ne me faites pas peur. »

Cicéron déglutit. Il avait le sentiment que la situation lui échappait. Il savait pourtant très bien ce qu'il avait à faire. Entrer, tuer, sortir. Il l'avait fait pendant des années ! Alors pourquoi hésitait-il autant ? Encore quelques mois auparavant, il n'aurait pas laissé s'échapper la moindre parole des lèvres de sa cible ! Pourquoi donc ce maudit bouffon lui posait-il tant problème ?!

« Tuez-moi si ça vous chante ! plaisanta-t-il d'une voix devenant peu à peu davantage aiguë, davantage irritante. Mais ne pensez pas que je me laisserai tuer sans en avertir mes voisins ! Que le Dément en soit témoin, tous doivent connaître le sort qui les attend s'ils continuent de servir Monsieur Essagan ! »

Et il repartit dans une crise de fou rire, se tapant la cuisse avant de brailler à pleine voix. Ses yeux légèrement en amande se plissèrent, et les iris verdâtres fixèrent intensément Cicéron tandis que des larmes de joie commençaient à se frayer un chemin le long des paupières inférieures. Il les essuya rapidement, sans plus s'en soucier, avant de s'esclaffer de nouveau. Il porta sa main droite à ses côtes, se les tenant. Il était inarrêtable, un vrai forcené, complètement fou.

« Le Dément a de grands projets pour moi ! D'immenses projets !! Vous ne saurez m'arrêter ! »

La crainte commença à gagner l'esprit de Cicéron. S'il le laissait en vie quelques instants de plus, toutes les chambres de tous les quartiers seraient au courant que quelque chose se tramait. Quelqu'un viendrait jeter un œil, s'assurer que le bouffon n'avait pas de problème – à l'entendre rire, on aurait pu croire à une crise de démence malgré son âge moyen –, et tomberait nez à nez avec l'assassin incapable de remplir une si simple tâche qu'il avait pourtant maintes fois exécutée. Non, cela avait bien trop duré, il devait s'en débarrasser, et vite.

Il s'approcha un peu plus de l'homme qui commençait alors à *hurler* de rire. Sa voix grave entrecoupée de notes aiguës et perçantes résonnait jusque dans la cage thoracique de Cicéron, qui perdait un peu plus son sang-froid à chaque seconde. N'y tenant plus, presque dans un

élan désespéré, hors de lui et tout juste conscient de ses actes, il lui porta un premier coup à l'estomac. La dague s'y enfonça mollement, comme si elle traversait une simple motte de beurre ramollie par la température de l'intérieur d'une demeure, et en ressortit teintée d'une belle couleur cramoisie.

Le bouffon cessa de rire, et de hurler. Son teint se fit livide, ses yeux hagards s'abaissèrent en direction de son estomac, puis se relevèrent vers le visage de Cicéron, avant de redescendre une nouvelle fois vers la plaie béante qui teintait de rouge sa tenue. Puis, profitant de son inaction, l'assassin enfouit de nouveau la lame, cette fois-ci au niveau du cœur, perforant les poumons et brisant quelques côtes sur son chemin. L'homme retint une exclamation, et poussa quelques gémissements de douleur. Il chercha à apposer ses mains sur les plaies, probablement pour essayer de sauver sa peau à l'aide d'un sort de guérison que tentaient de murmurer se lèvres desquelles coulait un filet de sang, mais il avait sous-estimé l'Impérial. D'un mouvement net, sec et rapide, aussi efficace que ce qu'il avait longuement appris, il lui trancha la gorge aussi aisément que l'on ne coupait la tige d'une fleur qui avait éclo, et que l'on voulait garder chez soi dans un vase.

Le corps de l'homme tomba mollement au sol. Tandis qu'il était parcouru de spasmes, sa voix émettait toujours un drôle de son, entre le gémissement de douleur et le rire, le sang s'éparpillant à chacune de ses expirations par ses lèvres ou bien la plaie béante de sa gorge. Incapable de détacher ses yeux de ce sordide spectacle, Cicéron s'agenouilla à ses côtés et l'observa, l'observa, dans cette lente agonie qu'il sentait résonner en lui.

Jusqu'à ce que le rire se tût faiblement, et que la dernière lueur de vie qui animait le regard du bouffon s'éteignît, il ne put détacher son regard de sa dernière victime.

Le contrat était rempli. Le bouffon avait ri – oh comme il avait ri ! – jusqu'à son dernier instant.

Ce fut un honneur de le connaître, se dit Cicéron en tournant les talons, avant de clore la porte derrière lui, adressant un dernier regard au cadavre exsangue étendu sur la pierre humide.

Et c'était un aussi grand honneur que d'avoir trouvé à sa vie d'assassin une si belle fin dans la mort de cet homme.

La femme qui tua le marchand d'armes

I – Celui qui désirait sa mort

Lorsque l'on naissait dans une famille de marchands, il y avait fort à parier que la boutique serait l'héritage transmis à travers les générations. Peu d'autres destins s'offraient alors à ceux qui ne voulaient en aucun cas quitter les remparts rassurants de leur ville natale. Risquer sa vie en devenant mercenaire ou bandit ne faisait pas vraiment frémir d'envie les enfants, qui rêvaient pourtant d'aventures comme celles que leur racontaient leurs mères le soir, avant d'aller se coucher.

Et pour celui qui n'avait jamais pu profiter de l'attention d'une mère aimante bordant son lit le soir, l'embrassant sur le front avant de souffler sur la bougie et de quitter la pièce désormais plongée dans l'obscurité, il était difficile de rêver d'aventures et d'une vie hors du commun. Peu à peu, d'année en année, l'idée de la succession de la boutique familiale s'était ancrée. Était-ce un réel désir qui lui était propre, ou bien ne faisait-il qu'accepter ce destin qu'on lui imposait ? Il ne s'était jamais réellement posé la question.

Le jeune homme soupira, laissant son souffle chaud dessiner de petites volutes dans l'air frais et brumeux de la matinée. L'automne était une saison très humide, et les jours où le brouillard n'accompagnait pas le soleil à son lever étaient fort rares. Ce matin-là n'en fit pas l'exception. Envoyé de bonne heure préparer l'étal sur la place du marché, c'était à lui d'endurer le froid de l'aube tandis que son père, encore saoul de la veille, profitait de la chaleur des couvertures et de l'âtre.

Bien qu'il eût fêté son dix-huitième anniversaire quelques semaines auparavant, devenant ainsi majeur d'après les lois de la province, et donc techniquement un adulte, tous dans le quartier le traitaient encore et toujours comme un gamin, une demi-portion, un avorton. En cause, sa petite stature qui, couplée à son visage qui gardait encore quelques rondeurs juvéniles, ne le différenciait guère d'un adolescent en pleine croissance. La sienne avait été bien compliquée, physiquement comme psychologiquement. Difficile de ne pas éprouver d'amertume pour la personne responsable, à ses yeux, de sa situation.

L'animation de la place du marché le tira de ses pensées. Plusieurs vendeurs étaient déjà prêts à accueillir les clients. Un fermier, dont les terres s'étendaient non loin de la ville, venait de finir de disposer des légumes sur sa table lorsque le jeune homme parvint à l'étal familial. Uniquement animée par les quelques marchands venus s'y réunir, la place débordait bien assez vite de clients potentiels, venus regarder les produits alimentaires, les vêtements ou bien encore les armes que proposaient les divers étals. Et celui de la famille Salvius, marchands d'épées et autres lames de père en fils depuis pas moins de six générations, bénéficiait du meilleur des emplacements. Remarquable par les belles couleurs desquelles était peint le bois qui le constituait, il était visible depuis chacune des trois rues qui débouchaient sur la place. Attirant l'œil, intrigant l'esprit, l'étal des Salvius assurait un revenu décent au père et son fils.

Et ce jour-là, c'était à lui de tenir la boutique. Une fois de plus. Lui qui détestait cela, pour plusieurs raisons, dont les deux principales se résumaient en une simple apostrophe dont abusaient inconsciemment – ou bien était-ce parfaitement volontaire ? – les vieilles dames du quartier.

« Ah, mais ne serait-ce pas le petit Salvius ? Comme tu as grandi ! »

Sous un air innocent, ces femmes se moquaient de lui, de sa petite taille, et lui rappelaient combien il ne pouvait se défaire du nom de son père. Ce même père qui le livrait trop souvent à lui-même. Ce même père qui passait plus de temps à dépenser leur argent dans la boisson et les filles d'auberge qu'à nourrir déceimment son fils. En raison d'une si mauvaise gestion de leur argent durant son enfance, le jeune homme avait eu droit à des repas bien trop maigres pour lui assurer une croissance convenable. Bon nombre de fois. Trop souvent.

« Bonjour, madame Lucilius, grimaça-t-il. Quel bon vent vous amène ce matin ? »

— Comme tu le vois, répondit la vieille femme en dévoilant un sourire dénué de dents, je m'apprête à acheter quelques légumes et morceaux de viande. Voudras-tu que je te prépare un petit plat ? Il doit bien me rester quelques pois chiches. »

Sa mine se renfrogna. Si ça n'était pas une provocation, il se demandait bien ce qu'avait réellement cette vieille femme en tête. Car rares étaient ceux, à Bruma, qui ignoraient la sordide histoire derrière son nom. De ce qu'avaient raconté les autres soulard de l'auberge, à de

maintes reprises, toute la ville en avait entendu parler, et c'était un miracle que cela n'eût pas traversé ses remparts.

« Allez, bonne journée, mon petit Cicéron », salua la femme avant de tourner les talons, le laissant à nouveau seul avec ses pensées.

Tandis qu'il extirpait une à une les armes soigneusement protégées par des étoffes épaisses, empilées les unes sur les autres dans une brouette de bois, il songea à ce maudit nom que son stupide père lui avait attribué. Comme cela avait été facile, puisqu'il n'avait plus de femme pour s'opposer à lui ! La pauvre Selene Salvius avait donné sa vie à son fils, et reposait désormais dans le cimetière de Bruma, sous une dalle de pierre soigneusement gravée, que le jeune homme entretenait à chacune de ses visites. Bien qu'il ne l'eût pas connue, elle lui manquait terriblement.

Son prénom – Cicéron – partageait des racines étymologiques avec la cicerole, cette petite graine que l'on cuisinait dans certains plats, et qui poussait dans les champs de la région de Bruma. D'après ce qu'il avait entendu, c'était une plante que tentait, avec acharnement, de cultiver sa mère, dans la cour de leur demeure, et dont elle appréciait les feuilles. Mais, ce qu'elle appréciait plus que tout, était les fleurs que donnaient les pieds de cicerole lors de la belle saison. On disait qu'elle en prenait terriblement soin, plus que quiconque. Depuis qu'elle était partie, les plantes s'étaient desséchées, et il ne restait plus rien de ce qu'elle chérissait plus que tout autrefois.

Tout aurait pu bien se passer, si seulement son prénom n'avait pas fait l'objet de moqueries. Les surnoms de « pois chiche » avaient afflué dès sa plus tendre enfance, certains garnements le harcelant même pour savoir s'il n'avait pas une affreuse verrue quelque part sur le corps, qui aurait donné lieu à un tel patronyme. Le désagréable souvenir de ces fois où ils l'avaient dévêtu de force pour examiner chaque parcelle de son corps remonta soudainement. Incapable de se défendre face au nombre d'assaillants, il avait essuyé plus d'une humiliation de cette manière.

L'hommage à sa mère était bien assez vite devenu source de problèmes et, s'il y avait une chose qu'il détestait plus que son nom de famille, c'était bien cet abject prénom.

Ou bien alors son père.

Car s'il n'avait pu se défendre face à ses agresseurs, c'était notamment à cause de sa petite taille et, surtout, sa petite stature. Difficile de se mesurer aux « grands » lorsqu'ils mesuraient une tête de plus que soi. Et, incapable de rattraper son retard, il avait gardé sa taille significativement plus petite jusqu'à l'âge adulte. Aux dernières nouvelles, il mesurait un peu plus d'un mètre soixante. C'était la taille d'une femme, pas celle d'un homme. Tout ça parce que son stupide père, le *fameux* Humilis Salvius, avait préféré dépenser tous les septims qu'il accumulait jour après jour dans la boisson et les femmes de divertissement, plutôt que de nourrir décentement son fils. La privation, la sous-alimentation, et la malnutrition lorsqu'il en venait à ronger quelques racines volées chez l'apothicaire dans les pires moments, avaient eu raison de sa croissance.

Et cela, personne n'en savait rien, à Bruma. En apparence, ils avaient toujours eu l'air d'un père et son fils aimants, soudés, attentionnés. Mais dans les coulisses, lorsqu'ils ôtaient leurs masques, ils n'étaient que deux parfaits étrangers, aux visages similaires, mais aux sentiments opposés. Humilis aspirait à une vie tranquille, vendant et travaillant les armes qui passaient entre ses mains ; sa formation première de forgeron, ainsi que le matériel qu'il gardait dans leur demeure, suffisait pour proposer des lames tranchantes et efficaces pour tout type d'utilisation. Cicéron, quant à lui, ne souhaitait qu'une chose : fuir cette ville qu'il avait tant haïe, bien qu'il ne sût où il pouvait se rendre. Le monde était vaste, en dehors de Bruma et de ses remparts. Cyrodiil était une contrée tant étendue qu'il n'aurait probablement jamais assez d'une vie pour l'explorer de part et d'autre. Et quand bien même il y parviendrait, le reste du continent s'offrait à lui, véritable champ de possibilités.

Mais c'était acté. Le jour où son père décéderait, il hériterait de leur étal, de leur « boutique ». Et, comme Humilis Salvius, il passerait sa vie dans Bruma, à vendre et entretenir des armes diverses, sans autre perspective d'avenir. Un destin banal, pour un être aussi banal que celui qu'il était.

« Bonjour. »

Une voix d'homme l'arracha à ses divagations peu agréables. Il réalisa seulement à ce moment-là que des passants s'étaient réunis sur la place, arpentant le marché à la recherche de trouvailles

exceptionnelles. Celui qui se présentait face à lui était un client potentiel, il fallait faire bonne figure.

Recoiffant rapidement d'un geste de la main sa tignasse rousse un peu trop longue qui lui tombait sur les yeux, Cicéron accueillit l'homme. Un voyageur, à en voir sa tenue, et son visage. Un Rougegarde qui, à en voir ses claquements de dents malgré les nombreuses étoffes qui le couvraient, n'était pas habitué au temps glacial des mois de soufflegivre à Bruma. Même si de timides rayons de soleil venaient réchauffer la peau, celle de l'homme bleussait presque à vue de nez.

« Bonjour, répondit le jeune homme en affichant un large sourire factice, écartant ses lèvres pincées. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je cherche une arme, fit sobrement le Rougegarde en parcourant des yeux les quelques lames que Cicéron avait étendues sur le bois de l'étal. Qu'est-ce que vous avez de léger et pratique ? »

Il lui laissa le temps de réfléchir, et de trouver quoi lui répondre. Il avait certes aidé son père à la vente d'armes à quelques occasions, il n'avait été en vérité que simple observateur, et le peu d'intérêt qu'il portait à la boutique avait suffi pour qu'il ne retînt que le strict minimum. Il était incapable de conseiller les clients en termes d'armes – c'était à peine s'il savait en tenir une et l'entretenir – et ne parvenait toujours pas à faire la différence entre une lame émoussée d'une épée tout juste forgée. Et surtout, il avait bien trop peur de commettre une erreur qui lui serait fatale face à ce client précis. Ne disait-on pas des Rougegardes qu'ils étaient un peuple martial, fier et haïssant l'hypocrisie ? Il lui suffirait d'un seul faux pas pour que cet homme essayât l'arme qu'il achèterait sur sa personne. À moins qu'il ne se fit des idées ? On n'était jamais trop prudent avec ces voyageurs venus d'ailleurs.

« Il doit bien y avoir ça », fit-il en contenant son hésitation, désignant du bout du doigt quelques dagues et épées à une main encore enveloppées dans des étoffes, qu'il avait tout juste déposées sur l'étal.

L'homme en prit une, et observa son tranchant droit, bien différent des lames courbes qu'utilisaient traditionnellement les guerriers de sa province. Il la soupesa, fit quelques mouvements avec, et sembla satisfait. Alors qu'il s'apprêtait à payer, détachant sa bourse pleine de septims de sa ceinture, son œil sembla attiré par le contenu qui était

resté dans la brouette de bois, et sa main resta nouée au cordon de cuir qui lui enserrait la taille.

« Est-ce que je peux voir ce que vous avez là ? » fit-il en désignant le contenu de la minuscule charrette.

Le rouquin tourna lentement le visage dans la direction indiquée, une sueur froide coulant dans sa nuque sans qu'il n'en comprît la raison. C'était probablement dû au froid ambiant qui lui gelait le nez. Assurément.

« Oui, bien sûr, sourit-il, tentant d'évacuer ce sentiment de mal-être qui le gagnait. Tenez. »

Sortant une à une les armes courtes – puisque c'était ce qui semblait le plus intéresser l'homme – et les disposant par-dessus celles déjà dévoilées sur l'étal, il observa les réactions du Rougegarde. Intrigué, curieux, il porta la main à son menton et afficha une mine pensive. Puis, sans poser la moindre question supplémentaire, il se saisit de sa bourse dont émanait le bruit des pièces qui s'entrechoquaient.

« Combien pour cette dague ?

— Cent septims, monsieur.

— C'est une bonne affaire. »

Il tendit les pièces, que Cicéron s'empressa de ranger à leur nouvelle place, et sans dire le moindre mot de plus, repartit avec la dague d'acier. Avait-il bien fait de la lui vendre ? Son père n'avait-il pas soufflé quelque indication concernant les armes enveloppées dans des étoffes noires ce matin-là, lorsqu'il gisait dans sa gueule de bois massive, tandis que son fils s'apprêtait à affronter la fraîcheur matinale ? Non, ça ne devait pas être important, surtout s'il s'agissait des paroles d'un ivrogne encore saoul de la veille.

Une brise vint le déranger, et s'infiltrer sous les épais vêtements qu'il avait revêtus. Rien ne suffisait pour se protéger du mauvais temps de Bruma. On ne pouvait que subir amèrement les caprices des Divins qui faisaient leur œuvre sur Nirn, sans possibilité de lutter contre leurs désirs incompréhensibles.

Par chance, peu de personnes souhaitaient mettre la main sur une nouvelle arme ce matin-là. Quelques badauds s'étaient arrêtés devant lui, scrutant les gravures dans les lames, les détails dans les pommeaux, mais sans plus. Il y eut bien un Khajiit plutôt intéressé, qui resta là de longues minutes. Cicéron redouta autant qu'il n'espérait qu'il lui

adressât la parole, à la fois souhaitant pouvoir empocher quelques pièces, et craignant d'encourir le risque de ne pas pouvoir satisfaire le client.

Comme par chance, son père vint le rejoindre en fin de matinée, et le congédia sans poser de questions quant aux ventes qu'il avait réalisées seul. Il devait assurément se dire que son bon à rien de fils n'avait pu n'était-ce qu'attirer l'attention des passants. Incapable de dire s'il s'agissait là des réelles pensées de son géniteur, ou bien de fantasmes malveillants susurrés à son oreille par son ressentiment, il traîna le pied nonchalamment sur la place du marché, avant de s'éloigner de l'atroupement, préférant le calme et la tranquillité des coins de verdure à l'agitation des rassemblements.

Là, au moins, personne ne le trouverait. Personne ne lui rappellerait combien il était pitoyable avec sa stature d'avorton. Personne ne lui rappellerait combien son nom était risible. Personne ne lui rappellerait combien plus il vieillissait et plus il ressemblait à ce moins que rien qu'était son père.

Il s'installa contre le tronc d'un vieil arbre qui avait bien dû connaître des centaines entiers, et laissa son esprit divaguer. Voulait-il réellement vivre ainsi ? L'extérieur lui faisait peur, tout comme la nouveauté. Incapable de quitter Bruma, contraint de succéder à son père, tout semblait jouer contre lui. Ici, tous se moquaient de lui, adultes comme enfants. Il rêvait d'une famille où il se sentirait bien, où il se sentirait à sa place. Si seulement une telle famille pouvait lui tendre les bras...

Un bruissement d'herbes et de feuilles attira son attention. Se penchant discrètement, il aperçut le Khajiit croisé un peu plus tôt, à peine dissimulé de son regard par un buisson, poussant délicatement un énorme pot de fleurs afin de libérer ce qui ressemblait à s'y méprendre à un passage souterrain. L'instant d'après, le Khajiit se déroba des regards et, comme si un sort avait été jeté sur le pot, il revint par lui-même à son emplacement d'origine. Le jeune homme se frotta les yeux, incrédule. Préférant croire à une divagation de son esprit, il ne releva pas. Ce devait être le froid qui engourdissait son esprit, oui, voilà tout. Il se hâta de se remettre sur pied, et reprit le chemin vers leur demeure, une vieille maison de quatre pièces disposant de sa petite arrière-cour, où gisait ce qu'il restait des pieds de ciceroles qu'entretenait sa mère.

Lorsque son père revint, plus tard dans la journée, il semblait particulièrement irrité. Ses joues n'étaient pas seulement rougies par le froid ou l'alcool qu'il avait ingurgité en s'arrêtant dans l'auberge du coin sur le chemin du retour. Une fois qu'il se fut assuré que les armes étaient bien rangées à leur place dans la pièce qui leur était dédiée, de même que pour la brouette de bois dans la cour, sa voix tonna comme le ciel lors des nuits d'orage en plein été.

« Qu'est-ce que tu as fait de la dague de Vlarimil ? hurla-t-il à en faire trembler les murs. Où elle est passée ? ! »

Plutôt que de se recroqueviller, impressionné par la menace que pouvait représenter son père de temps à autre, lorsqu'il n'était pas ivre mort, Cicéron lui fit face, bien qu'il tremblât de tout son corps.

« Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Est-ce que tu as vendu une arme qui était dans une étoffe noire, *oui ou non ?* »

Une sueur froide glissa le long de sa tempe, se faufilant dans sa nuque, avant de traverser de part et d'autre son dos, longeant la colonne vertébrale. Comme un signal d'alarme, tout son corps fut parcouru d'un tremblement bref, mais efficace. Il sentait le danger, et lui ordonnait de fuir.

« Mais quel *incompétent* ! éructa Humilis, ses cheveux roux collant à son front à cause de la transpiration qu'émanait de son corps bouillant de colère. Je te l'ai *dit et répété* des centaines de fois ! Les étoffes noires, c'est les armes qu'on m'a laissées pour réparation et affûtage ! »

Il fit quelques pas dans la pièce, avant de revenir vers son fils.

« À qui tu l'as vendue ? Et pour combien ?

— Un voyageur, pour cent septims », souffla Cicéron d'une petite voix, priant tous les Divins pour que son père n'entrât pas dans une rage folle.

Il retint un cri. Il sembla que la dague en valait bien plus.

« C'est un héritage de sa famille ! Et tu l'as vendue à un *voyageur* ? Mais qu'ai-je fait aux Divins pour qu'on me donne un fils pareil ? »

Il alla s'affaïsser dans son fauteuil, le visage enfoui dans les mains. Il semblait éprouver autant de haine envers sa progéniture que d'inquiétude vis-à-vis de son client, qui ne se priverait pas de réclamer des dédommagements, et de traîner son nom dans la boue. Préférant fuir cette situation devenue bien trop oppressante, Cicéron tenta de

s'éclipser, et de se cacher dans la pièce qui lui servait de chambre et de refuge. Mais il ne fut pas assez discret – il ne l'était jamais assez pour le prédateur que devenait son père dans ces moments-là. Il traversa la pièce en quelques enjambées et vint le saisir par la nuque dans un intervalle de temps bien trop court pour tout humain normalement constitué.

L'instant d'après, Cicéron se retrouva projeté contre le mur voisin. Le choc lui coupa le souffle et, même s'il ouvrait les lèvres à la recherche d'un peu d'air pour remettre ses idées en ordre, rien ne semblait venir à lui, si ce n'était les coups que son père lui infligeait allègrement. Une claque, d'abord, en pleine joue – il sentit sa peau le brûler. Puis un coup de poing dans l'estomac. Mais comme cela ne suffisait pas, il fallut qu'il empoignât l'un des tisonniers – le plus épais – de la cheminée.

« Si seulement ta mère ne m'avait pas donné un moins que rien comme fils ! Tu me fais honte !! » cracha-t-il à pleins poumons, tandis que le jeune homme perdait de plus en plus l'équilibre, glissant le long des boiseries, jusqu'à se retrouver assis au sol.

Qu'allait-il faire de ce tisonnier ? Le tuer ? Non, son père était incapable de meurtre, lui-même l'avait dit. « *S'il faut tuer, alors j'appellerai les spécialistes de la Confrérie pour le faire à ma place* », avait-il déclaré un soir, à l'auberge, en riant avec des camarades de boisson. Non, Humilis Salvius était bien trop fier pour se salir les mains avec du sang qui n'était pas le sien. Celui de son fils était déjà de trop, il ne le tolérait que parce qu'ils en partageaient quelques gouttes.

Brandissant son arme de fortune, il s'apprêtait à l'abattre sur son fils tétanisé, lorsque des coups se firent entendre à la porte, le stoppant net en plein élan. Il tourna la tête en direction de l'entrée, souffla un grand coup, et se ravisa. Une fois le tisonnier de nouveau auprès des siens, il se recoiffa rapidement afin d'effacer toute trace sur son visage de son accès de rage et, s'approchant du seuil de leur demeure, il lança un dernier regard à Cicéron. Ce dernier se remettait tant bien que mal sur pied, encore secoué par ce qui venait de lui arriver, bien que ce ne fût pas la première fois.

« Va dans ta chambre. Et si je te revois, je finirai ce que j'ai commencé. »

Le jeune homme ne se fit pas prier. Rampant presque le long des lattes de bois, il se glissa jusque dans sa chambre, dont la porte se

referma à l'instant où s'ouvrit celle de l'entrée. Il n'écoula pas la voix du visiteur nocturne à qui il devait son salut, préférant se cacher sous les couvertures et se bercer de paroles rassurantes. Comme si cela allait lui faire oublier la douleur qui lancinait son corps. Comme si cela allait lui faire oublier la douleur qui déchirait son cœur.

Il aurait des marques, encore une fois. Il préférerait quand il le frappait pendant l'hiver, et sur le corps plutôt que sur le visage. C'était toujours plus facile à dissimuler. Et c'était, de toute façon, ce que son père préférerait faire, car si les gens savaient qu'il s'amusait à violenter la chair de sa chair, l'ultime cadeau de sa femme Selene, alors les ragots se colporteraient bien assez vite, et son commerce coulerait. Et si le nom de Salvius finissait aussi embourbé qu'une charrette en plein automne... alors il ne resterait probablement plus la moindre trace du passage de Selene en ce bas monde.

La faim vint lui tordre le ventre, à son tour. Mais il ne devait surtout pas sortir. Il ne le pouvait pas. Alors il se répéta encore et toujours que tout irait bien, que les choses s'arrangeraient le lendemain, que son père oublierait... Et sans qu'il ne s'en rendît compte, le sommeil le gagna, probablement aidé par la fatigue induite par toutes ces émotions négatives accumulées dans la journée.

Lorsqu'il s'éveilla de nouveau, un mince filet de lumière blafarde perçait à travers le carreau, glissant sous les rideaux. Secunda s'était fait une place dans la voûte céleste, et guidait le chemin des voyageurs nocturnes. Les ronflements de son père résonnaient à travers les murs. Guettant qu'aucun autre bruit ne lui parvenait de la maison, Cicéron se risqua à quitter son lit, et sa chambre, se glissant discrètement jusqu'à la remise, où il prit la première dague qui lui passa sous la main. N'importe laquelle ferait l'affaire, il n'avait besoin que de quelque chose de tranchant.

Humilis dormait à poings fermés dans son lit. L'odeur de l'alcool embaumait toute la pièce. Une bouteille de vin renversée au sol, vide, laissait comprendre qu'il s'était saoulé jusqu'à l'épuisement. Tant mieux. Il n'entendrait rien.

Cicéron se dressa de toute sa hauteur – du peu qu'il en avait – et se saisit des deux mains de son arme. Lame vers le bas, il visait la gorge. Un coup suffirait, non ? Il n'y connaissait rien. Et il tremblait comme jamais. Il n'avait jamais tué, pas même un lapin ou quoi que ce fût dont on pourrait tirer de la viande. Ni même une araignée venant faire sa

toile dans le recoin de sa chambre. Alors, tuer son propre père... En serait-il seulement capable ?

Les tremblements redoublèrent d'intensité. La poignée de la dague commençait à glisser le long de ses paumes moites. Ses doigts se crispèrent d'une manière peu naturelle tandis qu'il cherchait à les garder bien en place. S'il se ratait, s'il ne le tuait pas du premier coup... alors il n'y aurait, à l'aube, plus la moindre trace de vie dans son corps.

Non. Il ne devait pas hésiter. C'était lui ou son père. C'était l'un ou l'autre, mais ils ne pouvaient plus continuer comme ça. Il ne pouvait plus vivre dans cette terreur, dans cette honte, dans ce ressentiment. La dague glissait le long de sa peau. S'il ne serrait pas plus fort, elle tomberait. Mais il était déjà à bout de forces. Et il ne parvenait pas à l'abattre.

Il se ravisa, laissant choir ses bras le long de son corps. Les épaules affaissées, il quitta la chambre de son père et, une fois la porte fermée derrière lui, il laissa s'échapper un long soupir. Renvoyant la dague parmi les siennes dans la remise, il retourna s'enfoncer dans sa couche. La faible lueur de Secunda vint éclairer son visage, creusant un peu plus ses traits fatigués. Demain était un autre jour, toujours plus incertain quant à l'avenir que lui réservaient les Divins. Lui feraient-ils payer son affront ? Une tentative de parricide, cela ne valait-il pas un quelconque bannissement éternel de son âme ? Il se sentait misérable. Qu'avait-il tenté d'accomplir ? Croyait-il vraiment qu'il pourrait changer les choses ? Il n'était qu'un nabor, une demi-portion, un avorton. Le fils de Humilis Salvius, le fier marchand d'armes. Une ombre sur le tableau de sa famille parfaite. Si Selene n'était pas décédée ce jour-là... peut-être aurait-il été fier de sa progéniture. C'était un miracle qu'il eût atteint l'âge de dix-huit ans, malgré les nombreuses tentatives dissimulées de son père pour le tuer.

Il devait quitter ce foyer inhospitalier. Il devait fuir. Mais pour aller où ? Pour devenir quoi ?

Tirailé par ces pensées, il s'endormit avec la peur au ventre. La peur que son père ne découvrit, d'une manière ou d'une autre, l'acte qu'il avait tenté de commettre. La peur qu'il ne pût réparer son erreur, et qu'il lui en fit payer le prix. La peur de ne pouvoir voir à nouveau le lever du soleil, qui viendrait le réchauffer malgré la froideur de Bruma.

II – Celle qui la lui offrit

Le chant d'un oiseau un peu trop bavard tira le village de son sommeil. Le réveil, douloureux et désagréable, se faisait sur un brouillard humide qui semblait refuser de se dissiper. Rien à y faire, il fallait attendre que le vent s'en mêlât, si toutefois il n'y rechignait pas. Et le silence qui dominait les rues laissait penser que même les bourrasques s'opposaient à l'idée de le chasser, et préféraient laisser la ville se faire écraser par ces nuages inhospitaliers, humides et glacés.

Les premiers à quitter leurs maisons furent les habitués du marché, prêts à disposer une fois de plus leurs marchandises sur les étals. Les plus riches disposaient d'une boutique primaire, sous leur propre toit, voire même au sein d'une bâtisse séparée. C'était un luxe que tous ne pouvaient se permettre, notamment les plus pauvres des paysans. Et, comme si ce spectacle pitoyable l'avait ému, le brouillard se dissipa peu à peu, laissant le soleil réchauffer les corps, invitant les clients à faire quelques emplettes et à remplir leurs paniers.

Recroquevillé sur lui-même, blotti sous les couettes, Cicéron guettait l'instant où son père quitterait la demeure familiale et prendrait la direction de la place du marché. Bien trop terrifié à l'idée de quitter son refuge, son semblant de havre de paix, il ne pouvait qu'attendre de se retrouver enfin seul entre ces murs. Il savait pertinemment ce qu'il adviendrait de lui s'il recroisait son père. Et cette simple idée le paralysait de peur tant il se doutait que jamais il ne serait pardonné pour son erreur. Vivre cloîtré dans cette pièce semblait tout autant impossible ; il était éveillé depuis bien trop longtemps, son esprit avait pu s'inventer des dizaines d'histoires, dont l'issue était malheureusement toujours la même. Il devait fuir Bruma, partir pour une autre ville, une autre province.

Mais l'inconnu le terrifiait. Peut-être bien plus encore que son père.

Le lit grinça, et le bruit de la bouteille de vin roulant au sol après que Humilis l'eût cognée en se levant lui parvint, comme un rappel de la présence abominable qui rôdait non loin de là. L'attente lui parut insoutenable. Convaincu que son père finirait par venir le voir, une arme dans la main, le tétanisait et faisait trembler ses doigts.

Non, il devait se ressaisir. Jamais son père ne tuerait de ses propres mains, voyons. Pas même son fils qu'il n'estimait guère. Les menaces de la veille n'étaient qu'une mise en garde ; s'il provoquait une nouvelle fois son courroux, il ferait appel aux assassins qui rôdaient en ville d'après les dires. Mais *jamais* Humilis ne le tuerait de ses propres mains.

Alors cela ne voulait-il pas dire qu'il n'était à l'abri nulle part ? Si une prime venait à être mise sur sa tête, alors tous les assassins de Cyrodiil, et peut-être même de tout Tamriel, seraient à sa poursuite. Il se recroquevilla un peu plus, contenant du mieux qu'il put les tremblements qui s'étendaient désormais à son corps tout entier. C'était un cauchemar, voilà tout, et il s'en réveillerait bien assez vite.

La porte d'entrée claqua, et la clé tourna dans la serrure dans un désagréable bruit de frottement métallique qui résonna à travers toute la maisonnée silencieuse. Le jeune homme patienta quelques minutes supplémentaires, laissant le temps à son père de charger la charrette et de quitter la cour avec, pour aller préparer son étal en prévision de la journée de travail qui l'attendait. Cela lui parut être des heures entières, à entendre son cœur marteler dans sa poitrine, véritable tambour de guerre faisant pulser le sang à ses tempes dans un vacarme assourdissant. Lorsque cela devint parfaitement insoutenable, il quitta son lit, les jambes toujours hésitantes, et peina à se mettre debout. L'angoisse qui s'était installée et étreignait son cœur ne le quitterait probablement plus jamais.

Il ôta ses vêtements de la veille qu'il n'avait même pas pris le temps d'enlever lorsqu'il était venu se réfugier dans sa chambre après l'assaut de son père, et examina son corps. Quelques ecchymoses étaient apparues suite aux coups reçus, comme trop souvent. La plupart restaient indolores, par chance, mais son bras gauche le lançait quelque peu. Il s'était probablement blessé là lorsqu'il avait été projeté contre le mur – ce simple souvenir le fit frémir. Par chance, il pourrait camoufler tout ça sous des épaisses couches de tissu. Un rapide coup d'œil jeté à son reflet dans un miroir posé sur la table de chevet lui fit savoir que rien ne transparaissait sur son visage, si ce n'était une fatigue habituelle. Tant mieux. Il n'aurait pas à justifier de cet état pitoyable en mentant.

Il tira de la commode plusieurs couches de vêtements, qu'il enfila en se contorsionnant afin de solliciter le moins possible son épaule,

grimaçant lorsqu'il n'y parvenait pas et que la douleur se faisait ressentir. Son cache-col en laine et son épaisse cape l'attendaient sur le portemanteau dans l'entrée, de même que ses chaussures de cuir. À la manière d'une proie chétive s'assurant qu'il n'y a plus aucun prédateur dans les environs avant de quitter sa tanière, il entrouvrit discrètement la porte de sa chambre, et risqua un coup d'œil, avant d'en sortir la tête, toujours en tendant l'oreille. Il n'était jamais trop prudent, son père aurait pu feinter. Mais non, n'importe quoi. Voilà qu'il sombrait dans la paranoïa. Quel idiot faisait-il.

Le froid et le brouillard l'accueillirent comme d'anciens amis – ou ennemis – à qui il avait tendrement manqué. L'enveloppant dans une étreinte glaciale et humide, l'air impatient de lui raconter les derniers ragots entendus du côté du marché, la brume semblait le tirer avec acharnement hors du seuil de la maison bien moins chaleureuse que l'extérieur. Une sensation de soulagement l'envahit tandis qu'il tournait le mécanisme verrouillant la demeure familiale. Si tout se passait bien, s'il en trouvait le courage, ce serait là la dernière fois qu'il en sortirait. La décision était prise : il déserterait cet endroit de malheur, et fuirait son père et sa violence.

Pour aller où ? Seul le temps le lui dirait. Mais pour l'heure, seule sa survie comptait. Il n'avait aucun bien de valeur en sa possession, hormis l'or qu'il avait pu accumuler avec les années, notamment en dérobant à son père les fruits de son travail, au moins pour pouvoir se nourrir convenablement. Avec quelques centaines de septims en poche, il pouvait acheter quelques provisions et, après avoir volé une arme à son père – même s'il ne savait pas s'en servir –, il pourrait sauter dans la première carriole trouvée et payer son conducteur pour qu'il l'emmenât loin, très loin d'ici. Peut-être la capitale pouvait-elle faire quelque chose pour lui ? Ou bien alors le sud, vers la ville de Leyawiin et la Niwen.

Tout cela n'était que du détail. Le plus urgent était de prendre la fuite. Peut-être devrait-il changer d'identité ? « Cicéron » était un prénom étrange, qui ne s'oubliait pas. Quelque chose d'autre devrait faire l'affaire, il était prêt à renier tout ce qui le liait de près ou de loin avec Humilis Salvius, à commencer par ce détestable patronyme.

L'heure n'était pas à de telles tergiversations, voyons ! Il secoua la tête, et prit la direction de la boutique de l'apothicaire, où il espérait pouvoir mettre la main sur quelques onguents de première nécessité.

Puis il se ravisa. Il valait mieux se procurer de la nourriture, plutôt, non ? Et comment mettre la main sur une arme si son père les avait toutes emmenées avec lui pour les disposer sur son étal ? Toutes ces questions l'assaillirent, sans lui laisser de répit. Les voix dans sa tête se chevauchaient, hurlaient pour se faire mieux entendre au milieu du vacarme. Il eut beau plaquer ses paumes sur ses oreilles, cette tempête ne cessait pas.

Quelqu'un le bouscula, le sortant de cet enfer dans lequel il s'était enfoncé sans le vouloir en s'abandonnant à ses craintes. Il n'eut pas le temps de remercier son sauveur inespéré, ni même de vociférer à cause de ce manque de tact, que la silhouette s'éloignait déjà. Pourtant, il la reconnut. À vrai dire, on ne voyait jamais des Khajiits dans le coin. Et celui-là, entre tous, était discernable. C'était l'individu qu'il avait vu se glisser dans une trappe dérobée la veille.

Il voulut s'élaner à sa poursuite, l'appeler, mais se ravisa. S'il attirait son attention, que ferait-il ? S'il posait des questions, le Khajiit nierait sûrement. Et son armure rouge et noir ne lui inspirait pas vraiment confiance...

Cicéron soupira. Il était trop sensible. Le moindre imprévu le mettait dans tous ses états. Il voulait jouer aux durs mais restait l'avorton qu'il avait toujours été. Incapable de se dresser face aux gamins qui l'agressaient, et encore moins face à son odieux père, il était encore bien moins apte à affronter le possible danger. Peut-être devait-il rebrousser chemin et retourner dans sa chambre. Là, au moins, il était en sécurité, et rien ni personne ne viendrait l'irriter. À quoi bon rêver d'aventures et d'émancipation lorsque le simple fait de sortir de chez soi et de préparer son départ relevait de l'impossible ?

Il voulait changer. Devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un dont il serait fier. Il quitterait ce foyer dès ce jour, et il ne ferait jamais demi-tour. Gonflant son torse d'espoir et d'air glacial, amassant tout le courage qu'il pouvait mobiliser, il fit un pas en avant, sur les dalles de pierre humides et glissantes. Il devait affronter ses démons et, pour cela, il devait employer la manière forte. Se rendre sur la place du marché pour faire ses emplettes – quelques provisions, tout juste de quoi se rendre au village voisin, ou à la grande ville la plus proche – sous les yeux de son père devait constituer un affront suffisant. Et lorsqu'il verrait que son fils ne rentrerait plus, il s'en voudrait de n'avoir pu le tuer de ses propres mains tant qu'il le pouvait encore. Cette simple

pensée ravit Cicéron, trouvant une maigre consolation dans la frustration que pourrait ressentir son père lorsqu'il découvrirait qu'il serait inatteignable, et qu'il ne pourrait alors plus lui faire le moindre mal.

Avançant jusqu'à la place du marché, où la brume s'était déjà dissipée et où plusieurs clients se bouscuaient ici et là face aux étals, il retrouva bien assez vite du regard celui où se tenait son père. Près de lui, une femme vêtue d'une cape et d'une robe bien assez épaisses pour affronter les froides températures du jour observait les armes. Il reconnut la voix de Humilis tandis qu'il l'apostrophait, et l'invitait à s'approcher un peu plus, et la femme de jouer le jeu.

De là où il se trouvait, il ne la discernait pas assez bien. Incapable d'identifier son ethnique, ni même s'il s'agissait là d'une Men ou d'une Mer, il ne pouvait que les épier. Mais ça n'était qu'une simple vente d'armes, il ne trouverait pas le moindre intérêt à observer cela. Non, il devait faire ce pour quoi il s'était rendu là. Rapidement, son attention se focalisa sur les étals alimentaires, où il acheta quelques légumes et fruits, ainsi qu'une pièce de viande. L'avantage de cette saison était la simplicité avec laquelle il pouvait conserver ces aliments ; un peu de sel suffisait, grâce au froid constant de la ville et de ses environs.

Même si son panier se remplissait de provisions en même temps que sa bourse ne se délestait de pièces, les remords venaient l'assaillir, et le doute se joignait avec eux, ravi de pouvoir s'inviter à cette petite fête de sentiments désagréables. Il ne cessait de jeter des regards inquiets en direction de son père, qui semblait ravi de pouvoir faire une affaire auprès de sa cliente. Quelque chose, une intuition absurde, assurément, lui intima l'ordre de regarder plus en détail ce qui se passait du côté de l'étal de la famille Salvius. En voyant la femme tendre une dague, il comprit qu'elle ne faisait que demander à ce qu'il l'affûtât, ou quelque chose dans la mesure du peu de compétences qu'il avait. Mais l'instant d'après, son père lâcha l'arme, et Cicéron reconnut dans un frisson d'angoisse – simple réaction naturelle – l'expression d'irritation qui précédait habituellement un accès de colère. Humilis retint sa pulsion, avant de recouvrer ses esprits et, contre toute attente, rendit à sa cliente potentielle son arme. Y avait-il un problème ? Cicéron secoua les épaules, cela ne le concernait pas. Alors pourquoi avait-il observé la scène avec autant d'attention et, surtout, d'*appréhension* ?

Il termina rapidement ses emplettes – il avait pris en plus de cela quelques potions auprès de l'apothicaire, notamment des antidotes, au cas où il ingérerait par accident quelque aliment dangereux – et, alors qu'il s'apprêtait à quitter la place du marché et cette maudite ville, il lança un dernier regard en direction de son père et de l'étal qui faisait sa fierté. Ses couleurs soigneusement peintes, ses armes reflétant les rayons du timide soleil, et le marchand, torse bombé, le gosier prêt à s'ouvrir pour attirer les regards sur lui. Quoique... Il semblait hésiter, tituber, et paraissait, de loin, prêt à s'affaisser au premier coup de vent.

Intrigué, curieux, et quelque peu *inquiet*, Cicéron fit demi-tour, et se rapprocha de lui. Il remarquait la main de son père, posée sur le bois, et ses doigts crispés qui tremblaient. Humilis avait visiblement des difficultés à respirer, en témoignait son souffle irrégulier qui laissait s'échapper de timides volutes hors de ses narines. Lorsqu'il constata que son fils s'était présenté à lui, ce fut à peine s'il put tourner la tête en sa direction, ni même les yeux. Ses lèvres s'entrouvrirent tandis qu'il cherchait à lui parler, mais ses cordes vocales ne purent exprimer rien de plus qu'un râle de douleur, avant que ses jambes ne se débassent sous son poids.

Étendu à même le sol, caché des regards par la structure de bois où trônaient les nombreuses lames, Humilis semblait grandement souffrir. Agenouillé à ses côtés, Cicéron restait désarmé, partagé entre de trop nombreux sentiments contradictoires. Jusqu'à ce qu'il ne remarquât la plaie qui sillonnait les phalanges de la main droite de son père. Une coupure, due à une lame un peu trop tranchante. Une erreur de débutant, ou bien alors une erreur digne d'un homme un peu trop confiant.

Le lien se fit vite dans sa tête. La perte progressive de la mobilité de son corps, et une simple blessure qui saignait, ce ne pouvait qu'être lié à un empoisonnement. Il y avait bien des rumeurs dans le quartier qui voulaient faire croire que des membres de la confrérie d'assassins rôdaient en ville et dans ses alentours. Et il avait bien entendu à une occasion ou deux l'apothicaire refuser de confectionner des poisons à certains clients un peu trop pressants. Un poison paralysant pouvait-il exister ? Très certainement. Apparemment, le venin de givrèpeire, ces araignées géantes de Bordeciel, pouvait aisément immobiliser même le plus grand des Orques.

Alors comme ça, un assassin avait attenté à la vie de son père ?

Cicéron songea à l'antidote qu'il avait acheté quelques instants plus tôt. Puis il songea à son avenir. Devait-il se rendre complice de meurtre en n'aidant pas son père agonisant ? Il n'était pas dupe, il se doutait que tôt ou tard la paralysie gagnerait le cœur de l'homme et le vouerait à une mort lente et douloureuse. Mais n'était-ce pas là l'occasion rêvée ? Si Humilis Salvius décédait, alors Cicéron pouvait se libérer de toutes les entraves qui le gênaient ici, à Bruma.

« Tout ira bien, murmura-t-il plus pour lui-même que pour son père. Ça va bien se passer, je te le promets. »

Les yeux révoltés de son père lui transmettaient toutes les émotions qui le parcouraient en cet instant précis. La douleur, la peur, la colère, la tristesse, la rage. Et ses lèvres crispées ne pouvaient plus former le moindre cri pouvant alerter les gens alentour ni la moindre insulte à l'égard du jeune homme.

Pour la première fois de ses dix-huit ans d'existence, Cicéron fut pris d'une envie folle. Celle d'entourer le cou de son père de ses dix doigts, et de serrer, serrer, aussi fort que sa poigne le lui permettait. Il ne voulait pas que le poison fût à l'origine du trépas de l'homme, non, ni la moindre arme. Il voulait le tuer *de ses propres mains nues*. Il s'approcha un peu plus et, par accident, ses yeux croisèrent ceux de son père, qui le dévisageait d'un air horrifié. Il semblait comprendre ce qui lui arrivait. Il sentait sa mort arriver lentement, et incarnée en la personne de son fils. Ce n'était qu'un juste retour des choses ; une mort par strangulation était bien moindre en comparaison de toutes les souffrances qu'il avait infligées à la chair de sa chair pendant tout ce temps. S'il l'achevait, en serait-il satisfait ? Éprouverait-il de la joie ? Une exultation ? Ou bien au contraire, ne ressentirait-il pas seulement un dégoût de lui-même, une horreur de son propre reflet, à cause du crime qu'il s'appropriait à commettre ?

Sans qu'il n'en eût réellement conscience, ses mains vinrent se glisser contre la peau chaude de la gorge de son père. Et à l'instant où il commença à serrer ses doigts, il fit l'amère constatation que la vie avait déjà quitté le corps de l'Impérial, dont la souffrance avait creusé plus profondément les rides. Ses yeux ne reflétaient plus rien, vidés de toutes ces émotions qu'ils avaient pu un jour ou l'autre exprimer. Mais jamais n'avaient-ils témoigné de l'amour paternel qu'il aurait pu ressentir. Ce regard accusateur, qui se remplissait de regrets dès lors

qu'il se posait sur la figure juvénile de Cicéron, ne lui manquerait jamais. Oh non, *jamais*.

Il se releva, essuya ses mains sur ses vêtements comme s'il tentait de les laver du crime qu'il s'apprêtait à commettre en toute connaissance de cause. Malgré la chaleur des épaisses couches de tissu, il tremblait. Et il ne parvenait à faire cesser ces soubresauts dérangeants. La panique commençait à le gagner. Que se passerait-il si on le surprenait là, aux côtés du cadavre de son père ? On le prendrait pour l'assassin. Le fait d'avoir songé à l'acte le rendait-il aussi coupable que l'individu qui l'avait commis ? Il en avait bien peur.

Saisissant l'anse du petit panier dans lequel il avait amassé ses provisions, il jeta de rapides coups d'œil aux alentours et, profitant de l'activité habituelle de la place du marché, il se faufila loin de tout cela. Ses pas le ramenèrent jusqu'à la demeure familiale. Incapable de s'en éloigner, il y pénétra de nouveau, à contrecœur, et alla s'enfermer dans sa chambre, seul havre qu'il avait pu connaître dans ce temple dédié à la violence familiale.

Le temps s'écoula lentement, il ne compta pas les heures. Ce fut un bruit de martèlement sur la porte d'entrée qui le tira de sa léthargie. Un garde de la ville vint l'informer du décès de son père, on avait retrouvé son corps déjà froid, étendu près de son étal. Impossible de trouver le coupable, la piste privilégiée était celle d'un assassin payé pour ce meurtre. Cicéron feignit l'ignorance et le désarroi à cette nouvelle. Intérieurement, il était soulagé comme il ne l'avait jamais été.

« Sais-tu s'il avait des ennemis ? Ou si des gens voulaient sa mort ? »

La question résonna dans la tête de Cicéron. Lui-même, bien sûr, mais y avait-il d'autres personnes ? Pas à sa connaissance. Humilis avait beau être détestable en privé, il n'en restait pas moins exemplaire lorsqu'il se présentait en public. Non, il ne parvenait à identifier le possible commanditaire de cet assassinat salvateur.

« Je suis désolé, murmura-t-il sans perdre ce masque factice sur le visage. Je ne sais pas du tout... »

Le garde le laissa rapidement tranquille, livré à lui-même, après lui avoir fait part de ses condoléances une énième fois. De nouveau seul, enfermé entre les quatre murs et sous le toit de la demeure silencieuse, Cicéron réfléchissait à toute allure. Que faire, désormais ? Désirait-il toujours fuir la ville ? Souhaitait-il réellement quitter Bruma, dès lors

que son père, unique contrainte et menace à son bien-être, n'était plus ? Il restait pourtant son « héritage » : ce patronyme, ce nom ridicule, et sa ressemblance physique indéniable avec son géniteur.

Il tourna en rond, encore et encore, faisant les cent pas dans la pièce de vie, manquant de trébucher à force de piétiner le sol de bois.

Au milieu du tumulte des pensées, une seule se dégagait, plus distincte, plus forte, plus prenante. Mais tout aussi irréalisable. Une petite voix s'élevait, se faisait savoir. Et elle lui susurrait des paroles bien alléchantes, bien attirantes, l'ensorcelant de ces mots doux qui semblaient si innocents...

Oh, par tous les Divins, que lui arrivait-il ? Avait-il le droit d'avoir de telles pensées ? Pouvait-il ressentir une telle attirance vers ce comportement pourtant si violemment réprimé ? Ces crimes étaient passibles de peine de mort s'il se faisait attraper par les autorités ; l'Empereur était formel à ce sujet. Et pour rien au monde il ne voulait voir sa tête finir séparée de son corps par un coup de hache sur un billot. Cette simple idée le fit frémir de terreur.

Non, c'était du suicide. Jamais il ne pourrait retrouver la trace de la personne qui avait tué son père. Et même s'il la retrouvait, jamais cet individu ne lui enseignerait les ficelles du métier. Car personne n'était assez fou pour faire du meurtre son métier. Ce n'était que des rumeurs, il n'y avait pas de confrérie qui s'attelait à tuer sur commande. Ce n'était que des histoires que l'on se racontait pour se faire peur, pour se contraindre à être droit, à agir convenablement, à devenir un individu honorable de la société.

Et pourtant...

Il n'y tint plus. Les cent pas avaient porté leurs fruits, aussi pourris pussent-ils être. C'était une terriblement mauvaise idée... et en même temps, il n'avait plus rien à perdre. Il avait éprouvé une envie qui l'avait marqué au fer rouge, et jamais il ne se laverait de ce péché. Il avait désiré mettre fin à la vie d'un homme, et s'était appretté à le faire. Il n'était pas apte à vivre comme les honnêtes gens de Bruma. Il ne l'était plus.

Le grincement de la porte d'entrée qu'il refermait derrière lui sonnait comme un adieu définitif. Il garda tout de même la clé dans sa sacoche, si toutefois cela pouvait lui être utile. Brûlant d'une envie nouvelle, il retourna sur la petite colline où il avait aperçu pour la première fois le

Khajiit. Les hommes-chats ne vivaient pas en ville, il le savait très bien. Et il n'en avait que rarement vu dans les environs, leurs caravanes ne s'arrêtant guère aux portes de Bruma. Pour lui, ce passage secret qu'avait emprunté l'individu apparaissait comme un indice évident dont il devait remonter la piste. Car les Khajiits étaient réputés pour leur furtivité, et qui de mieux placé pour assassiner qu'un maître du silence ?

À l'abri des regards, dissimulé par les buissons épais, il attendit d'apercevoir la silhouette fine qui l'avait tant marqué. Et à sa grande surprise, il lui en parvint deux.

« Encore une bonne journée, fit une première voix, nasillarde. La famille en sera ravie.

— Si seulement j'avais pu acheter une arme à ce vendeur avant qu'elle ne le tue, soupira le second en grattant son cou du bout de ses longues griffes. Je savais que j'aurais dû me décider hier. On disait qu'il était bon à ce qu'il faisait. Dommage. »

Cicéron retint une exclamation satisfaite, craignant que cela ne compromît sa filature. Fixant des yeux les deux Khajiits dont les traits étaient plutôt semblables – probablement deux frères –, il attendit qu'ils disparussent via le passage secret. Juste avant que le pot de fleurs ensorcelé ne reprît place, il se glissa dans l'interstice, descendant barreau après barreau l'échelle de bois disposée là, et permettant de s'enfoncer toujours plus loin dans les profondeurs de la terre. Jusqu'où cela le mènerait-il ? Il l'ignorait. Mais tant qu'il suivait les deux voix à distance raisonnable, sans se perdre dans ce qui prenait de plus en plus la forme d'un labyrinthe de couloirs s'étendant à travers les ténèbres qui englutissaient le pauvre Impérial qui n'avait songé à emmener de torche, alors tout irait bien. Il entendit l'un des deux Khajiits réciter une incantation, à moins qu'il ne la lût depuis un parchemin, et une vague lumière s'étira dans le couloir. Un sort d'illumination, quelle bonne idée. Bien que faible, la boule lumineuse qui flottait au-dessus d'eux projetait ses éclats rassurants jusqu'aux pieds de Cicéron, plusieurs mètres en arrière. Même s'il n'entendait plus leurs voix, il pouvait toujours retrouver leur trace.

Il marcha sur la pointe des pieds pendant ce qui lui sembla une éternité. Tout son corps était tendu à la simple idée d'être repéré, de piétiner une pierre tombée là, ou bien de trébucher sur un piège ou un quelconque obstacle dissimulé dans l'ombre. Et le silence laissait à ses

pensées les plus folles la liberté de s'affoler, de grossir, et de saturer sa pauvre tête assaillie de toutes parts. L'appréhension le gagnait, et l'idée folle de ce qu'il adviendrait de lui au bout du tunnel lui nouait la gorge. Et s'il tombait dans un piège ? Et s'il tombait réellement nez à nez avec ce groupe d'assassins, et qu'ils mettaient fin à sa vie car il représentait une menace pour eux ? Lui qui agissait le plus souvent possible avec logique, et après avoir fait mûrir ses réflexions, voilà qu'il s'était jeté à corps perdu à la poursuite de ces deux Khajiits, sans avoir la moindre idée de ce qu'il ferait une fois de l'autre côté.

N'y pense pas. Continue d'avancer discrètement. Tout ira bien.

Il tentait de se rassurer, mais les tremblements de ses doigts restaient une preuve évidente de son appréhension, de son angoisse. Par les Huit, il regrettait de ne pouvoir faire demi-tour. Seul et sans lumière, il était perdu dans ce dédale. Il ne pouvait qu'avancer pas à pas, la boule dans sa gorge grossissant seconde après seconde, l'empêchant de déglutir, et le gênant dans sa respiration. Son souffle rauque peinait à s'échapper entre ses lèvres, qui se contractaient contre sa volonté. Il avait beau se rebeller contre ces sentiments désagréables, la crainte de son futur incertain anéantissait tout espoir.

Les voix des Khajiits résonnèrent jusqu'à lui, dans un rire qui semblait moqueur à son égard. Savaient-ils qu'il les suivait, pleutre comme il était, et se moquaient-ils de l'état dans lequel il se retrouvait ? Non, il ne l'espérait pas. Voilà que la paranoïa le gagnait de nouveau. *Reprends-toi, Cicéron !*

La faible lumière du sort d'illumination vacillait. Bientôt, Cicéron ne distingua plus les aspérités du sol sur lequel il progressait, et peinait à garder ce rythme discret et soutenu. Alors qu'il se laissait distancer par les deux hommes félins, il remarqua, plus loin, la couleur rougeoyante de flambeaux. Ils approchaient d'une pièce souterraine, probablement le repaire des assassins. Des voix se faisaient entendre, des rires. L'endroit n'était pas dénué de vie, bien au contraire. Les voix des Khajiits se mêlèrent à celles qui se trouvaient là-bas. Cicéron, à leurs traces, se stoppa sur le seuil de cette immense salle creusée dans la roche, sous la ville. Pétrifié par l'appréhension, il se récita quelques paroles, comme une incantation visant à éloigner la peur. Il ne reculerait pas, il atteindrait l'objectif qu'il s'était fixé.

LA FEMME QUI TUA LE MARCHAND D'ARMES

Prenant une large inspiration, bloquant la terreur au fond de lui-même, il fit un pas dans la lumière, aussi prêt qu'il pouvait l'être pour affronter ce qui pouvait bien l'attendre là.

III – La famille qui recueillit son fils

Plusieurs individus se trouvaient là, une vraie famille attablée autour d'un repas. Des Impériaux et Brétons, quatre Khajiits, il y avait même trois représentants de la race bosmer, entre autres. Cicéron contempla tous les visages avec curiosité ; cela lui semblait si étrange et si familier à la fois. L'appréhension serra son cœur, l'étouffant entre ses griffes acérées et glaciales, le privant de toute la liberté qu'il réclamait afin de battre. Il déglutit. Que faisait-il en ces lieux ?

Puis l'un des hommes-chats qu'il avait suivis jusque là fit pivoter une oreille dans sa direction ; son pied avait malencontreusement heurté une pierre, révélant sa position à tous. Tournant la tête, il le dévisagea d'un bref coup d'œil et, l'instant d'après, Cicéron se retrouva face contre terre, plaqué au sol, incapable de faire le moindre mouvement sans grimacer – ni même simplement bouger. Le genou du Khajiit enfoncé dans son dos le faisait horriblement souffrir, tout comme la terre et les pierres qui râpaient son visage. Il n'était même pas surpris de l'issue de cette rencontre. À quoi donc s'était-il attendu ? Jamais on ne l'aurait accueilli à bras ouverts après une telle infiltration. Il était un intrus, un étranger à leur famille. C'était ainsi qu'il devait être reçu, et de nulle autre manière.

Un tumulte de voix s'éleva, toutes vociférant plus fort les unes que les autres. Du coin de l'œil, il vit une Impériale à la peau foncée qui trépidait, la main sur le pommeau de son épée, prête à dégainer et asséner un coup. Puis on le saisit à la nuque – il sentit le désagréable contact des griffes du Khajiit contre sa peau, et frémit à l'idée qu'elles pussent se planter dans ses chairs –, le força à se relever, et on l'envoya embrasser le sol quelques mètres plus loin. Ses genoux et ses coudes le lançaient, irrités par les pierres contre lesquels ils s'étaient frottés. Si ses vêtements survivaient à cela, il aurait beaucoup de chance.

Et s'il survivait à cette soirée, alors il se considérerait comme le plus chanceux des hommes.

Autour de lui, une petite quinzaine de personnes formait un cercle de visages hostiles, et tous semblaient prêts à le réduire au silence s'il tentait de riposter, par le biais d'armes tranchantes ou bien magiques, à défaut de leurs mains nues.

« Je vous en prie, ne me tuez pas ! implora-t-il en se mettant sur les genoux.

— À quoi rime tout ceci ? grogna un Bréton plutôt âgé à l'air peu commode en se tournant vers ses voisins.

— Je vous en supplie ! »

Il aperçut vaguement, du coin de l'œil, une silhouette s'approcher du cercle. Le nouvel arrivant resta en retrait, semblait juste les observer nonchalamment, sans daigner prendre part au raffut.

« Qu'est-ce que cet étranger fait ici ? » vociféra l'Impériale à la peau foncée qu'il avait aperçue plus tôt, tandis qu'elle s'adressait aux deux Khajiits qui baissaient honteusement la tête, tout en désignant du bout du doigt Cicéron.

Les deux félins répondirent, l'un complétant presque la phrase de l'autre, justifiant ne pas avoir entendu qu'on les suivait à travers les tunnels. Le Bréton grimaça, lançant une pique acerbe à leur égard, vantant leur ouïe si peu fine, indigne de la réputation de leurs congénères. Nul ne releva, tous étaient bien trop préoccupés par ce conseil imprévu, et par l'étranger qui s'était invité chez eux.

« Et toi ! gronda la femme en posant de nouveau ses yeux foncés sur son visage. Que fais-tu ici ? Parle avant que je ne te tranche la gorge ! »

Ce faisant, elle porta la main à son arme, et semblait terriblement prête à la dégainer, et à l'enfoncer dans le corps du jeune homme, qui s'imaginait déjà ressentir la douleur, et qui percevait presque la sensation de son sang coulant hors des plaies, imbibant ses vêtements, et se répandant sur le sol... Il avala difficilement sa salive, et contint du mieux qu'il put ses tremblements. Le visage relevé en direction du cercle, il se sentait horriblement honteux dans cette position de faiblesse le laissant à découvert. Ça n'était plus qu'une question de minutes avant que l'un des assassins ne se décidât à mettre fin à ses jours.

Il inspira un grand coup, amassant tout le courage qu'il lui était possible de trouver. Il était terrorisé, on eût presque dit un enfant qui venait de faire le pire des cauchemars, et ses yeux se posant sur les visages hostiles appelaient douloureusement leur pitié et leur clémence. Sauf que tout ceci était bien réel, et il n'était plus un enfant. Il n'avait plus de parents dans les bras desquels chercher du réconfort – il n'en avait, à vrai dire, jamais eu.

« Je m'appelle Cicéron, déclara-t-il d'une voix étonnamment sûre et affirmée, en opposition totale avec le tumulte qui résonnait à l'intérieur de son corps. Et vous avez tué mon père ce matin ! »

Il se surprit lui-même à omettre son nom de famille. Nul besoin, il ne voulait plus être lié à cet homme qu'il exécrait tant. Alors pourquoi venait-il de le mentionner ? Lui-même l'ignorait, et il ne voulait pas perdre son temps en y réfléchissant.

Tous semblaient avoir eu vent du meurtre, puisque personne ne posa la question de savoir de qui il s'agissait. Il entendit quelqu'un murmurer le nom de son père ; il frémit de dégoût à l'évocation de cette ordure qui n'avait obtenu que ce qu'elle méritait. Un Bosmer, qui avait gardé le silence jusqu'à présent, ricana, les bras croisés sur son torse.

« Et ? Tu demandes réparation ? Désolé, gamin, mais on ne fait pas ça ici. »

La silhouette, à quelques pas du cercle, releva la tête, visiblement intriguée par ce qui se passait là. Un Impérial aux allures de meneur lui jeta un rapide coup d'œil, avant de reprendre le fil de la discussion, dont il ne perdait pas une miette.

« Je ne vous demande pas de réparation, bégaya le jeune homme en remettant à sa place une mèche rousse venue glisser devant ses yeux. Je... »

Il chercha un instant ses mots, réfléchissant à la meilleure manière de formuler sa requête. C'était un souhait étrange, peut-être complètement insensé, mais c'était la seule solution qu'il avait trouvée. Cet étrange sentiment qui l'avait si violemment pris, cette soudaine envie d'achever son propre père de ses mains, et d'être si proche du but... Cela n'avait rien à voir avec sa frustrante tentative de la veille. Il avait agi dans l'instant, il n'avait pas eu le temps de songer à ce qu'il faisait. Cela avait été la réponse instinctive de son corps face à l'appel du parricide. Et cela avait été exaltant.

« Je veux que vous m'appreniez à assassiner, lâcha-t-il finalement après un soupir. Je veux tuer comme vous le faites. »

Voilà. Il l'avait dit. Il avait avoué ce secret qu'il pensait invouable. Et on l'avait écouté. Sans rire ni lui pointer d'arme sous la gorge.

L'Impérial aux airs paternels qui avait remué un peu plus tôt s'avança, brisant le cercle, et s'approchant d'un ou deux pas en

direction de Cicéron. Il semblait intrigué par ce qui se passait dans leur repère.

« C'est une drôle de requête que tu nous fais là, petit », souffla-t-il, mi-sérieux, mi-amusé.

Le jeune homme grimaça à l'utilisation de ce sobriquet désagréable. Mais il devait l'admettre, il se démarquait du groupe par sa petite taille, en plus de son jeune âge. Cependant, le simple son de la voix de l'individu fit naître en Cicéron la conviction que c'était lui qui dirigeait, ici-bas. Peut-être se trompait-il. Il ne connaissait rien des us et coutumes de ces personnes-là qui vivaient en marge de la société, et y contribuaient à leur façon. Et il voulait apprendre.

« Comment peut-on savoir que tu ne nous mènes pas en bateau ? », reprit-il, un sourcil levé.

Leur réaction était tout à fait compréhensible, et pourtant... Cicéron ne voulait pas s'étendre sur ces désagréables raisons qui l'avaient conduit à agir si étrangement. Penser à tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il avait subi à cause du non regretté Humilis Salvius... Ses humiliations, ses défauts, cet horrible nom qui le suivait partout où il se rendait, et cette ressemblance physique indéniable qui prouvait, au-delà de leur lien patronymique, qu'ils étaient liés par le sang... Tout cela faisait naître en lui une rage indicible, dont il ne saurait se débarrasser aisément. Il voulait oublier tout cela, et enfin vivre en paix. Et, si ces personnes l'acceptaient au sein de leur groupe, alors peut-être y arriverait-il.

« Mon père était tout ce qu'il me restait, confia-t-il. Je le détestais. J'ai souvent souhaité sa mort, mais je n'ai jamais pu me résoudre à la commanditer. »

Les individus s'échangèrent des regards intrigués, inquisiteurs, parfois même moqueurs. Mais aucun ne l'interrompit dans son échange avec celui qui paraissait bel et bien être le meneur.

« J'ignore qui était l'homme qui vous a payés pour le tuer, ajouta Cicéron en maîtrisant un peu mieux le ton de sa voix, mais je lui en suis reconnaissant. »

L'Impérial l'écouta en acquiesçant, ses yeux ambrés scrutaient le jeune homme de haut en bas. Il garda longuement le silence, sans bouger, avant de finalement s'éloigner du cercle, et de rejoindre un peu plus loin la silhouette qui restait en retrait, et semblait répugner l'idée

de se joindre aux festivités. Des murmures s'élevèrent, chacun discutait avec son voisin, y allant de sa petite remarque concernant la scène qui se déroulait au sein de leur demeure dissimulée du public.

« Humilis avait un fils ? fit une Bosmer non loin de lui. Je l'ignorais.

— En même temps, à force de toujours être en dehors de la ville, tu finis par rater la plupart des ragots », soupira une Khajiite en haussant les épaules.

L'homme discuta longuement avec l'individu gardé à l'écart du groupe. Un marginal, peut-être ? Quoi que ces deux-là pussent se raconter, Cicéron ne pouvait en comprendre le moindre mot. Les yeux plissés, il scrutait leurs visages, espérant saisir quelques mots sur leurs lèvres, en vain. Il remarqua, cependant, que la personne qui gardait son dos appuyé contre le mur, et dont la coule masquait le visage, était une femme, à l'horrible balafre striant le côté droit de son visage. Cinq cicatrices parallèles, rougeâtres, signe d'une violente altercation ayant laissé d'effroyables traces. Il sentit un frisson lui parcourir le dos. Cette femme lui inspira, en cet instant, une terreur viscérale.

Il croisa son regard. Et elle chancela, s'agrippant d'une main au bras de son camarade, portant l'autre à son visage. Des gémissements et des pleurs lui parvinrent ; le silence se fit dans les environs, tous restèrent à l'affût, les yeux tournés vers elle.

« Je me demande ce que ça sera cette fois encore, murmura quelqu'un.

— Reste à savoir si elle en parlera à Livius, et s'il nous partagera l'information », ajouta une autre voix.

Combien de temps restèrent-ils tous ainsi ? Le visage de la femme se creusa violemment, les veines de son visage se firent visibles, violacées, et rendirent les cicatrices plus atroces encore. Elle sembla se reprendre quelque peu et, lorsqu'elle parut de nouveau maîtresse d'elle-même, elle échangea de nouveau avec l'Impérial. Il ne faisait plus aucun doute, cet homme – Livius – était le meneur de la confrérie d'assassins qui se terrait sous Bruma. Cicéron les regardait avec effroi, incapable de comprendre ce que pouvait bien vouloir dire cette saynète qui venait d'être jouée devant eux. Et le silence presque cérémonieux des autres membres pesait lourdement.

Puis, après quelques discrets échanges qui ne concernaient qu'eux deux, le meneur se tourna, et l'apostropha.

« Bien, tu peux *peut-être* rejoindre nos rangs. Mais tu devras nous prouver ce que tu vaux. »

Il ramassa une épée de bois abandonnée là depuis probablement longtemps, et la lui envoya.

« Attrape. »

Cicéron se releva rapidement, chancelant légèrement alors que le sang irriguait de nouveau correctement ses jambes, et s'en saisit de justesse. Il devait assurément arborer un air hagard et stupide alors qu'il le dévisageait, une question silencieuse adressée dans son regard.

« Aemillia sera ton adversaire, annonça le dénommé Livius, en désignant d'un simple geste la femme qui se préparait déjà pour l'affrontement. Elle se bat à la dague. »

En effet ; il la vit dégainer une petite arme, et la saisir fermement par la poignée. Tandis qu'elle s'approchait, l'angoisse revenait à la charge, cognant comme des tambours de guerre dans son crâne. À moins qu'il ne confondit cela avec les battements de son cœur ?

« Tu devras la désarmer, et l'assassiner, fit l'Impérial en énonçant les règles du duel qui se préparait. Pour de faux, bien évidemment, je ne veux pas risquer la vie d'une de mes sœurs. Soit en lui tranchant la gorge, soit en l'emplant de ton épée. »

Pour lui qui avait à peine touché aux armes que vendait son père, cela relevait d'un véritable défi désagréable dont il doutait de l'issue. Pouvait-il seulement s'opposer à elle ? Elle était un assassin professionnel – qui savait à quand remontait la dernière fois qu'elle avait tué ? Peut-être l'avait-elle fait le matin même. Ou juste avant son arrivée. Peut-être revenait-elle d'un meurtre tandis qu'il provoquait ce raffut dans leur immense salle souterraine. Cela expliquerait son retard au rassemblement. Le jeune homme déglutit.

« Si tu y parviens, alors tu pourras rejoindre nos rangs. Mais si tu échoues, ce sera toi qui finiras égorgé ou empalé. Qu'en dis-tu ? »

C'était quitte ou double. Il n'avait plus d'issue possible, il devait à tout prix réussir cette épreuve s'il voulait survivre. Oh, pourquoi avait-il fallu qu'il suivît ces deux khajiits ? Pourquoi avait-il fallu qu'il ressentît un tel besoin de violence envers son père ?

Ce fut à cet instant, alors qu'il observait une énième fois son adversaire, qu'il remarqua un détail. L'œil balaféré était blanchâtre, et

ne fixait que du vide. Rien ne s'y reflétait, à part les faibles flammes qui animaient le cœur du sanctuaire.

« Vous me mettez au défi d'attaquer une aveugle ? » fit-il innocemment.

La consternation l'envahit. Quelle idée cet homme avait-il en tête ? N'était-ce pas étrange que de l'envoyer affronter une personne ayant un handicap aussi contraignant que cela ? Les assassins pouvaient-ils toujours œuvrer tout en ayant une vision réduite ? Ou bien n'était-ce pas là une humiliation qu'on lui faisait subir ? Ils se moqueraient avec plaisir de lui s'il ne parvenait pas à mettre hors-jeu une infirme.

« Seul un incompetent ne pourrait la vaincre », affirma cependant Livius, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Raison de plus pour ne pas perdre la face. Partagé entre l'appréhension et l'incompréhension, il serra un peu plus sa prise autour de l'épée de bois. Il devait la toucher, au moins ça. Et ne pas se faire toucher. C'était peut-être cette partie-là, la plus difficile. Survivre. Il retint un rire inapproprié. N'était-ce pas ce qu'il avait fait avec son père pendant toutes ces années ? Éviter les coups, il y était habitué. S'il ne pouvait l'atteindre, peut-être pouvait-il au moins esquiver.

Le cercle d'assassins s'ouvrit, formant une arène dans laquelle aurait lieu l'affrontement. Tous restèrent silencieux, il n'y eut pas même le moindre murmure, la moindre réflexion émise. La femme – *Aemillia, c'est bien ça ?* – s'approchait lentement, et semblait prête à lui trancher les membres et les chairs aussi facilement qu'elle ne respirait.

Cicéron inspira un grand coup, et tenta de se reprendre. Il devait faire de son mieux. Ne voulait-il pas aller de l'avant ? Affronter son passé ? Et accepter cet étrange sentiment qui se faisait plus prenant, plus poignant, et semblait l'entourer de ses bras pour ne plus jamais le relâcher ? Était-ce donc cela, l'envie de meurtre qui les animait, eux aussi ? Il serra ses mains autour de son arme de fortune, et se mit à son tour en position. Il essaya d'observer l'attitude de la femme, la manière dont elle se préparait à attaquer. Mais il n'y connaissait diablement rien. Comment allait-il bien pouvoir se tirer de ce guêpier ?

Par Stendarr, pourquoi avait-il fallu qu'il fit ces choix insensés ?

La femme sembla agacée de le voir hésiter et rester sur ses gardes. Elle fit soudainement un bond dans sa direction. Elle voulait visiblement seulement l'effrayer, probablement pour le pousser à

l'abandon. Mais il ne flancherait pas. Il remarqua au dernier moment le reflet brillant de son arme, qui manqua de peu de s'enfoncer dans ses chairs, de le transpercer, de répandre son sang encore chaud sur le sol de pierre et de terre sale. Alors que Cicéron faisait un pas sur le côté dans un mouvement tardif et désespéré pour sauver sa peau, il porta un coup, simple et maladroit, mais qui atteignit la cible, en pleine poitrine, heurtant son corps du plat de l'épée de bois, suffisamment violemment pour qu'elle ne s'écroulât et ne se réceptionnât sur ses genoux. La femme haleta. Avait-il été capable de lui couper le souffle rien qu'en la heurtant ainsi ? Ou bien n'avait-elle pas été distraite par autre chose ?

Il fit un pas en arrière, et se souvint des consignes données par Livius. Égorger ou empaler. *ÉGORGER ou EMPALER*. Les mots résonnaient dans sa tête. Il devait agir vite, profiter du fait que l'adversaire était à terre pour agir. *Dépêche-toi, dépêche-toi, DÉPÊCHE-TOI !*

Il voulut s'élaner et trancher – pour de faux – la première chose qu'il pourrait trouver. La gorge ou les viscères.

L'Impériale leva la main. Signe d'abandon, de défaite.

« Il est apte », grogna-t-elle, avant de se remettre debout.

Époussetant ses genoux salis par la terre, elle ajouta d'un air peu ravi que Cicéron pouvait rester. Cela voulait-il dire qu'il était admis ? Qu'il avait réussi leur petit test ?

« Mais, protesta-t-il, bien que ses mots dépassassent sa pensée, je n'ai pas –

— Dans ce cas c'est décidé », coupa Livius, faisant fi de son avis sur la question.

La tête du jeune homme tournait. Tout allait si vite, nul ne pouvait prendre la parole si ce n'était le meneur. Avait-il réussi ? Il semblait que oui. Mais pourquoi le doute planait-il encore ?

« Nous procéderons au rituel d'initiation ce soir », ajouta-t-il.

Un sourire espiègle étirait ses lèvres tandis qu'il appelait la femme afin d'attirer son attention. Cicéron vit cet échange discret entre les deux assassins, l'un affichant un air ravi et satisfait, l'autre gardant une mine impassible et presque irritée. Avait-il réellement le droit d'être ici, de rester ? Après tout, cette femme semblait presque opposée à cela, à en voir son attitude distante et réservée. Pourquoi l'avait-elle autorisé ? Pourquoi avait-elle accepté ?

Cicéron voulut s'asseoir un instant. Incapable de réaliser ce qui venait de se passer, il avait besoin de reprendre son souffle, de prendre l'air, bien que cela fût difficile en se trouvant sous terre, sous la ville et ses fondations, terrés comme des ragnards. Ses poumons se gonflaient et s'affaissaient rapidement, bien trop rapidement, et son cœur s'emballait. La peur le reprenait à nouveau. Mais il ne devait rien laisser paraître. Oh, pourquoi son esprit oscillait-il autant ? Ne pouvait-il pas rester brave un peu plus longtemps ? Il avait trouvé le courage de prendre en filature ces deux assassins, et s'était présenté au reste de leur groupe. Il avait énoncé sa requête – il ne parvenait toujours pas à y croire, il l'avait vraiment fait – et on l'avait entendu, on l'avait écouté. Sans se moquer, sans railler. Personne n'avait fait de plaisanterie au sujet de son nom si risible, de sa petite taille indécente. Non, ils l'avaient écouté, et ils l'avaient mis à l'épreuve. Et il avait réussi. Cela voulait-il dire qu'il deviendrait lui aussi un assassin ? Le voulait-il vraiment ? Voulait-il vraiment tuer ? Tuer comme il avait voulu tuer son père ? Trop de questions l'assaillaient.

La voix de Livius le ramena à la réalité, chassant toutes ces pensées agressives et oppressantes.

« Tu seras son mentor, fit-il à l'attention de l'Impériale. J'imagine plutôt notre nouveau frère manier la dague. »

Nouveau frère... Ces mots résonnèrent étrangement. La crainte laissa place à un sentiment fortuit, quelque chose de chaleureux. Était-ce du réconfort ? Comme si l'air presque paternel qu'adoptait l'homme le consolait, Cicéron se sentit apaisé.

Tout s'était passé si vite. Et pourtant, cela n'avait été l'histoire que de quelques instants. Bien que les visages fussent toujours quelque peu hostiles, il se dégagea de la foule un air accueillant. Cette étrange famille composée d'ethnies en tous genres, Mens, Mers et Betmers, regroupées sous un même intérêt, desservant une même cause, lui ouvrait ses bras. Il n'avait plus qu'à tendre la main vers elle, et l'accepter comme elle l'acceptait là.

Il retint un tremblement, non plus d'appréhension, mais d'excitation. Sa nouvelle vie commençait désormais. Une fois ce « rituel » passé, il serait officiellement membre de cette communauté. Les Hommes la redoutaient, mais ne pouvaient s'empêcher de faire appel à ses services.

La Confrérie Noire.

Il parcourut du regard les environs, sa nouvelle demeure. Son nouveau refuge. S'y sentirait-il bien ? Là au moins, il ne craignait plus son père. Sa mort n'aurait apporté que de bonnes choses à son pauvre fils.

« Et puis, fit Livius à demi-voix, bien que Cicéron pût entendre ses paroles, vous vous ressemblez un petit peu, tu ne trouves pas ? »

L'Impériale haussa les épaules, et s'éloigna, retrouvant sa tranquillité dans le calme du sanctuaire. Le cercle se dissout, chacun retourna à ses occupations, à l'exception de quatre membres. Seul Livius restait aux côtés de Cicéron, les trois autres gardaient une distance raisonnable.

Tandis qu'on l'emmena dans une pièce décorée par un vitrail représentant Sithis – le Père qu'ils vénéraient, tel qu'on le lui apprit – Cicéron ne put s'empêcher de s'interroger. À quoi ressemblerait son avenir désormais ?

S'il avait su ce que lui réservait le destin, à l'issue de ces tunnels, peut-être ne s'y serait-il pas engagé.

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement toutes les personnes qui m'ont, tôt ou tard, aidée à approcher d'un peu plus près ce rêve que je nourris depuis toute petite.

Avant toute chose, je souhaiterais remercier **Alixé** et l'association **Créations de fans**, sans qui jamais cette envie de publier mes textes impubliables n'aurait pu être satisfaite. Son aide m'aura été précieuse dans la confection de ce recueil qui, je l'espère, sera rapidement rejoint par d'autres une fois mes projets concrétisés.

Je me dois aussi d'adresser un immense « merci » aux **équipes qui ont donné naissance à la licence des *The Elder Scrolls***, son riche univers et tous ses personnages auxquels je me suis attachée, et plus particulièrement à ce cher Cicéron. Cela passe aussi par un timide remerciement que j'ose adresser à **Daniel Lafourcade**, ainsi que son remarquable travail de doublage, sans lequel jamais ce bouffon excentrique ne m'aurait autant marquée, ainsi qu'à **Valentin** qui m'a fait découvrir cet univers un peu par hasard.

Merci au site **fanfictions.fr** (aussi connu sous le nom de **FFR**), chez qui j'ai publié un peu maladroitement mes fanfictions pendant une dizaine d'années, et qui a accueilli les prémices de cet immense univers étendu dont je suis tant fière. Je ne pouvais rêver d'une meilleure communauté auprès de laquelle évoluer – c'est grâce à ses membres qu'existe ce recueil, et je leur en suis particulièrement reconnaissante. J'espère que l'avenir me réserve encore de longues années au sein de notre communauté, et tout autant de nouvelles histoires à vous partager.

Merci à **Alexandre, Aurore, Louis, Marine, Miriam, Nicolas, Romuald** et **Thomas**, mes chers amis qui ont montré tant d'intérêt pour mes histoires, même si les lire ne vous a pas tous et toutes autant intéressé.e.s. Vous m'avez rendue particulièrement heureuse et fière en me demandant comment avançaient mes écrits, et m'écoutant en parler, même si vous n'y compreniez pas forcément grand-chose. Il ne faut pas oublier de mentionner **Sen.** (@_Sen_Ba_) qui est, aujourd'hui encore, une profonde source d'inspiration via son propre univers étendu. Notre amour commun pour Cicéron traverse les

REMERCIEMENTS

frontières et les barrières de la langue, et c'est toujours un réel plaisir de discuter ensemble.

Je dois aussi beaucoup à **mon père** qui m'a souvent encouragée à sa manière, sans savoir que j'écrivais en cachette sous la couette. Tu avais raison : à force de lire des livres, il était temps que j'en écrive un. Merci, papa.

Merci à toutes les personnes qui m'ont lue et soutenue pendant la genèse et le développement de ces histoires. **Astrée, DreamingHat, Elias, Fahlilyol, Lutias Kokopelli, Maczin, manuemarie**, et tant d'autres, merci infiniment. Vos retours et critiques m'ont permis de me surpasser, de donner le meilleur de moi-même afin de faire vivre ces histoires et ces personnages. Cicéron, Aemillia et Aemi, ainsi que tous les autres, n'auraient pu trouver de meilleurs auditeurs que vous et, s'ils sont tels que nous les connaissons, c'est aussi grâce à vous toutes et tous. Si nous en sommes là aujourd'hui, c'est aussi et surtout parce que vous m'avez convaincue de ne jamais rien lâcher et de persévérer.

Enfin, je me dois d'adresser mes remerciements les plus affectueux à mes compagnons de route, **Cyril et Pixel**, qui ont, de par leur présence et leur soutien, su me redonner le courage d'écrire lorsque les forces me manquaient. Rien de tout cela n'aurait vu le jour sans la chaleur de notre petit foyer. Si mes histoires prennent la forme d'un livre aujourd'hui, c'est parce que vous avez été là pour moi pendant tout ce temps.

Merci infiniment.

Table des matières

Disclaimer	7
Digne de vie	11
I – Un baiser, chère mère.....	13
I.....	13
II.....	19
II – Exécution des ordres.....	25
I.....	25
II.....	33
III – Le premier contrat	41
I.....	41
II.....	51
IV – L’anneau d’or et la dague d’ébonite.....	61
I.....	61
II.....	69
V – Acceptation.....	77
I.....	77
II.....	85
VI – « Si seulement je n’avais pas de cœur »	93
I.....	93
II.....	101
Un simple assassin	111
Rira bien qui rira le dernier	135
La femme qui tua le marchand d’armes	155
I – Celui qui désirait sa mort	157
II – Celle qui la lui offrit	169
III – La famille qui recueillit son fils.....	181
Remerciements	191

*Mise en page par Créations de fans
Janvier 2023*